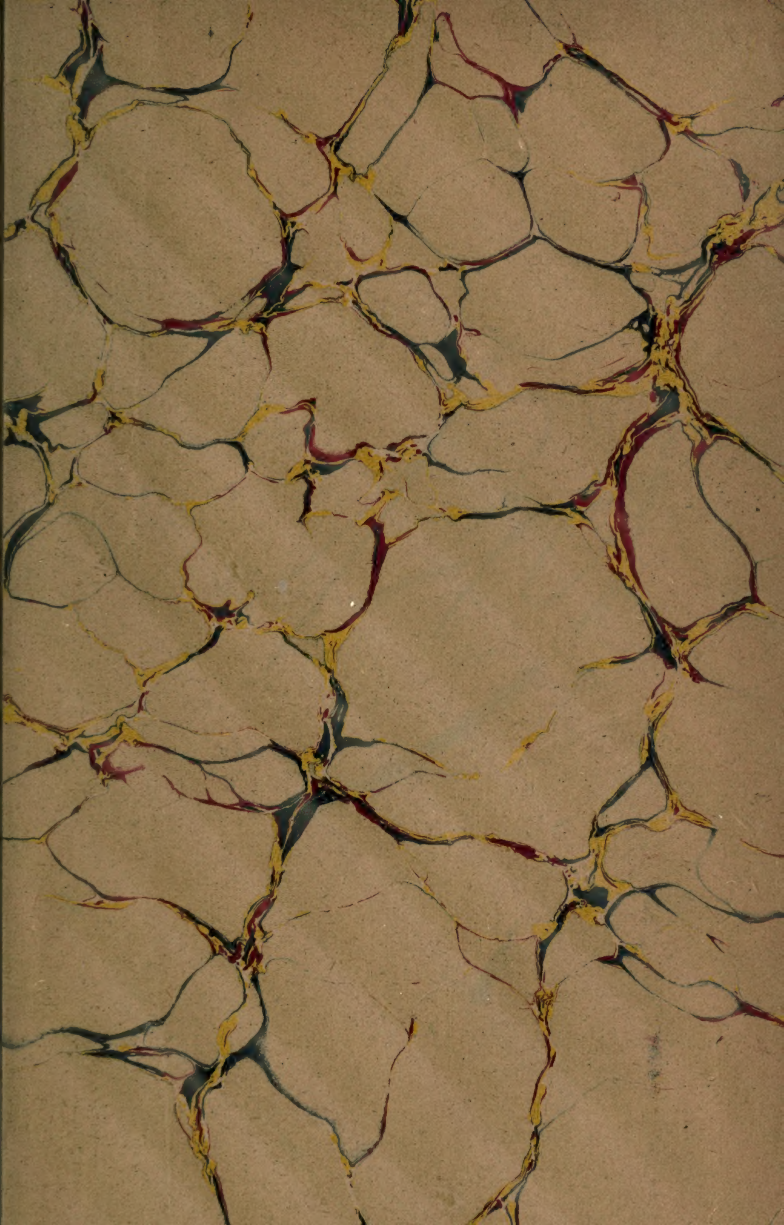






PRISONNIERS MAROCAINS !

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18.

TOUT POUR L'HONNEUR	1 vol.
MARINS ET SOLDATS	1 —
LES MONDAINS	1 —
GLADYS	1 —
CONFIDENCES D'HOMMES	1 —
NOTES SUR LA NORVÈGE	1 —
LE FESTÉJADOU	1 —
Ô MON PASSÉ!...	1 —
NOS FILS	1 —
LES AMANTS BYZANTINS	1 —
NOS FILLES	1 —
JEUNES AMOURS	1 —
LE BILAN DU DIVORCE	1 —
LE FILS A PAPA	1 —

L'ÉPOPÉE D'AFRIQUE

JE DEVIENS COLON	1 vol.
LE MAÎTRE DE L'HEURE	1 —
GENS DE POUDRE	1 —
CHASSES ET GENS D'ABYSSINIE	1 —

En préparation :

LE PAYS DE LA PEUR	1 vol.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 23172-12-03. — (Encre Lorilleux).

L'ÉPOPÉE D'AFRIQUE

PRISONNIERS MAROCAINS !

ROMAN

PAR

HUGUES LE ROUX



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

A

MADAME LA DUCHESSE D'UZÈS

NÉE MORTEMART

A

LA GRANDE FRANÇAISE

QUI A DONNÉ UN FILS A L'AFRIQUE

Très respectueux hommage,

HUGUES LE ROUX.

PRÉFACE

Le sujet de ce roman est tiré d'événements dont Khartoum fut le théâtre pendant la domination du Mahdi.

J'en eus tout d'abord connaissance par un article publié en 1898 dans un journal athénien, l'*Acropolis*. Depuis, dans le bassin méridional du Nil Bleu, j'ai noué amitié avec un vieux palikare, devenu sujet et fonctionnaire éthiopien. Il avait personnellement connu quelques-uns des héros du drame de conscience dont le présent récit n'est qu'une traduction. Les détails qu'il me donna achevèrent de m'enflammer. Je rêvais alors de rentrer dans la Méditerranée par Khartoum, afin d'étudier le décor du drame et de compléter sur place mon enquête

psychologique. Les nécessités de la politique éthiopienne en décidèrent autrement. Le Négus Ménélik désirait que je revinsse sur mes pas pour lui rendre compte de la mission dont il m'avait chargé. Telle est la raison pour laquelle j'ai transporté dans la montagne marocaine un drame dont l'Afrique équatoriale vit le dénouement.

Ce choix du Maroc se justifiait à mes yeux par des raisons qui avaient leur prix. Je trouvais là un décor qui m'est familier. Quant à l'aventure elle-même, je ne la déformais pas en la déplaçant : l'Islam est partout semblable à soi-même. Les confréries religieuses qui, aujourd'hui plus que jamais, entretiennent au Maroc des foyers d'opposition au « roumi », sont en rapport avec les fanatiques de l'Est africain : des lettres de recommandation qui m'avaient été données par une confrérie musulmane de l'Afrique du Nord ne m'ont-elles pas permis d'entrer en relations avec le Mullah du Somaliland ?

Une dernière raison qui a du poids quand on écrit un roman, c'est-à-dire un ouvrage destiné non point à quelques initiés mais au grand public, me conseillait enfin de choisir le Maroc. L'Empire du Couchant va s'ouvrir à notre action diplomatique, civilisatrice et commerciale. Or, pour voisin qu'il soit de la France, sa vie intérieure est mal connue. On a une tendance, tour à tour, à le considérer comme un État pareil aux royaumes musulmans d'Europe ou d'Asie dont nous connaissons l'organi-

sation rudimentaire, ou bien à l'apercevoir, sous les couleurs d'une terre d'anarchie exaspérée, où la coutume n'aurait réussi nulle part à prendre figure de loi. Il m'a semblé qu'il convenait de combattre ces deux opinions également exagérées, par la peinture des mœurs telles qu'elles d'une portion importante de la Berbérie marocaine, celle que sa situation méditerranéenne fait la plus voisine de nous.



Je résume ici les événements historiques qui ont été le point de départ du livre moitié réel, moitié romanesque que sont les *Prisonniers marocains!*

Le Mahdi forçait tous les chrétiens qui tombaient sous sa main à embrasser l'islamisme d'abord, à se marier ensuite. Quiconque résistait à ce double impératif était, incontinent, mis à mort. La plupart de ces chrétiens étaient des commerçants grecs. Mêlés à une poignée de prêtres italiens, de syriens et d'israélites, ils formaient, avec quelques religieuses catholiques, le fond étranger de la population dite européenne des territoires envahis par les Derviches. Ces commerçants hellènes étaient, bien entendu, d'assez pauvres gens. Ils étaient venus au Soudan pour tâcher d'y subsister et non afin d'y cueillir la palme du martyre. Ils cédèrent pour la forme à la

violence du vainqueur, quittes à demeurer secrètement attachés à la religion de leurs pères. Leur argent, leurs biens avaient été confisqués. En échange de leur obéissance extérieure, ils obtinrent l'autorisation de travailler pour le pain quotidien.

Les religieuses étaient au nombre de sept. Soutenues par leur Supérieure, Sœur Térésa, elles refusèrent d'embrasser l'islamisme. Persuadé qu'il ne viendrait pas, par la crainte, à bout de leurs résistances, le Mahdi les jeta en prison. Elles s'obstinèrent; alors, poussant au delà, on les soumit à la torture. Pas une défaillance ne se produisit. Le chef des Derviches comprit qu'il ne triompherait pas de ces femmes par les souffrances physiques. Il imagina de les soumettre à une torture morale autrement cruelle pour de telles âmes. Il les menaça, — si elles ne consentaient pas à abjurer et à se marier — de massacrer, avec leurs femmes et leurs enfants, tous les prisonniers chrétiens, grecs, italiens ou israélites qui étaient tombés en son pouvoir.

La Sœur Térésa donna, en cette occasion, un exemple d'héroïsme moral qui eût mérité un historien. Afin de sauver la vie à tous ces pauvres gens, elle consentit à abjurer. Elle épousa selon le rite musulman un des négociants prisonniers à Khartoum, M. Déméter C... Ses filles spirituelles, convaincues par le grand amour du prochain dont leur Mère donnait l'exemple, se soumirent, comme elle, en apparence, à la loi du vainqueur.

C'est ici que commence le roman moral dont la pure et chrétienne beauté mérite de toucher, religieuses ou non, les âmes de tous les honnêtes gens. Ces mariages, aussi bien que ces abjurations, n'étaient, on l'a deviné, que des formes de contrainte. Toutes ces religieuses, d'accord avec leurs maris, conservèrent pendant la durée de ces unions involontaires l'intégrité virginale de leur vœu. Au bout de longs mois, six d'entre elles obtinrent de quitter Khartoum en compagnie d'un prisonnier hellène du nom de Tsigadas. Quelques prêtres italiens les suivirent. La Sœur Téresa et M. C... ne voulurent pas profiter de l'occasion qui leur était offerte. Ils s'étaient faits les soutiens matériels et moraux des prisonniers que le Mahdi continuait de traiter avec une impitoyable rigueur. Ils auraient cru manquer en les abandonnant à leur mission de charité.

Huit ans s'écoulèrent ainsi. La dignité de la vie du couple européen lui avait concilié à la fin le respect des Derviches eux-mêmes. Son crédit était devenu considérable auprès d'un maître soupçonneux ; par malheur la trahison d'un serviteur fanatique remit tout en question. Initié par cet espion aux mœurs d'exacte chasteté dont Sœur Téresa et son mari avaient fait la règle de leur vie conjugale, le Mahdi s'abandonna à une violente colère. Il déclara que si, dans les délais naturels, la consommation du mariage des époux C... n'était pas démontrée par la naissance de quelque enfant, l'homme et la femme

qui l'avaient dupé seraient mis à mort et, avec eux, tous les chrétiens présents à Khartoum.

« Sœur Térésa, dit l'*Acropolis,* se décida alors à faire le dernier sacrifice. Un prêtre italien la releva de ses vœux, il bénit son mariage avec M. C... Un an après elle mit au monde cet enfant dont la naissance allait racheter tant de vies innocentes ».



On verra que dans *Prisonniers marocains,* Sœur Térésa est devenue une jeune fille, Marie-Christine qui aspire au voile, et Déméter C... un prêtre, un missionnaire, un Père Blanc. Je serais embarrassé d'exposer les raisons secrètes qui ont motivé ces changements, autant que j'ai été hésitant devant la nécessité d'analyser, dans une suite de déductions psychologiques, les mouvements d'âme de ce couple exceptionnel qui avait mis l'amour du prochain si haut au-dessus de l'amour.

Je dirai seulement ceci : il m'a paru que le voile de Sœur Térésa devait, d'un bout à l'autre de sa captivité, la protéger contre tous les regards, et que la curiosité, même respectueuse de l'analyse, ne pouvait toucher à ses résistances, puis à son sacrifice, que pour les ternir. J'étais plus à l'aise avec Marie-Christine. Sans doute, elle aussi, cette enfant rêve de

couvrir sa tête charmante avec le voile des Sœurs Blanches. Mais entre l'éveil de la vocation et le vœu il y a toute la distance de la velléité à l'acte, et si la religieuse nous échappe, la jeune fille nous appartient. Comme je souhaiterais d'avoir rendu celle-ci aussi aimable, dans son ardeur un peu sombre, que moi-même je l'ai aimée tandis que je m'efforçais d'entrer dans ses sentiments.

Pour le missionnaire qui, avec Marie-Christine est le protagoniste de ce roman, je désire que l'ardente estime pour sa vocation et son caractère dont ces pages débordent, lui soit une consolation humaine à tant d'injustices, ignorantes ou volontaires, par où la politique l'a, ces temps-ci, éclaboussé.

C'est en 1890 que j'ai fait dans le Sahara algérien, au *M'zab*, la première connaissance de ces Pères Blancs qui sont sortis du grand amour que le cardinal Lavigerie nourrissait pour la France. J'arrivais au mois de juillet; l'école saharienne était, on le conçoit, déserte. Pourtant, sur ma demande, les Pères me laissèrent interroger un de leurs élèves, un enfant d'une douzaine d'années, qui était venu en même temps que moi leur rendre visite. Je demande la permission de citer textuellement cette page, empruntée à mon récit de voyage. Sa date (1890) lui enlève toute couleur de polémique et lui donne du même coup sa valeur de témoignage. Je demandai à l'enfant :

— Qu'est-ce que la reconnaissance ?

Il répondit :

— C'est l'amour pour ceux qui nous ont fait du bien.

Le petit M'zabite ne récitait pas un modèle d'écriture : il avait trouvé cette parole-là dans son cœur.

Je dis aux Pères :

— Vous devez être heureux ?

Ils m'ont répondu :

— Nous serons heureux le jour où il nous sera permis d'élever l'âme de ces enfants après leur intelligence, de travailler pour le ciel comme nous avons travaillé pour la France. A l'heure qu'il est, nous ne sommes que des maîtres d'école qui ne mettons de prière ni au commencement de la classe, ni à la fin. (*Au Sahara*, p. 198.)



Les lecteurs qui ont suivi avec bienveillance les premiers récits de cette « Épopée d'Afrique », se souviennent peut-être que dans *Je deviens Colon*, j'ai essayé de peindre l'état d'âme de l'homme neuf qui, sur une terre neuve, vient essayer une vie nouvelle. *Gens de poudre* m'a été un prétexte à ressusciter cette génération de soldats, déjà légendaires, auxquels nous devons la conquête de l'Algérie. Dans le *Maître de l'Heure*, j'ai voulu exposer la politique des Hommes de Grandes Tentes, les mœurs fanatiques

des confréries musulmanes. On ne sera pas surpris que, à cette suite de tableaux, j'aie désiré ajouter le portrait, aussi typique et général qu'il m'a été donné de le produire, de ce Père Blanc dont la vocation est mêlée à l'histoire de l'Afrique du Nord, de la même façon que sa robe de missionnaire se fond dans la blancheur du sable.

H. L. R.

PRISONNIERS MAROCAINS!

PROLOGUE

I

Le 8 octobre 1893, le cargo-boat *Reina-Mercedes*, de la Compagnie espagnole des Caboteurs marocains, se présentait sur la rade de Tanger. La *Reina* remontait de Mogador. Elle avait fait escale à Mazagan, Casa-Blanca, Rabat et Larache. Au lieu de tourner le beaupré vers Cadix, son port d'attache, elle se disposait à pousser jusqu'à Oran. Il s'agissait de transporter quelques Français que l'attitude des populations marocaines — en hostilités ouvertes avec l'Espagne — décidait au départ.

Sur le pont, le capitaine du cargo-boat causait avec un missionnaire qui portait la robe, en Afrique si respectée, des Pères Blancs :

Le Père demanda :

— Pensez-vous, commandant, que les coups de feu de Melilla soient une démonstration isolée, ou que, derrière cette guérilla du Riff, il y ait quelque entente un peu générale des musulmans du Maroc pour essayer, une fois de plus, de mettre les Européens hors de leur pays ?

Le commandant Sanchez répondit :

— A Tanger même, grâce à la présence du corps diplomatique, les Européens n'ont pas à craindre pour leurs vies. Je n'en dirai pas autant pour leurs biens si le Sultan s'attarde dans son expédition du Tafilet. Le ministre de Sa Majesté Alphonse XIII, le marquis de Potesdad, a officieusement averti nos nationaux d'interrompre partout les affaires en cours. Le représentant du Sultan à Tanger, Mohamed-El-Torrès, a confessé que ses forces n'égalent pas son bon vouloir. Il supplie qu'on évite toute occasion de conflit entre des populations surexcitées et le haïssable « roumi ».

Le missionnaire hocha la tête et dit :

— Et à supposer que la garnison de Melilla châtie ces pirates du Riff, l'odeur de la poudre persistera longtemps dans la montagne. Je reviens de l'Oued-Sous. J'y avais été envoyé avec un de nos Frères pour examiner s'il y avait lieu de fonder par là quelque établissement français, hôpital ou école. Dieu sait que sur cette côte de l'Océan les Anglais font une propagande hardie! Mais les coups de feu du Riff les ont obligés à battre en retraite encore plus vite que nous. On dirait vraiment que toute cette chaîne de pics qui fait une épine dorsale au Maroc n'est qu'une suite de stations téléphoniques, par où sont transmis, sonoriquement, d'un poste à l'autre, les bruits et les nouvelles.

— Nous connaissons cela! dit Sanchez. Il y a quinze jours, un de mes clients de Saffi, M. Achard, a été informé qu'on ne lui permettrait pas d'enlever son chargement d'huiles. L'ordre lui a été télégraphié de Tanger. Cependant le courtier indigène était prévenu avant Achard depuis vingt-quatre heures.

Avec quelque vivacité le Père Blanc demanda :

— Vous connaissez M. Achard, commandant?

— Il y a au moins vingt ans, répondit Sanchez, que Achard et moi, nous travaillons ensemble. C'est ma Compagnie qui lui transporte son bétail, tous ses grains. Je l'ai vu s'enfler, devenir le gros négociant qu'il est, sans que personne ait trouvé rien à redire à sa fortune. Sûrement c'est un lutteur! Quand une fois il a arrêté ses plans, il ne fait pas bon se trouver en travers de son chemin. Mais sa parole vaut de l'or, et il y a toujours profit à marcher pour son service. Il avait un associé, un certain Enriquez, qui est mort, à Saffi, voilà six mois. Achard a fait venir à Tanger la veuve et les trois enfants. Il s'occupe d'eux, en homme de cœur. J'ai même entendu dire qu'il allait envoyer la fillette d'Enriquez à Alger, chez les Sœurs Blanches. Au fait, c'est dans ce couvent que la propre fille d'Achard, la senorita Marie-Christine, a été élevée. L'avez-vous connue, mon Père, cette Marie-Christine? Moi, je l'ai vue, une ou deux fois, quand elle était enfant. Elle ressemblait comme deux pépins de grenade à sa mère, une Espagnole de Malaga. Achard a perdu cette belle créature toute jeune, en couches. On dit qu'il quittera

le Maroc dès qu'il aura trouvé un gendre à son goût pour la senorita Marie-Christine.

Le Père Blanc avait mis sa main sur ses yeux :

— Marie-Christine Achard?... Attendez... En effet!... J'ai connu, il y a deux ou trois ans, chez nos Sœurs Blanches, une jeune fille qui portait ce nom-là... Une enfant accomplie... Je crois même que j'ai été son directeur.

— Vous la verrez tout à l'heure, dit Sanchez. Pendant cette période de troubles, son père ne veut point qu'elle demeure à Tanger. Il se propose de la conduire en Algérie avec la veuve et les enfants Enriquez. Il m'a retenu cinq cabines pour lui et pour sa suite; c'est autant dire pour lui complaire que je pousse la *Reina-Mercedes* jusqu'à Oran, au lieu de remonter directement à Cadix. Rentrez-vous à Alger, mon Père?

Le missionnaire soupira et dit :

— Mon compagnon, le Frère Marius et moi, nous avons dû abandonner sur le chantier l'œuvre commencée. Nous allons nous mettre docilement à la disposition de nos Supérieurs.

— En ce cas, dit Sanchez, j'ai comme une

idée qu'on vous requerra au débarquement pour célébrer un mariage...

— Et lequel ?

— Celui de votre ancienne pénitente, la senorita Marie-Christine. L'autre jour, à Saffi, tandis que nous attendions très vainement la permission de charger nos pois chiches, Achard m'a entretenu d'un projet qui lui tient à cœur. Il a fait élever à Paris un sien filleul que des parents défunts lui ont légué par testament. Le jeune homme a passé par vos écoles militaires. Maintenant il sert en Algérie avec le grade de lieutenant. Achard a de l'argent pour trois, et, d'autre part, il a trop vécu avec les mercanti pour établir sa fille dans un milieu de négociants. Je crois qu'il a décidé que cet officier serait son gendre. J'ai aperçu le nom du lieutenant sur mon livre des passagers. On aura profité d'un congé pour faire venir ce filleul à Tanger. Les jeunes gens seront bien à bord pour se faire un doigt de cour.

Le Père Blanc répondit avec un large sourire :

— Je regrette donc, mon cher commandant, que la traversée de Tanger à Oran soit si courte.

Autrement nous aurions célébré les noces de mademoiselle Achard à votre bord. La *Reina-Mercedes!* Un nom de bon augure pour un couple de fiancés! Celle dont votre navire porte le nom fut épousée par amour.

— Un amour malheureux..., dit Sanchez.

Et sa figure se rembrunit.

II

Le Père Blanc ne riposta pas. Sa foi était aussi indifférente aux bons qu'aux mauvais présages ; mais il avait appris que la superstition fait à la religion des Andalous une base solide.

Sanchez s'était éloigné pour commander la manœuvre des ancres ; le Père s'accouda au bastingage afin de contempler à l'aise le spectacle qui s'offrait à ses regards.

Dans la transparence de l'atmosphère, les détails des plans les plus lointains apparaissaient seulement rapetissés par la distance. Leur netteté déconcertante détruisait la sensation de la

profondeur ; elle faisait hésiter le jugement sur la réalité définitive des silhouettes qui semblaient peintes sur cette page de ciel. Les yeux du missionnaire se divertissaient à compter les personnages multicolores qui grouillaient sur le Quai de la Marine. Autour de l'embarcadère ils tournaient avec les reflets, perpétuellement changeants, d'une toupie-caméléon. Le Père distinguait, un par un, les ballots de marchandises entassés sur le Quai. Il aurait pu compter les agrès des embarcations, amarrées à quelques encablures du rivage. S'il détournait la tête, pour caresser du regard le pourtour de la baie, toutes les précisions de ce rivage, saillie d'une tour blanche, collines nues, banquettes de sable, flaques de rivière, ruines de roc et ruines de masures, s'imposaient avec le surprenant relief que les objets prennent dans un miroir. L'éloignement ne servait qu'à accroître la netteté des contours et des reliefs.

Si habitué qu'il fût au paysage d'Afrique, le missionnaire goûtait à cette seconde une volupté de lumière exceptionnelle. Elle rajeunissait son admiration, elle lui faisait cligner les cils pour contempler le profil de la ville, qui

escaladait la colline de l'azur de la mer à l'azur du ciel.

Sanchez traversait la dunette, il s'arrêta :

— Eh bien, mon Père, qu'en dites-vous ? Cette casbah de Tanger est plus blanche que votre robe ?

— Quand je pense, dit le Père, de son ton de belle humeur, que, dans le Nord, on parle avec emphase des blancheurs de la neige ! Il y a une autre candeur que ces gens ne soupçonnent pas... celle-ci... tout aussi éclatante que la leur, certes !... mais combien plus chaude et succulente ! Regardez-moi cet éboulement de cubes symétriques, ces maisons réchampies à la chaux, ces touches d'orange ou de lilas qui soulignent toutes les arêtes où un peu d'ombre se pose... C'est une désolation de penser que de pareils mécréants habitent cette citadelle de lumière ! Je vous le dis, en vérité, les blancheurs du Paradis seront chaudes, vibrantes comme ces blancheurs marocaines, et pas du tout comme la neige dont tous ces huguenots du Nord chargent à la lueur des bougies leurs arbres de Noël !

Le commandant de la *Reina-Mercedes* avait

l'œil à sa jumelle marine. Il la tendit au missionnaire et dit :

— Tenez, voilà nos passagers qui franchissent la douane... Voulez-vous les voir?

Le Sultan entretient à Tanger quelques bataillons de soldats. Avec la poignée de cuivre qu'ils touchent par jour, ces soi-disant « réguliers » doivent s'équiper, se nourrir, eux et leurs montures. Pour ne pas mourir de faim, ils en sont réduits à exercer une multitude de professions qui n'ont en soi rien de militaire. Le métier de portefaix leur agrée particulièrement. Le Sultan sait au juste à quoi s'en tenir sur cette milice. Il ne compte pas davantage, pour se défendre, en cas de surprise, sur les canons pleins de rouille qui garnissent ses fortins. Il le sent, et son peuple avec lui : la citadelle à l'abri de laquelle le croyant marocain a, jusqu'ici, somnolé, c'est le « veto » opposé à toutes les entreprises des Européens. Le Sultan ne veut pas qu'on lui bâtisse de jetée. Le Sultan ne veut pas qu'on lui creuse de ports. Il n'y a pas de pots-de-vins, de menaces ni de promesses qui puissent là-dessus changer sa résolution. Il se croit à l'abri de

toute entreprise tant que les cuirassés, dont parfois on le menace, seront obligés de demeurer au grand large ; tant que les embarcations à rames, qui se détacheraient de leur flanc, ne pourront débarquer directement des soldats sur le quai de la Marine ; tant que, pour aborder Tanger, il faudra se mettre, jusqu'à la ceinture dans la mer, ou chevaucher les épaules vacillantes d'un porteur.

Dans la lorgnette, le Père Blanc suivait les péripéties de cette comédie toujours divertissante. Il y avait, sur le quai, bataille entre les miliciens et les « ouled-plaça ». Tous prétendaient porter sur leur dos M. Achard et sa suite. L'intervention d'un fonctionnaire, armé de l' « assa » à longue mèche qui, à Tanger, remplace le bâton blanc du gardien de la paix, réussit pourtant à démasquer le quai. Les passagers furent transbordés sans encombre dans la lourde embarcation qui devait les conduire jusqu'au cargo-boat. Quatre rameurs, coiffés de rouges chéchias, dont la pourpre éclatait au milieu de tout cet azur comme une décharge de tromblons, enlevèrent la barque d'un effort vigoureux. Bien qu'elle fût encore à cinq cents mètres de la

Reina-Mercedes, le Père Blanc avec la jumelle, et Sanchez avec ses yeux de marin, distinguaient sans effort les personnes qui montaient le canot.

— Voyez-vous, dit Sanchez, cet homme de forte encolure, dans la cinquantaine, qui domine tous ses compagnons ?

— C'est M. Achard ?

— ... Il est assis à côté de sa fille Marie-Christine... La femme en deuil qui a un enfant sur les genoux doit être la veuve Enriquez. Quant au jeune homme qui est assis au fond, à droite, je suppose que c'est notre fiancé ?...

— En effet, dit le Père... Vous avez les yeux bons, Sanchez. Le lieutenant est en civil, mais on le reconnaît à sa tournure militaire.

III

L'accostage d'un paquebot par des passagers qui s'embarquent au large est une manœuvre pittoresque.

Le commandant était venu se placer à la coupée, tandis que les matelots accrochaient l'escalier volant.

Sur la première marche, M. Achard envoya un salut sonore. D'un mouvement d'épaules il s'était débarrassé des rameurs qui prétendaient le soutenir, et il gravit l'escalier avec l'aisance d'un homme que les approches de la cinquantaine ont laissé alerte. Il serra la main de Sanchez et répondit par un coup d'œil clair

au regard dont le Père Blanc l'avait pesé en échangeant les saluts.

Cette clarté des yeux, presque pâles dans la figure bistrée, avait frappé tout d'abord l'attention du Missionnaire. Il jugea qu'il avait là, sous les yeux, un type de cette race d'Européens que la fréquentation des clientèles orientales a façonnés aux luttes d'audace.

Si M. Achard avait dans l'encolure, dans le port merveilleusement droit, presque arrogant, de sa tête grisonnante tous les signes de la combativité, le sourire, dès qu'il parlait, répandait sur son visage une grâce de séduction. C'était ce charme, qui est commun aux grands brasseurs d'affaires aussi bien qu'aux coquettes de profession et dont les uns comme les autres se servent, sans scrupule, en parfaite connaissance de leur magnétisme.

Le Père Blanc résuma ces impressions dans cette phrase mentale :

— En somme, un bel oiseau de proie, ce père de ma pénitente... Il est bon à ses petits, à ceux qui le servent. Gare aux autres !

Cette bonté de M. Achard se manifestait déjà par la courtoisie avec laquelle il présentait sa

main à madame Enriquez et aidait les deux plus jeunes enfants à mettre le pied sur le pont.

Un instant la veuve fixa le commandant de la *Reina-Mercedes* avec des yeux que troublaient des larmes. Elle demanda d'une voix tremblante :

— N'est-ce pas vous, commandant, qui, il y a huit ans, nous avez amenés, mon mari et moi, de Malaga à Saffi ?

Sanchez s'inclina sans répondre.

— ... Vous nous aviez donné votre cabine.

— Vous l'avez encore, madame... Avec la permission de M. Achard...

— Certes, répondit le négociant d'un ton distrait.

Occupé de l'ascension de Marie-Christine il était mécontent des oscillations de la barque au pied de l'échelle.

Au moment où la jeune fille franchissait la coupée, il prononça avec une visible ampleur de fierté paternelle :

— Marie-Christine, mon cher Sanchez... Mon Père, mademoiselle Achard.

— Une élève de nos Sœurs d'Alger, si je ne

me trompe? répondit le Père Blanc, de sa voix barytonnante.

Vivement Marie-Christine releva ses cils andalous qu'elle tenait baissés dans un mouvement de modestie naturelle. Elle dit en rougissant :

— Vous ici, mon Père? Je vous croyais en mission au sud de cette terre d'impies?

Le Père répondit avec mélancolie :

— J'en reviens. Dieu n'a pas béni nos efforts.

Elle fit avec chaleur :

— Qu'importe que vous exerciez votre ministère ici ou là? Partout vous êtes dans votre route... partout vous trouvez des âmes à encourager.

De nouveau elle rougit, comme si elle eût craint d'avoir parlé avec trop de chaleur, puis, glissant entre son père et le commandant du navire, elle alla rejoindre madame Enriquez à l'arrière du paquebot.

Le sillage de lumière que la jeunesse et la beauté laissent derrière soi n'avait pas fini de s'effacer quand Sanchez sentit que la robuste main du négociant Achard s'abattait sur son épaule.

— Mon cher commandant, mon Père... Je vous présente mon pupille... le lieutenant Renaud, attaché au service topographique... section algérienne...

Les marins se disposaient à relever l'échelle, et le capitaine de la *Reina-Mercedes* allait remonter sur la dunette, lorsqu'un pavillon, hissé du quai de la Marine, l'avertit qu'on lui demandait de stopper, encore un instant, sur la rade. Presque aussitôt une embarcation se détacha du quai, et, à force de rames, piqua sur le cargo-boat.

M. Achard demanda :

— Attendez-vous encore quelqu'un, Sanchez?

Des mains du commissaire, le commandant prit la liste des passagers :

— Il y a, dit-il, une couchette qui a été retenue en blanc à Larache, par les soins du consul de Sa Majesté Alphonse XIII. C'est quelque personnage officiel que l'on nous charge de rapatrier. Pourtant je ne vois pas à l'arrière du canot flotter les couleurs d'Espagne.

Sanchez regardait venir l'embarcation, la main sur les sourcils, ses yeux de marin clignés. Soudain, il saisit sa jumelle.

— Carramba!

Puis, sans s'excuser du juron, il fit, en tendant sa lorgnette au Missionnaire:

— Mon Père! regardez donc un peu de quelle recrue nous charge le consul de Sa Royale Majesté... J'imagine que vous connaissez le pèlerin?

— Malheureusement, dit le Père Blanc, en déposant la jumelle dont il venait de se servir.

Puis, se tournant vers les autres passagers visiblement intrigués de ce colloque, il prononça:

— C'est le renégat Diégo...

Ce nom n'apprenait rien au lieutenant Renaud. Mais M. Achard eut un froncement de sourcils qui, brusquement, fit son expression redoutable :

— Vous allez embarquer cet homme-là, Sanchez ?

— Par ordre, répondit le commandant de la *Reina-Mercedes*. Mais soyez tranquille. Je vais m'arranger de façon que ni vous ni les vôtres, vous n'ayez contact avec ce coquin.

IV

On avait décidé que Marie-Christine partagerait la cabine du capitaine avec madame Enriquez et ses trois enfants.

Comme la jeune fille franchissait la porte de cette chambre de luxe, elle vit que sa triste compagne s'était jetée sur le divan dans un accès de désepoir.

Parmi beaucoup de larmes, la veuve nommait le mari qu'elle venait de perdre. Sans doute la vue de ce réduit qu'un instant elle avait habité avec Enriquez, au lendemain de son mariage, quand, toute sa vie, toutes ses espérances étaient devant elle, surchargeait sa douleur.

Un long instant Marie-Christine contempla ce spasme de chagrin. L'affligée ne s'apaisait pas. Alors elle prononça :

— Ma chère Enriquez!... Je vous en supplie, relevez votre courage!... Par un tel désespoir, vous attristez Dieu!

— Il m'a pris mon mari!... Mes enfants n'ont plus de père!

Et les sanglots ne finissaient pas.

Ce qu'il y avait d'intelligence naturelle de la passion dans l'âme de Marie-Christine compatissait à cette douleur; elle la condamnait pourtant du haut de son éducation mystique, comme un enfant élevé avec retenue souffre, dans sa dignité, d'une scène d'ivresse.

Elle dit en joignant les mains :

— Ma pauvre amie, votre douleur est un enseignement pour moi! Jamais je ne me permettrai des joies qui, lorsqu'elles manquent, provoquent de telles révoltes.

La veuve ouvrit ses yeux que les larmes aveuglaient, et elle attacha sur la jeune fille un regard d'inquiétude :

— Que dites-vous là, ma chère Christine?

Avez-vous pesé vos paroles ? Dois-je croire à ce que j'ai entendu ?

Madame Enriquez s'était soulevée sur le divan, elle rajustait ses voiles. Marie-Christine se mit à genoux devant elle. Quand elle eut passé les bras autour de la taille de son amie, elle prononça avec décision :

— Ma chère Enriquez, je veux vous faire une confidence que ma mère aurait reçue la première si Dieu ne me l'avait reprise, ou ma sœur, si mon père avait une seconde fille plus ca pableque moi de le rendre heureux. Je vois clairement quel dessein mon père a formé en nous réunissant à Tanger, son filleul et moi. Mes études terminées, il pense que je vais définitivement rentrer dans sa maison. Je n'accuse pas la hâte qu'il a de me marier. Je ne dis point que son choix n'était pas fait pour plaire : je n'examine pas ce mariage ; je n'en considère aucun autre. Il faut, hélas ! que mon pauvre père en porte le deuil : il ne me verra pas avec un voile de mariée sur le front. C'est à Dieu que j'ai engagé ma parole et mon cœur.

Elle avait parlé avec tant de chaleur, sous des apparences de calme, que madame Enriquez fut

saisie. Comme aux heures où elle était tentée par le désespoir des souvenirs, elle se signa dévotement et murmura avec une rougeur de honte :

— Dieu m'avertit ! Au moment où je me débats contre le sacrifice qu'il m'a imposé, il me montre cette volontaire immolation de toutes les joies dont je ne me détache point, chez une enfant qui n'a qu'à s'incliner pour moissonner son bonheur.

Madame Enriquez attachait sur la terre un regard consterné ; mais soudain, comme réveillée de sa méditation par une subite pensée, elle dit d'une voix émue :

— Ma chère Christine, tout ceci reste entre nous et pour l'avenir ne vous engage pas. Les sentiments d'une jeune fille qui sort du couvent peuvent se modifier devant la vie. Quoi qu'il advienne de vos projets, je vous remercie de m'avoir rappelée si à propos au devoir du renoncement.

— Ma résolution, répondit Marie-Christine, est sous la garde de Dieu.

— Mais que dira votre père ? L'avez-vous seulement averti ?

La jeune fille soupira:

— De ce côté-là, je m'attends bien à une résistance pénible. Les pères des jeunes Romaines qui les empêchaient de se faire chrétiennes voulaient, eux aussi, le bonheur de leurs filles. Cependant elles ont bien fait de leur désobéir...

La veuve secoua la tête :

— Hélas! dit-elle, votre père a été mon bienfaiteur. Il est l'appui de mes enfants! Pardonnez-moi si les larmes me remontent aux yeux à la pensée qu'il peut vous perdre.

— Il ne me perdra pas, ma bonne Enriquez! Il me laissera retourner au couvent où j'ai été élevée, pendant tant d'années, loin de lui ! Je serai religieuse au lieu d'être élève. Voilà tout.

La veuve saisit la main de Marie-Christine entre ses mains fiévreuses :

— Je sais ce que je dis! Moi aussi, j'étais souvent séparée de mon mari, pendant qu'il vivait. Il nous laissait à Saffi... Il montait jusqu'à Tanger pour voir votre père... jusqu'en Espagne... jusqu'en France. Moi, je me disais toujours : « Il rentre après-demain ». Nous étions déjà réunis puisque je l'espérais. A présent

qu'il m'a quittée sans retour, je sens que toute la joie de l'amour est dans la présence. J'ai beau être sûre que, dans la clarté que Dieu allume pour ceux qui ont cru, il vit ailleurs, je ne me console pas de son absence... Christine, je ne me console pas!

V

Marie-Christine et sa compagne étaient si absorbées dans leurs pensées qu'elles n'avaient pas entendu la manœuvre bruyante des ancres. Elles se laissèrent surprendre par ce bruit doux que le flot fait le long d'un navire, quand, après le silence du mouillage, on reprend la marche.

Déjà la *Reina-Mercedes* était engagée dans le détroit. Appuyée à gauche sur Gibraltar, à droite sur la pointe Blanca, elle cherchait sa route à égale distance des côtes espagnole et marocaine. Comme un peu de vent s'était levé, le commandant avait hissé de la toile, puis,

momentanément tranquille au sujet de la manœuvre, il était venu se joindre au groupe que le Père Blanc, M. Achard et le lieutenant Renaud formaient à l'arrière du navire.

Le négociant l'interpella :

— Pourriez-vous, Sanchez, me dire depuis quand le lion espagnol a dans la patte cette épine qui s'appelle Melilla? Je ne crois point que cette enclave marocaine ait jamais rapporté aux Rois Très-Chrétiens autre chose que des préoccupations et des coups de fusil.

Comme tous les religeux de son ordre, le Père Blanc était savamment versé dans la connaissance historique des choses africaines, et ce fut lui qui répondit :

— Melilla a eu son ère de prospérité.

— Il y a longtemps, mon Père!

— Au moyen âge. A cette époque, les Berbères de l'intérieur apportaient à Melilla du miel, des laines, des peaux, de la cire, des fruits secs, des sparteries. Carthagène et Malaga se montraient friandes du merveilleux miel marocain. Je viens d'en goûter dans le Djebel Ziki. Sa réputation n'est pas surfaite. Melilla pourrait bien lui avoir emprunté son nom. Mais ce

n'est pas seulement par les abeilles, c'est par ses corsaires que Melilla acquit une notoriété qui se perd dans la nuit des temps. Les bandits du Riff ont de qui tenir. Ce fut, si j'ai bonne mémoire, pour les intimider que le duc de Medina Sidonia enleva Melilla par surprise, sur l'ordre de son roi. Cette conquête doit remonter à 1490 ou 1496. Depuis, je ne crois pas que l'Espagne ait jamais cessé de tenir garnison sur ce rocher.

— Ces jours derniers, dit à son tour le lieutenant Renaud, j'ai eu une causerie au sujet de Melilla avec un officier espagnol attaché à la légation de Tanger. Il m'a expliqué le rôle et l'organisation de toutes ces garnisons, de tous ces petits « présides », comme il disait, que son Gouvernement entretient sur la côte marocaine. Permettez-vous, mon commandant, que, sur ce parquet si reluisant, je trace un petit croquis de la baie de Melilla?

— Allez, dit Sanchez.

L'officier topographe sortit de sa poche un bout de craie, et, en quelques instants, il eut établi le profil de sa carte.

— Voici, dit-il, la plage dont le rocher de

Melilla se détache... Imaginez ou à peu près le rocher de Monaco. La ville proprement dite est groupée au pied de son château fort. Elle est défendue par des fortifications qui suivent cette arête. Au nord, la roche à pic est la meilleure protection... Au sud-est et au sud, courent deux parapets... je les figure par ce pointillé... Ils sont reliés, l'un comme l'autre, à une grosse tour elliptique que j'indique ici. Une seconde tour, San Iago, défend au nord-est la porte de Melilla et l'isthme par où le préside est relié à la terre ferme. Sur cette plage marocaine, l'Espagne exerce un droit de suzeraineté. Elle en a profité pour créer une zone militaire large de trois mille mètres. Elle y installe une suite de petits forts qui protègent bien à propos le préside contre les perpétuelles agressions des Riffains. Mais cette défense elle-même est devenue insuffisante. En effet, les bandits installés ici, au sud-est, sur ce plateau de Gurubu qui domine la mer, avaient depuis quelques années repris toutes leurs habitudes de naufrageurs. Ils fermaient à leur gré l'embouchure du petit Rio Oro qui débouche dans cette rade.

Sanchez, approuva de la tête.

— Vous avez vu, lieutenant, que le 2 octobre dernier ils ont fait feu sur un navire de guerre et tué le timonier au gouvernail?

— C'est, dit Renaud, pour en finir avec ces brigands que le général Margallo, commandant de Melilla, a décidé d'élever un nouveau fort, sur une colline qui domine les Rio Oro. Les Riffains ont compris que de cette hauteur on éteindrait leur feu. Alors, pour arrêter la construction, ils ont inventé une histoire de profanation de leur cimetière par les terrassiers espagnols.

Sanchez haussa les épaules, et affirma :

— Un prétexte! Le soldat de chez nous est un homme de foi : il n'a jamais insulté aux sépultures de personne.

— Je suis de votre avis, dit Renaud, les Riffains cherchaient l'occasion de faire parler leur poudre. Celui-ci était le meilleur de tous, puisqu'il avait une couleur religieuse. Il a servi de texte au fameux Mahimon, de qui relèvent les tribus de cette côte, pour prêcher la guerre sainte. Résultat : les fondations du blockhaus ont été démolies en une nuit; les

fermes installées dans la zone militaire ont été pillées; le général Margallo a relevé les corps d'une bonne douzaine de colons, hommes et femmes, effroyablement mutilés et carbonisés.

Il y eut un silence, puis M. Achard déclara :

— Je ne dis pas que l'Espagne ait tort de vouloir venger cette injure, mais, en homme pratique que je suis, je prévois qu'elle s'engage dans une impasse. Dès la première nouvelle de ces crimes, le ministre d'Espagne à Tanger, le marquis de Potestad, a obtenu toutes les assurances qu'il exigeait de Mohamed Torrès, le représentant du Sultan. Mais ces promesses de châtiment n'ont de valeur qu'autant que le Sultan les aura ratifiées. Or, où est-il à cette heure le Sultan du Maroc? Dans le sud. La réponse au courrier que Torrès lui a envoyé au Taffilet ne saurait arriver avant un mois. Votre Mahimon n'ignore pas cette circonstance, son audace en est augmentée.

Sanchez secoua la tête avec mélancolie :

— Et pendant ce temps-là, en Espagne, on s'excite. On répète le mot de Canovas : « C'est l'Atlas qui doit marquer la frontière d'Espagne! » Sagasta a la main forcée par la rue. On rap-

pelle les soldats en congé. Le régiment de Bourbon et les chasseurs à pied de Cuba ont débarqué à Melilla cet après-midi. Nous allons probablement rencontrer sur notre route l'escadre d'évolution. Elle croise de Ceuta aux îles Chaffarines. Le temps se gâte à Madrid... Sur mer aussi d'ailleurs...

VI

En effet, la brise qui avait commencé de souffler du côté de l'ouest était tombée brusquement; le soleil, tout à l'heure si radieux, se couchait dans la brume. Au lieu de ces colorations roses, saumonées, de ces effeuillements de lilas qui, d'ordinaire, jusqu'à la fin de novembre, fleurissent comme un jardin merveilleux la passe de Gibraltar, des coulées livides arrivaient du côté de l'Océan. Leurs grisailles menaçantes submergeaient toute la splendeur de cet automne méditerranéen.

Sanchez fronça les sourcils.

— Pourvu que ce brouillard n'augmente pas ! J'aime mieux l'ouragan que la brume... Surtout dans des parages comme ceux-ci...

Il remonta sur la passerelle.

Au moment où il s'éloignait, un passager qui n'avait pas encore paru sur le tillac du paquebot jaillit, comme un boulet, par l'escalier de l'entrepont. Il interpella le Père Blanc violemment :

— Parbleu, mon Père ! on embarque de la bête puante à bord ! J'aimais encore mieux le contact du pasteur anglais de Ziki et de ses porcs noirs !

Tout le monde rit sans que ce personnage irascible en parût décontenancé :

Le Père Blanc lui demanda de bonne humeur :

— Que vous arrive-t-il, mon cher Frère ?

Et, sans attendre une réponse, il présenta à ses deux compagnons ce bizarre fâcheux :

— Le Frère Marius est un de ces bons pionniers du Sahara que notre vénéré Cardinal a voulu armer de sa main — tels de nouveaux croisés — pour aller combattre l'Islam en terre d'esclavage. Le Frère Marius,

ajouta le Missionnaire en s'adressant particulièrement à Renaud, est, mon lieutenant, un homme de guerre comme vous.

— En effet, dit le Frère du Sahara, d'un ton brusque. J'ai été carliste, zouave pontifical, toujours battu!... Je porte malheur aux meilleures causes... Et, si j'en juge par la besogne que nous avons faite à Ziki, ça n'est pas ce froc-là qui m'aura désenguignonné.

Il désignait l'espèce de cucule, serrée à la taille par un ceinturon militaire, qu'il portait sur de vieux vêtements civils.

Il revint de lui-même à l'objet de sa colère et demanda :

— Savez-vous, mon Père, qui l'on a eu la prétention d'installer avec moi, dans le réduit qui me sert de cabine et d'oratoire? Diégo... Diégo le Rénégat! Ah! je l'ai bien traité, je vous jure. Il a été reçu sur une paire de défenses! Alouf ben alouf! Porc, fils de porc! C'est comme cela que je l'ai salué!... En pareil cas, je deviens musulman!... Il y a des viandes auxquelles je ne touche plus.

Il fallait que le nom de « Diégo » portât en soi quelque maléfice, car, dès que le Frère

Marius l'eut jeté dans la causerie, les visages du Père Blanc et de M. Achard se rembrunirent.

Le négociant dit à son filleul :

— Tu sais, c'est cet ancien « sensar » dont je t'ai dit un mot. Ce coquin m'a voué une haine mortelle depuis que je l'ai fait expulser de la Légation de France.

Le Frère du Sahara se remit sans façon en travers du dialogue.

— Un sensar? Qu'est-ce que cela, un sensar? Je croyais connaître toutes les variétés de stercoraires qui travaillent dans la boue africaine, et personne ne m'avait encore parlé de « sensars »!

— Le « sensar », dit M. Achard, est en effet un parasite humain tout à fait particulier au Maroc. Quand les Européens ont forcé le Sultan à leur ouvrir quelques ports de la côte, ils ignoraient la langue, tous les usages du pays. Ils ont donc eu recours à des courtiers indigènes, les « sensars »; ils ont demandé que l'on étendît à ces auxiliaires la protection dont ils jouissaient eux-mêmes, à l'abri de leurs pavillons. Les mercanti du pays voyaient d'un œil

jaloux un tel privilège accordé à quelques-uns. Et, comme tout le monde vend tout au Maroc, ils se sont mis à acheter, à beaux deniers comptants, comme des charges d'huissiers, ces emplois de « sensars », qui jamais n'auraient dû être mis à l'encan.

— Et ce Diégo était sensar ?

— ... D'un important négociant français, quand je lui ai ait fait perdre son emploi.

— Mais d'autres l'ont accueilli ?...

— Et si vous saviez qui !... La Légation d'Espagne !

Le Père Blanc eut un haut-le-corps.

— Ah cela mais ! dit-il, on ignore donc à la Légation l'origine de ce renégat ?

— Vous la connaissez, mon Père ?

— Certes ! nous avons fait une enquête sur Diégo au moment de son apostasie. Ce mécréant est tout simplement un des ces *presidarios* espagnols auxquels des citadelles comme Melilla servent de bagne. Sa peine achevée, il est venu s'installer à Tanger. Il s'est fait musulman pour mieux maquiller sa figure d'ancien forçat. Comme il est fort intelligent, il a trouvé du crédit à Gibraltar. Le nom du

renégat Diégo sert de passe à la contrebande d'armes tout le long de la côte.

M. Achard demanda :

— Pour qui donc estimez-vous que ce bandit travaille ?

— D'abord pour lui-même...

— C'est entendu...

— Puis .. pour ceux qui ont intérêt à faire échec à l'Espagne sur la côte marocaine, pour ceux qui fournissent à l'insurrection du Riff des fusils et des cartouches. Avez-vous lu dans *le Réveil du Maroc* qu'une canonnière espagnole vient d'arrêter à Tarifa un trois-mâts qui portait des munitions aux Riffains ?...

— Et ce navire battait pavillon...

— Le pavillon de l'homme aux porcs noirs ! s'écria le Frère Marius. Je l'aurais parié ! Vous voyez, mon Père, combien vous avez eu tort d'empêcher que je saigne ce porcher avec ses bêtes.

Le Père Blanc répondit non sans une nuance de sévérité :

— Il s'agit de Diégo. J'ai recueilli à son sujet, monsieur Renaud, un renseignement dont peut-être vous voudrez faire part au

général commandant la province d'Oran. On disait tout haut à Saffi que Diégo se vante de faire entrer dans le Riff, par la frontière algérienne, les armes qu'en cette saison d'équinoxe la contrebande débarque difficilement sur les plages marocaines.

VII

La cloche d'une heure ne réunit que peu de passagers dans la salle à manger du paquebot. Le commandant, préoccupé du brouillard, restait sur la passelle. Madame Enriquez avait demandé à être servie dans sa cabine ; le Frère Marius observait quelque vigile-jeûne de son institution particulière ; le renégat Diégo avait eu l'heureuse inspiration de ne pas se montrer.

Après ce premier repas, qui, dans ces conditions, fut silencieux et court, chacun se dispersa au gré de ses sympathies. Ayant remarqué que le lieutenant Renaud suivait Marie-

Christine dans le salon des premières, M. Achard aborda le Missionnaire avec une rondeur qui était un des procédés favoris de sa diplomatie :

— Mon Père, dit-il, j'ai d'autant plus de plaisir à vous apporter ma confidence que — excusez cette franchise — votre présence à bord de la *Reina-Mercedes* a d'abord été pour moi une occasion d'inquiétude. Je vais au fait. Puisque vous avez connu Marie-Christine au couvent, peut-être vous a-t-on mis au courant de son histoire et de la mienne ?

— En effet, dit le Père Blanc. J'ai appris de Sanchez avec quelle générosité vous vous êtes acquitté envers cette enfant, privée de sa mère, de toutes vos charges paternelles.

— J'ai fait, reprit M. Achard, un sacrifice plus méritoire que Marie-Christine ne l'imagine en ne lui donnant pas de belle-mère. Je ne parle pas du souvenir que j'avais gardé à ma pauvre morte : ces chagrins s'atténuent, quoi qu'on dise, avec le temps. Tandis que l'on ne s'habitue pas, quand on habite Tanger ou Saffi, à rentrer tous les soirs dans une maison vide.

— Je vous entends, dit le Missionnaire.

Le père de Marie-Christine reprit :

— J'aurais pu garder au moins ma fille auprès de moi, la faire élever par quelque institutrice. C'eût été doux pour moi, fâcheux pour elle. Je ne suis pas l'homme des demi-mesures. J'ai très courageusement sacrifié la joie de sa présence. Presque au sortir des bras de sa nourrice, je l'ai confiée aux Dames Blanches d'Alger. Mais je n'ai pas pris ces religieuses par surprise. J'ai apporté dans ce contrat la clarté que j'ai l'habitude de mettre dans toutes mes affaires. J'ai dit aux Dames Blanches : « Je vous confie ma fille pour que vous m'en formiez une enfant respectueuse, une honnête femme, une bonne mère de famille. » Jamais je ne leur ai dit : « Je vous donne Marie-Christine pour que vous en fassiez une religieuse, et pour que sa dot, mon héritage, tous mes sacrifices tournent à l'enrichissement de votre communauté. » Or, il me semble que ces excellentes nonnes ont tout justement agi comme si je leur avais tenu ce dernier langage.

M. Achard parlait avec une chaleur où perçait sa rancune. Si le Missionnaire fut choqué de ce qu'il y avait de désobligeant pour les Dames

Blanches dans les suppositions du négociant, il n'en laissa rien paraître; mais il répondit avec résolution :

— Vous êtes dans l'erreur, monsieur Achard. Quels que soient les projets de mademoiselle votre fille, sûrement ils lui sont personnels. Il y a plus. Je puis vous assurer qu'elle a été combattue, dans son couvent même, s'il lui est échappé quelque confidence sur les dispositions que vous m'indiquez.

Le père de Marie-Christine sentit que cette contradiction, courtoise mais nette, enfermait une leçon. Dans la résistance qu'il voulait opposer aux velléités de sa fille, il désirait se faire un allié du religieux. Il changea de ton, sans effort.

— Eh! mon Dieu! fit-il, je ne dis pas que des religieuses n'aient point toutes les excuses du monde, quand elles cherchent à gagner des âmes d'élite à l'idéal très élevé qu'elles servent. Je prétends seulement que cet idéal-là ne peut être celui d'un vieux lutteur comme moi, qui a renoncé à refaire sa vie par délicatesse paternelle, qui veut s'asseoir un jour au foyer de son enfant unique, pour y goûter enfin, comme grand-

père, ces joies familiales que l'on dit bonnes et dont mon sacrifice m'a longuement privé.

Le Père Blanc répondit sans hésiter :

— Vous êtes dans votre droit strict.

M. Achard attendait quelque correction qui atténuât la portée de cette parole. Comme elle ne venait point, une lueur de contentement passa dans ses yeux clairs. Il dit vivement :

— J'étais sûr, mon Père, que vous feriez justice à ce désir si raisonnable. Qu'est-ce que je souhaite, après tout ? Voir durer au delà de moi la lignée dont je suis la souche ? Aimer d'une tendresse naturelle des êtres qui profiteront de mon effort. Parbleu ! je ne suis pas grand clerc en matière de citations. Mais il y en a au moins une que j'ai retenue et qu'au besoin je saurais opposer à ma fille. C'est la très solide parole qui montre aux hommes le champ de l'amour grand ouvert, et qui leur dit sans simagrées : « Croissez et multipliez. »

La brume qui circulait depuis quelques instants sur la mer commençait de s'accrocher aux vergues ainsi qu'un fin tissu à des quenouilles. Le père de Marie-Christine leva les yeux vers la mâture et dit :

— Tenez, mon Père! j'ai eu l'impression que j'étais tout à coup entouré d'un brouillard comme celui-ci, quand j'ai ouvert la lettre de madame la Supérieure du couvent d'Alger. N'y ai-je pas lu qu'il fallait ménager l'état d'esprit de Marie-Christine, ne point lui parler immédiatement de mariage? De quoi veut-on donc que je l'entretienne? Madame la Supérieure s'imagine-t-elle que ma maison de Tanger est un autre couvent où une jeune fille peut faire retraite?

Cette opinion semblait si déraisonnable au négociant Achard qu'il haussa largement les épaules, puis reprit sans attendre une approbation :

— J'avais fait venir mon filleul, le lieutenant Renaud, pour proposer tout de suite à Marie-Christine un mariage à mon goût. J'ai mis le pauvre garçon au courant. Avec la belle confiance de son âge et de son état, il s'imagine qu'il va venir à bout des résistances de cette fillette avant qu'elle les ait seulement formulées. C'est peut-être lui qui a raison et nous saurons tout à l'heure à quoi nous en tenir, car je ne suppose pas que ce soit pour

expliquer à Marie-Christine le plan des fortifications de Melilla qu'il l'a entraînée dans le salon. Quoi qu'il en soit, je suis heureux de penser, mon Père, que, s'il nous faut donner assaut à l'entêtement que déjà notre jeune personne prend pour une vocation, vous ne serez pas...

Il s'arrêta, feignant de chercher un mot.

Le Père Blanc flaira cette habileté et il en sourit.

— Vous voulez dire « votre adversaire », monsieur Achard ? Non, en vérité, je ne me sens pas l'adversaire de vos projets... Pourtant vous trouverez juste que je ne prenne pas d'engagements plus précis. Le véritable esprit du christianisme consiste à faire régner la paix sur la terre. Notre Dieu ne veut pas que ceux qui le servent se battent en son nom. Il repousse un sacrifice qui serait un égoïsme déguisé. Ce sont là des sentiments qui doivent être familiers à mademoiselle votre fille après l'éducation qu'elle a reçue.

VIII

Marie-Christine n'avait pas opposé un refus au désir que le lieutenant Renaud lui avait exprimé de l'entretenir en particulier. Elle prévoyait la résolution où était le jeune homme de lui déclarer sur-le-champ son sentiment tendre. Elle n'en était pas effrayée. Elle se sentait enveloppée de sa décision comme d'une cuirasse de diamant. Elle avait une joie de jeune guerrière à l'éprouver invulnérable. Elle entra donc volontiers dans le salon des premières, où elle était sûre que son tête-à-tête ne serait pas dérangé par quelque tiers importun.

Renaud était loin de soupçonner chez la jeune fille une résolution si ferme. L'expérience qu'il avait de la femme était toute militaire. Écolier bien portant et de belle humeur, presque au sortir de l'École, il avait passé en Afrique. Ses fonctions de topographe l'avaient presque toujours tenu loin des villes, dans les parties les plus désertes de la colonie. Il vivait dans la solitude avec quelques « tringlos », trois ou quatre spahis, deux tentes, sa boussole et sa planche à lavis. Dans cette perpétuelle retraite, son cœur et sa jeunesse étaient demeurés sains. Il avait plus d'initiative que de tact, de confiance que d'expérience. Il n'établissait aucun lien quelconque entre les vagues chanteuses de café-concert, les anonymes Oulad-Naïls qu'il avait fréquentées, et cette charmante fille de son tuteur Achard, trois ou quatre fois aperçue au parloir des Dames Blanches d'Alger, entre sa quinzième et sa vingtième année.

Dans le « bled » profond et vide, où les chers souvenirs voltigent comme des réalités vivantes, il avait emporté le reflet de ces yeux de jeune fille où semblaient trembler deux flammes de cierge. Le lieutenant Renaud avait

aussi conservé pendant quatre années, dans une poche mystérieuse de son dolman, une lettre de son tuteur. Elle disait sans ambages :

« Quand ma fille sortira du couvent, si tu es toujours le garçon sain de corps et d'esprit que j'ai connu autrefois, je te présenterai à elle. Avant tout autre parti, tu auras le droit d'essayer de lui plaire. »

Sûrement cette lettre avait été pour le jeune topographe un talisman. Elle l'avait protégé contre ces aventures où la jeunesse, toute la vie d'un homme, peuvent faire naufrage. A sa ration de chaque jour, elle avait ajouté le pain d'espérance. Il s'en nourrit. Il ne s'imaginait pas qu'un rêve aussi cher pût, tout près du port, être mis en échec. Cela lui donnait une espèce de sûreté dont Marie-Christine était loin de deviner la cause honorable et qui, aux yeux prévenus de la jeune fille, prenait une couleur injuste de fatuité.

Si peu diplomate que fût le lieutenant, l'amour lui inspira, à cette occasion, une habileté qui n'était pas maladroite. Quand il eut fait asseoir Marie-Christine sur le divan et qu'il se fût placé en face d'elle, il tira tout d'abord

de son veston de voyage ce vieux portefeuille, qui, avec lui, avait fait route à travers tant de montagnes, de torrents et de dunes. Tout grand ouvert, il le plaça sur l'étroite table qui le séparait de la jeune fille. Et, plus ému qu'il ne l'avait jamais été, il commença, simplement, avec un léger tremblement de voix :

— Vous qui êtes pieuse, Marie-Christine, avez-vous jamais porté sur votre cœur une de ces formules de prière qui passent pour enfermer une force miraculeuse ?

Elle savait que Renaud n'était rien moins que dévot. Toute décidée qu'elle fût à ne prendre aucun intérêt dans ce qu'on allait lui dire, ce début piqua sa curiosité :

— Sans doute, dit-elle.

— Eh bien, reprit le lieutenant, tout parpaillot que je suis, je portais sur moi une de ces reliques. Depuis le jour où je l'ai reçue, elle ne m'a pas quitté. Souffrez que je la place entre vos mains, et que je vous prie de la considérer avec indulgence.

A travers la table, il lui tendit la lettre de M. Achard pliée en quatre.

Marie-Christine la reçut d'une main qui

semblait indifférente. Depuis quelques secondes elle la tenait entre ses doigts et elle ne l'avait pas ouverte.

Alors il supplia :

— Lisez !

En reconnaissant l'écriture de son père, la jeune fille fronça ses beaux sourcils.

Est-ce que, par hasard, on l'avait promise sans la consulter ? La lecture des lignes que le lieutenant Renaud avait soulignées la rassura. Dans la volonté même de son père, elle demeurait libre d'un choix. Elle releva les yeux. Le lieutenant, qui sentait un flot de sang monter à son visage, eut froid au cœur en voyant que la jeune fille n'avait même pas rougi.

Il fit d'une voix tremblante :

— Vous avez lu ?

Et comme Marie-Christine, sans répondre, abaissait ses longs cils sur ces prunelles où il cherchait à lire le secret de sa destinée, il reprit, presque haletant :

— Vous doutez-vous, Marie-Christine, du nombre de fois que je les ai relues, ces lignes qui me promettent le seul bonheur que mon

cœur réclame? A travers cette espérance que votre père m'a donnée, je vous apercevais; vous étiez pour moi ce cher idéal vers lequel tout homme marche. Ceux dont la jeunesse s'est passée comme la mienne dans le recueillement du désert tiennent plus constamment que les autres leurs yeux attachés sur ce rêve qui a figure de femme. Pour moi il empruntait vos traits, Marie-Christine. Pendant que j'étais tout seul, entre le ciel et le sable, je vivais de cette vision que j'avais eue de vous, à la grille de votre parloir. Les jours où le devoir me semblait trop sévère, je songeais: « Là-bas, dans la pureté, dans la religion de tout ce qui est droit, on élève une enfant charmante. Fais encore un effort aujourd'hui, un autre demain, afin d'être digne, un jour, de profiter de cette permission qu'un père te donne. L'heure est venue, et me voilà, devant cette jeune fille, qui demande avec un cœur tremblant mais sûr de soi: « Marie-Christine, que décidez-vous de ma vie? »

Cette fois elle le regarda fixement. Il semblait que les préventions qu'elle avait eues contre le lieutenant venaient de tomber. Elle lui

tendit la main par-dessus la table. Mais cet élan de sympathie ne changeait rien à sa résolution.

— Marc, dit-elle, je suis profondément touchée de penser que vous avez associé aux difficultés de votre état le souvenir d'une enfant, qui souvent, du fond de sa retraite, a prié pour vous. Si vous tenez à cette affection de sœur, croyez-le, elle ne vous manquera jamais. Pour le reste, je vous dois de répondre à votre précieuse franchise par une franchise égale : je ne me marierai pas. Ma résolution, que rien n'ébranlera, ne doit pas être un obstacle au devoir que vous avez de chercher une autre jeune fille qui, pour l'homme loyal que vous êtes, sera une affectueuse compagne.

Il la regarda avec stupeur.

— Christine... Vous voulez m'éprouver ?

— Je vous dis, Marc, ce qui sera de moi, et ce que je souhaite pour vous.

Après une nuance d'émotion, il y avait dans sa parole tant de calme reconquis, que Renaud en fut blessé au cœur. Sa jeunesse bouillante ne permettait pas, même à celle qu'il aimait, de panser avec tant de froideur le coup qu'elle

venait de porter. Il s'écria, dans un élan qui soulageait sa souffrance :

— Que parlez-vous de franchise, quand vous répondez si évasivement à ma naïveté! Vous ne vous marierez pas?... Vous?... Dites plutôt que vous n'épouserez pas le lieutenant Renaud... que rien ne vous porte vers son insignifiante personne... Je vous croirai... Je m'effacerai... Je retournerai au fond du « bled » enterrer le désespoir de n'avoir pas su plaire à celle que j'aimais! Mais n'espérez pas me tromper comme un enfant avec un artifice si dédaigneux.

Marie-Christine saisit l'occasion que Renaud lui offrait de l'interrompre sur une maladresse. Elle fit vivement :

— Où avez-vous pris que j'ai besoin d'un détour pour vous faire connaître mes intentions? Je vous ai dit que je ne me marierai pas; j'ajoute, dans un reste d'indulgence pour vous, que je n'ai personne dans le cœur. Ma résolution n'est pas un caprice de jeune fille, c'est une décision lentement mûrie. Vous trouverez naturel que je reconnaisse à mon père tout seul le droit de m'interroger sur ma résolution.

— Marie-Christine...

Il tendait les mains, il implorait. Un mugissement de sirène emplit soudain le silence où depuis une heure glissait la *Reina-Mercedes*. L'ossature du navire en était secouée comme les flancs d'un cheval qui hennit. En même temps la porte du salon s'ouvrit avec brusquerie, et un matelot parut, son béret à la main :

— Monsieur le lieutenant Renaud, dit-il, M. Achard vous fait dire qu'il vous attend sur le pont, dans la chambre des cartes.

IX

Le lieutenant Renaud s'était levé comme un soldat qui reçoit un ordre hiérarchiquement transmis. Aussi bien sentait-il que, pour l'heure, la bataille était perdue. Il éprouva du soulagement à rompre un entretien si mal engagé.

Dans le feu de sa discussion avec Marie-Christine, il ne s'était pas aperçu que, depuis une heure, l'allure de la *Reina-Mercedes* avait changé. Le vent, qui, un instant, avait soufflé au passage du détroit, avait tout à fait cessé. Du même coup, la mer s'était aplanie, et maintenant le cargo-boat glissait dans une telle

opacité de brouillard qu'au sortir du salon de causerie, à dix mètres de soi, le lieutenant ne distinguait plus l'arrière du navire. Cette brume était glacée ; à l'automne empourpré qui, peu d'heures auparavant, fleurissait la mer, elle faisait succéder un frisson d'hiver. Mais Renaud reçut comme une douceur ce rafraîchissement qui venait se poser sur son front.

Du fond de la chambre des cartes, M. Achard l'interpella :

— Eh bien, Renaud ?

— Mauvaises nouvelles, monsieur Achard...

— Marie-Christine s'inquiète du brouillard...

— Non, non... Mais elle ne veut pas entendre parler de mariage...

Le négociant haussa les épaules :

— Nous avons le temps, mon ami, de nous expliquer là-dessus... Le plus pressé pour nous tous est de ne pas aller au fond de l'eau.

— Est-ce que le navire a quelque avarie ?

Sans répondre, d'un mouvement de tête, M. Achard indiqua au lieutenant le groupe anxieux que formaient le commandant de la *Reina-Mercedes* et le Père Blanc inclinés sur les cartes marines.

— En somme, où sommes-nous au juste ? demanda le Missionnaire.

Sanchez eut ce geste qui avoue la complète ignorance.

— Parbleu ! mon Père, je vous serais bien obligé de me le dire ! Voilà deux heures que nous avons salué Ceuta sur notre droite ; depuis ce moment-là, je me suis maintenu, autant que j'ai pu, en ligne droite. Je sais exactement combien nous filons de nœuds. Si le navire n'a pas dévié, nous devons avoir dépassé le septième degré de latitude. Si le temps était clair, je chercherais à reconnaître le cap du Maure, la baie d'Alhoucenas, le cap Quilates, en attendant la pointe de Tres-Forcas. Et, sûrement, jusqu'à la fin du brouillard, je découvrirais une place de mouillage à l'abri de ces trois faraillons. Il vaut mieux arriver à Oran avec quelques heures de retard que de ne pas y arriver du tout ! Mais il semble que nous soyons enfermés dans un aquarium en verre dépoli. Et, quelle que soit la sensibilité de la boussole, elle n'accuse pas des nuances qui puissent nous servir d'appui ferme dans cette marche à l'aveuglette.

Le Père Blanc interrompit :

— Quand je songe que nous avons passé ici, il y a six mois, avec un beau clair de lune! On apercevait toutes les embouchures des oueds qui se jettent dans cette baie, et à l'horizon se profilaient les crêtes des montagnes dont ils découlent.

Sanchez approuva de la tête et dit :

— En plein jour, avec une longue-vue médiocre, vous auriez distingué des oliviers tout le long de la mer, des chèvres en montagne, et là-haut, un peu avant le Penon de Veliz, une forêt de chênes qui couronne les sommets du Djebel Milloue; mais aujourd'hui nous voguons dans le Pays de la Ouate, et je vous jure qu'un marin préfère tout à cette énervante incertitude... Oui, tout! Une bourrasque... Un typhon... une rupture de mât... une voie d'eau...

Le mugissement de la sirène, qui avait séparé Marie-Christine du lieutenant, retentit pour la dixième fois, ébranlant tout le cargo-boat.

Sanchez reprit :

— Je suis surpris que, depuis une demi-heure que nous cornons à perdre haleine, aucun na-

vire n'ait répondu à notre signal. Cela me fait craindre que nous n'ayons une tendance à dévier sur la droite. Peut-être sommes-nous plus près que je ne le crois de Véliz ou d'Alhoucenas. Il y a là deux forts espagnols d'où l'on pourrait me répondre avec du canon. Je vais faire tirer la petite bombarde qui nous sert pour les signaux.

Un quart d'heure plus tard, entre deux appels de la sirène, une forte décharge de poudre résonnait à l'arrière de la *Reina-Mercedes*. Le coup retentit avec une violence formidable, comme si le mur de brouillard le repoussait vers le navire. Sanchez guettait à droite une réponse des forts. Il avait fait suspendre la clameur de la sirène, le steamer n'avançait presque plus

Ce fut sur la gauche et avec une puissance redoutable qu'une autre voix de canon répondit à l'appel.

Les oreilles exercées de Sanchez et du lieutenant Renaud ne pouvaient s'y tromper : ce n'était pas là la médiocre artillerie des présides qui ripostait.

M. Achard demanda :

— Qu'est-ce que cela signifie? Le navire a-t-il fait un tête-à-queue sans qu'on s'en soit aperçu? La terre est-elle passée à notre gauche et sommes-nous à nouveau sur le chemin de Tanger?

— Mon Père, dit Sanchez, en s'adressant au Missionnaire, rendez-moi, je vous prie, le dernier numéro du journal de Malaga que je vous ai remis en quittant Tanger. Ne contient-il pas une information sur les navires de guerre que l'Espagne envoie en rade de Melilla?

— En effet, dit le Père Blanc.

Et, déployant le journal, il lut:

« L'escadre d'évolution a reçu l'ordre de serrer la côte marocaine entre Ceuta et les îles Chaffarines. Elle est composée comme suit: un cuirassé, *le Pelayo*; trois croiseurs, *le Venadito*, *le Luçon*, *Cuba* et *Gerone*; deux avisos et cinq torpilleurs. »

Le commandant réfléchit et dit:

— C'est bien cela. On vient de nous répondre de l'un des croiseurs. Nous sommes pris entre la côte et les éperons des navires de guerre.

La tombée de la nuit ne fit qu'aggraver l'inquiétude qui serrait les cœurs. Seul le Frère

du Sahara semblait se désintéresser de l'aventure. Il avait répondu assez rudement à madame Enriquez, qui le priait d'invoquer la miséricorde de Dieu en faveur de ses enfants :

— De quoi avez-vous peur ? Qu'ils aillent boire — innocents comme ils sont — à la grande tasse ? Il vaut encore mieux finir dans l'eau que dans le feu.

Et enchanté d'avoir si à propos semé la bonne parole, roulé dans un vieux manteau de spahi, il était allé s'étendre sur le pont pour éviter le contact du renégat Diégo.

Bien que nulle clarté de phare ou d'étoiles ne fût distincte au ciel ou à l'horizon, la *Reina-Mercedes* n'avançait pas dans les ténèbres. Elle était captive d'une obscurité blanche, qui, à la place de l'air, installait dans l'espace comme une résistance solide. On la heurtait, on prenait connaissance de son contact au froid glacé qui frappait les membres, qui emplissait les narines et les poitrines, qui, en perles de pluie, s'accrochait aux vêtements, aux cils, aux barbes des hommes. Dans cette clarté sans vibration, les objets se perdaient tout de suite en silhouettes indécises. On n'apercevait pas les

marches où se posaient les pieds ; on se heurtait aux agrès ; on perdait jusqu'à la notion de la direction du navire ; — on avait la sensation d'habiter un nuage froid, inconsistant, qui voyageait au travers de l'espace avec une densité suffisante pour soutenir le poids du corps et l'empêcher de crouler dans le vide.

Du gouvernail où il se tenait aux côtés du timonier, le commandant Sanchez ne distinguait même plus les feux réglementaires de son navire. Le feu vert de tribord et le feu rouge de bâbord étoilaient à peine les bastingages d'un halo où pâlissait la brume. Les flammes de misaine et d'artimon étaient invisibles. Et malgré tout son sang-froid, le commandant de la *Reina-Mercedes* vivait dans l'attente nerveuse des trois fanaux de poupe du *Pelayo*, surgissant brusquement en travers de sa route.

A présent, les mugissements de la sirène ne cessaient presque plus, seulement séparés par des repos qui voulaient rendre plus déchirante la clameur d'appel. La brume en rejetait la sonorité contre le navire, comme elle en avait usé avec le coup de canon. Le cargo-boat

semblait quelque taureau, oublié, de nuit, dans une plaine, beuglant désespérément vers les étables.

Entre les intervalles de cet appel, le silence était pesant. On ne filait plus que quelques nœuds à l'heure, dans l'espoir d'atténuer, en cas de rencontre, la violence de la collision. Le flot, uni comme un miroir de lac, murmurait à peine le long des flancs du bâtiment. Si bien qu'en l'absence de toutes les sensations attendues de leurs oreilles et de leurs yeux, les matelots de la *Reina-Mercedes* avaient l'inquiétude superstitieuse d'une course hors de l'élément familier, sur d'invisibles rails, orientés vers l'abîme.

Tous les passagers, à l'exception du renégat, s'étaient groupés dans le salon des premières. Bien que la nuit fût avancée, personne n'était redescendu dans sa cabine. Madame Enriquez était assise à côté de sa fillette ; les deux garçons jumeaux dormaient sur ses genoux. Marie-Christine avait la main dans la main de son père. Debout près du piano, le lieutenant Renaud entretenait le Père Blanc par contenance.

— Une singulière impression, dit le Missionnaire, que ce glissement dans le brouillard. Constamment — comme un homme en marche dans les ténèbres, qui tend ses mains devant soi pour se garer d'un heurt — on attend, du haut en bas du corps, la pénible sensation d'un choc...

Il n'acheva pas.

Un sursaut du plancher le jeta contre son interlocuteur ; en même temps, les lumières du salon s'éteignirent, et les passagers, surpris par une brutale inclinaison du navire, furent projetés à tribord dans l'obscurité.

La *Reina-Mercedes* venait de se mettre à la côte.

PREMIÈRE PARTIE

I

Il était une heure du matin. Après la secousse qui avait tout culbuté à bord, la *Reina-Mercedes* ne bougeait plus. Un peu inclinée sur le flanc elle gisait dans une immobilité lourde. D'ailleurs un bruit sourd, continu, et qui du clapot au mugissement de cascade, allait s'élargissant, emplissait la coque. Dès la première seconde, les feux s'étaient éteints. Maintenant l'eau entrait avec une telle violence par la crevasse de babord que déjà le navire était descendu dans la mer au-dessous de sa ligne de flottaison.

Aux cris effrayés de : « Aux pompes ! » qui

avaient répondu aux craquements de l'échouage succédait l'ordre impérieux jeté de la dunette par la voix du commandant :

— Aux canots!

Dans le brouillard où passagers et matelots ne se distinguaient pas, les ordres de Sanchez tombaient de haut.

— Sanchez! cria M. Achard, où sommes-nous?

Le commandant répondit :

— Peut-être en vue de Melilla...

Une voix de mauvais augure, que le Père Blanc et M. Achard n'eurent pas de peine à reconnaître, répondit :

— Ou sur les écueils du Riff!...

Mais personne ne releva la phrase du renégat Diégo.

Sanchez avait appelé son second sur la dunette; en espagnol, il lui donnait des instructions brèves. Le Père Blanc prêtait l'oreille de ce côté-là. Il eut le pressentiment de la décision que le marin venait de prendre et il demanda à haute voix :

— Vous vous embarquez avec nous, Sanchez?

Le commandant de la *Reina-Mercedes* ne répondit pas.

Certes le péril était extrême. L'agonie du paquebot touchait à sa fin. Pourtant les cœurs se serrèrent comme si une angoisse plus forte venait de s'ajouter à tant d'inquiétudes dans la pensée que cet homme qui se taisait venait de se condamner à mort.

— Laissez-moi lui parler ! dit le Père Blanc.

Et de sa voïx résonnante :

— Sanchez ! vous n'avez pas le droit de mourir quand tant de vies vous demeurent confiées. Nous sommes témoins vis-à-vis de vous-même que, dans l'accident qui a mis votre navire à la côte, vous n'avez nulle responsabilité. Il vous en reste une, grave : c'est à vous de prendre le commandement de ces barques de sauvetage, de protéger vos passagers contre les risques que l'on court, dans de tels parages, du fait des écueils et... du fait des hommes.

Le second dit :

— Il est certain que je ne connais pas la côte. Je ne l'ai même jamais longée en plein jour.

— Vous entendez, mon vieil ami? cria de nouveau M. Achard. Vous seul pouvez nous tirer de là. Ne préférez pas votre chagrin à nos périls, et cette coque de navire à des existences précieuses.

— Sanchez! reprit encore une fois le Père Blanc, je vous adjure, au nom du devoir.

Dans le silence profond, car, les cales emplies, l'eau montait maintenant sans murmure, on entendit un pas qui descendait de la dunette. Et les passagers, groupés au bas des marches, virent le commandant qui venait à eux.

— Vite, dit-il simplement, en désignant les canots.

Sanchez n'était pas seul à considérer qu'un navire n'est pas uniquement un ensemble de planches, habilement jointes, mais un être à qui le mouvement crée une âme. Aussi, au moment où un violent remous qui fit tanguer les barques avertit les naufragés que la *Reina-Mercedes* venait de s'abîmer, tous ces hommes, ces femmes, entassés dans trois canots, sentirent leurs cœurs trembler comme au frôlement de la mort. On avançait avec précaution

à cause des écueils, de la brume et de la côte prochaine. Cependant les âmes étaient délestées d'un poids. Tous les périls semblaient diminués à ceux qui venaient d'échapper au plus effrayant de tous : le naufrage dans les ténèbres.

Maintenant la préoccupation de joindre la côte occupait les esprits. La terre ferme apparaissait comme un bien souverain à ces femmes, à ces enfants qui venaient de voir leurs vies si exposées sur la mer. L'équipage semblait partager ces illusions. Seuls les hommes groupés autour du commandant gardaient des fronts soucieux.

Sanchez dit à voix basse :

— Je ne puis tenir la mer si près des côtes. Il suffirait d'un peu de vent, succédant à ce brouillard, pour que, chargés comme nous sommes, le flot nous culbutât. Et d'autre part, si nous manquons la passe de Melilla, c'est en plein foyer d'insurrection, que nous allons aborder.

Renaud demanda :

— Ne pouvez-vous informer la côte de notre détresse par quelque signal détonant ?

— J'ai des fusées, dit Sanchez. Nous allons les tirer toutes ensemble. Voici que le brouillard se fait moins dense. Peut-être que le Préside est à un mille à peine ; en ce cas, il nous répondra avec du canon ou bien il enverra à notre secours le *Cuervo*, ce petit vapeur armé qui fait le service de son mouillage.

En effet, le brouillard s'était soudain éclairci, les passagers des trois embarcations purent apercevoir leur bouquet de fusée qui éclatait, assez haut, dans le ciel.

Nulle détonation ne répondit à l'appel de détresse. Seulement, au bout d'une heure, des feux commencèrent de paraître au ras de l'horizon. Selon leur connaissance exacte du péril, les naufragés les interrogeaient avec un sursaut d'espoir ou d'inquiétude. Quelques-uns de ces feux étaient fixes, comme s'ils eussent éclairé les hauteurs d'une forteresse. D'autres vaguaient, presque au niveau de la mer.

Pour dire une parole d'espérance, le lieutenant Renaud prononça :

— Qui sait ! la garnison de Melilla a peut-être fait une sortie nocturne, et ce sont des

Espagnols, des amis qui nous attendent derrière ces lumières...

— Nous n'allons pas tarder à le savoir, fit Sanchez en fronçant les sourcils... Voyez donc! Ces feux se détachent du rivage... C'est toute une flottille qui vient à nous.

Il passa à l'avant du canot qu'il commandait. Les matelots avaient cessé de ramer, et, l'œil rivé à sa lunette d'approche, Sanchez interrogea la mer.

Dans les barques on ne respirait plus. L'attention de tous s'unissait pour surveiller celui qui épiait, pour surprendre ses émotions.

— Comme c'est long! murmura madame Enriquez.

Sanchez abaissa sa lunette. Son visage avait le reflet de la mauvaise nouvelle. Il retraversa l'embarcation dans sa longueur, et comme il se rasseyait, à l'arrière, au milieu des hommes, il prononça ce nom qui, entre ses dents, enfermait toutes les inquiétudes :

— Les Riffains.

L'agonie de la *Reina-Mercedes* avait été signalée aux guetteurs de l'insurgé Mahimon par ces longs mugissements que la sirène du

paquebot lançait dans les ténèbres. Depuis le début de la nuit ces corsaires veillaient en armes. Ils se tenaient prêts à sauter dans les barques. Ils savaient que le flot rabattait pour eux.

Les hommes qui apparurent aux naufragés sur les canots riffains étaient presque tous enveloppés dans des djellabas noires, très courtes. Leurs pantalons blancs s'arrêtaient au-dessus de leurs genoux; des sandales d'alfa chaussaient leurs pieds; des cartouches, des pistolets et des poignards hérissaient sur plusieurs rangs leurs ceintures de cuir. Ceux qui ne ramaient pas se tenaient debout sur le banc des barques, avec les canons de leur fusil à demi relevés, leurs doigts sur la détente des armes. Les longues nattes qui couronnaient le sommet de leurs crânes rasés leur tombaient, dans une mode sauvage, jusqu'au bas des reins.

II

Les naufragés n'apportaient pas d'armes. C'était un hasard heureux, car il eut été vain d'y recourir dans une telle occasion et contre de tels ennemis. Les Riffains cernèrent la proie en silence. Leur manœuvre allait à isoler chaque barque de sa voisine.

Le hasard fit accoster d'abord les passagers du troisième canot : c'était le Frère Marius et le renégat Diégo. A la vue du turban et du costume rituel, les Marocains eurent une seconde de surprise. Diégo en profita habilement pour s'approcher du plus âgé d'entre eux et pour le baiser, selon la pratique des croyants, derrière la tête.

— Le baiser de Judas! s'écria le Frère du Sahara dont la diplomatie naturelle n'était pas l'opportunisme.

Diégo se contenta de répondre par un regard où dominait l'ironie.

Les gens d'équipage, — en tout douze — avaient été extraits de leur baleinière et entravés sans inutiles résistances, quand les pirates poussèrent à la plage cette troisième embarcation, où la présence des femmes annonçait des prisonniers de choix.

— Mes amis, dit Sanchez, je vous conseille de n'opposer que des protestations à l'intention que ces gens ont de nous charger de liens. Nous n'avons ici devant nous que de la racaille d'écueil. Je suis d'avis d'attendre pour réclamer nos droits, que l'on nous ait conduits devant Mahimon. Si fanatique qu'il soit nous le trouverons toujours plus accommodant que ces gredins. Notre révolte contre l'abus qu'ils font de la force pourrait provoquer en ce moment des réponses tragiques.

— Acceptons tout, dit M. Achard, pourvu qu'on ne nous sépare pas des femmes et des enfants.

Telle n'était pas l'intention des Riffains. Ils ne lièrent même pas les mains de madame Enriquez, de Marie-Christine. Persuadés qu'elles ne chercheraient pas à s'enfuir, ils les laissèrent libres ainsi que les enfants de se placer au flanc du convoi où elles le voudraient. Ils avaient pris dans les barques mêmes des naufragés les cordages qui leur servirent à former une chaîne. Elle passait en nœuds lâches au cou de chaque prisonnier. D'autre part on avait pris soin de placer au milieu du convoi les personnages de marque: Sanchez, que désignaient les galons cousus à son uniforme, et le Père Blanc, dont le costume, inconnu sur la côte de l'Atalayon, intriguait les montagnards.

L'obscurité était encore si épaisse que, d'un bout à l'autre de la chaîne, longue d'une vingtaine de mètres, les prisonniers ne s'apercevaient pas. La douceur de demeurer réunis leur tenait lieu d'espoir.

C'était sur la plage étroite, formée, à l'est du Rio-Ouro, par l'écroulement dans la mer du plateau du Gurubu, que la *Reina-Mercedes* était venue se briser. Le cargo-boat avait passé, invisible et aveugle, entre les lumières de

Melilla et les croiseurs de l'escadre. Les lumières qui avaient trompé Sanchez étaient des feux allumés — à la mode des anciens naufrageurs bretons — par les insurgés.

Les prisonniers commencèrent l'ascension du plateau par des sentiers de falaise. Douze heures de brume avaient rendu la terre si glissante que, privés du secours de leurs mains, les entravés peinaient à gravir la pente. L'apparition d'un village, accroché, comme un nid de charognard à une arête vive du plateau, coïncida avec le lever du jour.

— Mazuza, répondit un des hommes d'escorte, à la question plusieurs fois posée par le Père Blanc.

— Mazuza ? répéta le lieutenant Renaud qui s'était arrangé pour se faire lier derrière M. Achard, et pour marcher ainsi le plus près possible de Marie-Christine. C'est la résidence même de Mahimon. C'est ici qu'il a sa « zaouïa », son école et le tombeau miraculeux du marabout, son ancêtre. Le village de Mazuza doit dominer le Rio-Ouro et cette colline sur laquelle les Espagnols ont voulu bâtir un blockhaus à côté du cimetière marocain. Quand le brouillard

sera tombé, nous apercevrons de là-haut le préside de Melilla lui-même.

Les cris de victoire que les Riffains de l'escorte poussaient d'une seule voix, coupèrent court à ce dialogue. A cet appel connu, les murailles du village se couvrirent de gens en burnous, coiffés de chéchias, de turbans, d'une foule bigarrée, où fourmillaient les vêtements plus éclatants des femmes. A mi-côte de cette montagne, rèverdie sous l'action des premières pluies, ces guenilles multicolores vibraient dans la lumière; mais l'heure n'était guère propice aux émotions du pittoresque. Les cris de mort, que provoqua la vue des prisonniers, étaient faits, au contraire, pour glacer les cœurs les plus fiers.

Ces manifestations s'accrurent jusqu'au délire au moment où la chaîne passa sous la voûte du rempart de terre pour pénétrer dans l'enceinte de Mazuza. Les femmes, les jeunes filles, les enfants se distinguaient par la violence de leurs menaces.

III

Dans sa vie d'aventures, M. Achard avait vu plus d'une fois la mort de près. C'était là un des risques de la partie qu'il avait acceptée : le péril le tentait peut-être autant que le profit. Mais, à cette heure, la présence de Marie-Christine déséquilibrait sa philosophie d'homme d'action. Dès qu'il sentit son enfant à l'abri des huées, derrière les murs de cette bâtisse que les Berbères élèvent à la porte de leurs villages sous le nom de « Maison des hôtes », il s'ouvrit au Père Blanc de son anxiété.

Les prisonniers avaient été dégagés des entraves qui les garrottaient. On les laissait mo-

mentanément libres dans cette espèce de prison. L'unique issue était d'ailleurs gardée par la population entière du village.

— Ne croyez pas, répondit le Père Blanc, que je cherche, monsieur Achard, à vous rassurer par de vaines paroles. Je ne crois pas que l'honneur de votre chère fille et celui de sa triste compagne soient en danger ici. Ces Riffains sont d'affreux bandits, mais, malgré tout, ce sont des musulmans. Or — il faut avoir l'honnêteté de le reconnaître — leur tenue, à l'endroit des femmes chrétiennes est presque toujours exempte de reproches.

— Je suppose, interrompit le Frère Marius, que vous n'allez pas leur faire honneur de cette discrétion? Nos femmes sont d'impures filles de chiens, et l'on se souille en les approchant!

— Mettons, dit le Père Blanc, avec un sourire mélancolique, que le fanatisme soit pour quelque chose dans la réserve que j'indique. De fait, elle existe. A l'heure actuelle, les lois berbères mettent sous la sauvegarde du village entier l'honneur des prisonnières. Je voudrais être aussi rassuré sur leurs vies.

Le soleil de huit heures inondait la place unique de Mazuza. Là, à la mode berbère, comme sur le Forum antique, se discutait, sous les yeux de tous, la politique du Village. On vint chercher les naufragés à la « Maison des Hôtes » pour les conduire devant l'assemblée du peuple.

Si inquiets que les prisonniers fussent de leur sort, ils constatèrent avec soulagement que l'on avait refoulé les femmes et les enfants. Leur procès allait se développer avec une apparence de légalité, devant un jury uniquement composé d'hommes.

Comme la foule des citoyens, que leur âge ou leur condition d'esclaves n'autorisaient pas à siéger dans l'assemblée délibérante, gardaient les quatre issues de la place, on n'avait pas pris la peine de remettre aux prisonniers leurs entraves; seulement chaque « roumi » était gardé, à droite et à gauche, par un Riffain, armé, outre son fusil, d'une rangée de couteaux et de pistolets.

Dans ces conditions, une centaine de guerriers s'accroupirent en fer à cheval, devant le péristyle de la mosquée qui occupait tout un

côté de la place. Les prisonniers et leurs gardiens se tenaient debout dans ce demi-cercle. Ils ne tardèrent pas à voir apparaître sous la colonnade celui qui allait être leur juge.

Le marabout Sidi-Mahimon, qui venait de soulever toute cette province du Riff contre l'Espagnol, était un Berbère dans la force de l'âge. Merveilleusement musclé, dans sa taille moyenne, il avait bien plus l'air d'un compagnon de poudre que d'un homme de tapis. Quelques tours d'une petite corde en poils de chameau fixaient, autour de sa tête, un haïk de laine blanche. Une chemise en coton descendait jusque sur ses pieds; un burnous de laine brune recouvrait à demi les éblouissantes blancheurs de son vêtement rituel.

A la vue des prisonniers, il cligna ses yeux bleus, perçants, entourés de cils très noirs; et, sans cesser d'égrener un chapelet d'ambre qu'il tenait dans sa main droite, il s'assit sur la marche qui élevait la mosquée d'un médiocre degré au-dessus du niveau de la place.

Aussitôt tous les guerriers se relevèrent sans désordre, et, avec une dévotion pleine de respect qui mettait leurs énergies dans cette main

fanatique, ils vinrent baiser les doigts effilés de leur chef militaire et spirituel. Au baise-main succéda l'invocation rituelle au « Dieu Unique » ; puis, les formes épuisées, un chaouch s'avança pour procéder à l'appel nominal des prisonniers.

— Celui-ci d'abord, dit Sidi Mahimon en désignant le Père Blanc.

Bien que jamais il n'eût vu le costume des Pères, le marabout de Mazuza avait flairé dans les rangs des prisonniers la présence d'un de ces personnage religieux que les Gens de Tapis affectent de traiter avec des égards confraternels.

Le Père Blanc interpellé se dégagea de l'étreinte de ses gardes. Comme tous ses compagnons, Achard, Sanchez, le lieutenant Renaud, Marie-Christine elle-même, il parlait avec aisance les dialectes particuliers de l'Afrique du nord. Ce n'était d'ailleurs point en langue berbère, mais en arabe vulgaire qu'on l'interrogeait.

Il s'avança librement jusqu'en face du marabout, et, de son côté, le salua avec courtoisie :

— Sidi-Mahimon, dit-il, tu sais que je sers

comme toi le Dieu Unique. Tu ne crois pas que le Bien soit différent pour toi et pour moi. Souffre donc que j'invoque en ta présence ce Dieu de Justice. Je le prie de t'inspirer des résolutions conformes à sa volonté et à ton caractère religieux.

Sidi-Mahimon répondit sans lever les yeux :

— C'est le Dieu que tu dis qui t'a fait tomber, toi et ceux qui t'accompagnent, entre mes mains. Vous avez été traités selon les usages de la guerre? De quoi te plains-tu?

Le Père Blanc répondit :

— Je ne me révolte pas contre la volonté de Dieu ; je dis seulement : Sidi-Mahimon, tu ne fais pas la guerre à des femmes et à des enfants ? Tu ne veux pas désobéir à ta Loi en épousant des étrangères ou en les donnant à tes frères pour qu'ils s'en fassent des compagnes. Renvoie donc ces femmes-ci sous la conduite de leurs parents jusqu'aux lignes de Melilla. Nous demeurerons ici assez d'hommes pour te servir d'otages.

Sidi-Mahimon ne cessait pas d'égrener son chapelet. Il leva les yeux. Son regard désignait Marie-Christine.

— Où est le père de celle-ci ?

M. Achard guettait avec impatience le moment d'intervenir. Il s'avança jusqu'aux pieds du marabout.

— C'est moi, dit-il. J'associe ma prière à celle que tu viens d'entendre. Vous êtes en guerre avec l'Espagne, vous faites des prisonniers, vous ne voulez les rendre que contre une grosse rançon... C'est une affaire comme une autre et on finit toujours par s'entendre sur des chiffres. Sache-le, seulement : ces deux femmes n'appartiennent pas à la nation que tu combats. Elles sont, l'une Française, l'autre protégée par le gouvernement français. Avertis donc tes hommes. Car si l'on touchait à un seul cheveu de leur tête, Mohamed Torrès, représentant à Tanger de ton maître Mouley-Assan, chef suprême de ceux qui croient dans cet Empire du Couchant, serait obligé d'en faire au gouvernement français amende honorable.

Le visage du marabout revêtit une expression presque cruelle.

— Mohamed Torrès, dit-il, fait ce qu'il veut à Tanger, et moi ce qui me plaît dans le Riff.

Toutefois, tu as eu raison de m'avertir que la rançon de ta fille serait ensuite réclamée au Maître des Croyants. Nous luttons pour le respect de nos tombeaux : nous ne faisons pas la guerre aux nôtres.

L'interrogatoire de Sanchez fut l'occasion d'un autre incident. Il était fait pour accroître les appréhensions des prisonniers.

Le marabout demanda au capitaine de la *Reina-Mercedes* :

— Ceux des nôtres, qui vous ont capturés à la descente de vos barques, m'ont dit qu'ils t'avaient entendu commander à tes matelots dans la langue que nous détestons ? J'imagine que, tout roumi que tu es, tu es un homme ? La crainte même de ma colère ne suffit pas à te faire mentir comme un esclave ? Es-tu frère de sang de ces Espagnols qui ont violé nos tombeaux ?

Sidi-Mahimon avait froncé les sourcils. Ses narines frémissaient ; son bras tendu indiquait la direction de Melilla.

Le silence était profond sur la place ; il s'aggrava pourtant, tandis que le commandant Sanchez soulevait sa casquette galonnée.

Il prononça, avec une dignité calme :

— Voici plus de vingt ans que j'ai l'honneur de servir le roi très chrétien sous les couleurs d'Espagne.

Un concert d'imprécations pareilles à ces hurlements qui, à la chute du jour, s'élèvent de la brousse, répondit à cette déclaration. Malgré la présence du marabout, les Riffains ne pouvaient contenir la violence de leurs rancunes.

Pourtant Mahimon les apaisa d'un geste; puis, le silence rétabli, il se leva et dit à son assesseur, qui était le cadi du village :

— Recueille pour moi les noms de tous ces infidèles. Note bien leurs paroles; puis tu interrogeras l'assemblée et tu appliqueras la Loi. Si quelqu'un élève contre un de ces captifs une prétention qui te semble contraire à nos kanoun[1], viens me consulter. J'interromprai ma prière pour éclairer tes hésitations. Si ce que l'on réclame de toi est conforme aux textes qui nous régissent, applique la sentence et laisse-moi en présence de Dieu.

Il entrait dans la politique du marabout

1. Loi écrite des Berbères.

insurgé de conserver aux assemblées communales toutes les apparences de la liberté. Mieux que personne, il connaissait l'esprit indépendant de ses affiliés ; il ne se fût pas risqué à interposer son bon plaisir entre leurs décisions et la Loi écrite.

Cependant, en face de l'assemblée, le cadi avait commencé l'interrogatoire du Frère Marius. Et, tout de suite, le dialogue prit une allure qui eût paru burlesque si les circonstances ne l'avaient faite tragique.

— Réclames-tu, avait demandé le magistrat, une de ces femmes pour tienne ?

Le Frère répondit avec une moue de dédain :

— Moi, une femme ? Ah çà ! pour qui me prends-tu ? C'est bon pour vous autres musulmans de vivre au milieu de ces diables enjuponnés comme un bataillon de boucs dans une armée de chèvres. Les hommes de ma trempe n'ont ni cinq femmes ni une. Ils réservent toutes leurs forces pour servir leur Dieu contre le tien. Car moi, je ne partage pas l'avis du Père Blanc. Je suis sûr que mon Dieu ne ressemble pas plus au tien qu'un mécréant comme toi à un chrétien comme moi.

Bien que les trois quarts de cette invective fussent incompréhensibles pour le cadi et pour l'assemblée, on devina que le prisonnier répandait l'injure sur ses juges ; aussi une clameur de colère s'éleva-t-elle des quatre coins de la place.

— Je crois que nous ne perdrons rien pour attendre ! dit le Frère Mariùs, venant reprendre sa place à côté du commandant Sanchez.

— Pourquoi les provoquez-vous ? répondit assez brusquement le marin. Nous ne sommes pas seuls ici, et la colère de ces brutes peut retomber sur des enfants et sur des femmes.

Le Frère Marius croisa les bras avec ébahissement.

— Parbleu ! dit-il, vous avez bien qualité pour m'adresser un tel reproche. Qu'avez-vous fait, vous-même, tout à l'heure, quand on vous a soumis à la question ? Vous avez sonné le clairon en l'honneur du roi d'Espagne. Moi, je tiens à mon vœu de chasteté comme vous à votre pavillon. J'y suis d'autant plus attaché que le goût m'en est venu sur le tard.

IV

Le respect que ces populations montagnardes professent pour leur Loi écrite protégeait les naufragés jusqu'à la fin du procès. Le cadi attendit que la rumeur provoquée par ces paroles maladroites eut fini de s'éteindre. Alors il reprit avec solennité l'interrogatoire des prisonniers. Tous, jusqu'au dernier matelot, passèrent devant ce tribunal de plein air. Chacun, suivant son tempérament de résignation ou de colère, répondit aux questions minutieuses que ce greffier d'une assemblée de pirates posait, sans se lasser, avec un respect des formes qui avait l'air d'une ironie.

Quand le scribe qui recueillait les questions et les réponses eut fermé son registre, le cadi prononça :

— Avant de congédier cette assemblée, je dois, conformément à l'usage, vous interroger tous. S'il en est un d'entre vous à qui la loi donne le droit d'exercer vis-à-vis de ces nazaréens une reprise de vengeance, qu'il soumette son grief à notre réunion. Quand elle sera dissoute, il alléguerait en vain que son injure est demeurée sans rachat. Ainsi l'ordonnent les kanoun que nous a légués la sagesse de nos pères.

Une voix s'éleva dans le silence profond :

— Je réclame mon droit.

Toutes les têtes se retournèrent. Un homme qu'une cicatrice récente balafrait de l'oreille au menton se tenait devant l'assemblée dans l'attitude d'un suppliant.

— Je suis, dit-il, le fossoyeur du village et le gardien de vos morts. Depuis des années, jour et nuit, j'ai veillé pour empêcher que le chacal trouvât la route de nos tombeaux. Ma femme m'aidait à veiller sur eux. Cependant, vous le voyez, je viens seul avec des vêtements

déchirés implorer votre justice ; ma tête, en signe de deuil, est ceinte d'une corde d'alfa, le rasoir n'approche plus mes joues, où le sang finit seulement de sécher.

Un murmure de sympathie accueillit cette lamentation. Encouragé par la bienveillance publique, l'homme s'anima pour lancer son accusation.

— Je pleure, dit-il, la compagne qui était la joie de ma maison, non pas comme une morte dont on a recueilli les dernières paroles, mais comme une réprouvée qui, du fond de l'enfer, réclame la fin de ses tourments. En effet, les soldats de Margallo l'ont enlevée, tandis qu'elle allait chercher de l'eau au puits du cimetière. Ils n'ont eu pitié ni de ses cris ni de nos morts. Quand je suis accouru à son secours, ils m'ont frappé. Vous voyez la trace du coup ! Ils m'ont laissé sur la terre. Ils s'imaginaient que j'étais mort, que ma voix ne pourrait plus les accuser et les maudire.

Un tumulte de cris secoua l'assemblée. Les poings se tendaient vers les prisonniers, comme s'ils eussent été les ravisseurs de la femme

enlevée, et les plus courageux frémirent dans la pensée qu'un massacre immédiat allait laver cette injure.

Mais il parut que la fureur s'apaisait aussi soudainement qu'elle avait été soulevée. On ne voulait pas déshonorer la délibération par un mouvement de violence. C'était la Loi et non les passions qui maintenant allait décider en dernier ressort.

Le cadi demanda :

— Qu'attends-tu de nous ?

Le fossoyeur répondit :

— Que vous vengiez avec la mienne l'injure qui a été faite au village. Après cela, je pourrai secouer la boue qui me souille, purifier mes mains, retourner à la mosquée, prier avec vous.

M. Achard tourna ses regards vers le Père Blanc avec une détresse infinie. Son angoisse paternelle se substituait au désir de ce malheureux. Elle faisait un choix. Elle arrêtait sur la virginale beauté de Marie-Christine sa sauvage rancune.

Ce que le Père Blanc connaissait des usages berbères l'empêchait de s'arrêter à cette sup-

position. Il ne croyait pas qu'un mari outragé par un rapt demanderait publiquement qu'on lui livrât une jeune fille chrétienne. La loi religieuse lui défendait d'approcher dans le mariage une fille des nazaréens. En revanche, il craignait fort pour la vie de cette enfant, que sa beauté et sa jeunesse désignaient à la haine de tous.

Il ne devait pas demeurer longtemps dans cette inquiétude. Le cadi, sentant que la patience échappait à ses administrés, précipitait l'interrogatoire.

— Ta requête, dit-il, est juste. Nos lois t'autorisent à exiger la vengeance. Quelle satisfaction réclames-tu ?

L'homme répondit comme un écho :

— La vie d'un homme pour l'honneur d'une femme.

Tous acquiescèrent et le cadi prononça gravement :

— Tu ne sors pas de ton droit. Choisis ta victime.

L'homme dit :

— Je frapperai à la tête ceux qui m'ont frappé au cœur.

Et se tournant vers les prisonniers :

— Quel est, demanda-t-il, celui d'entre vous qui commande aux autres?

Trois voix mâles répondirent en même temps :

— Moi!

M. Achard s'était tu par amour pour sa fille et le Frère Marius par humilité.

Le cadi regarda le lieutenant Renaud en haussant les épaules.

— A qui, feras-tu croire, dit-il, que ces gens d'âge ont pris pour chef un jeune homme comme toi?

Et se tournant vers le Père Blanc, qui discutait avec le commandant Sanchez :

— Mettez-vous d'accord, dit-il, car la justice de l'assemblée n'a pas le temps de différer. Elle punit de la même peine le coupable désigné par le kanoun et le menteur qui a voulu le couvrir par un faux témoignage. Voyons, toi, qui portes des vêtements presque pareils aux nôtres, laisse la feinte, et puisque tu prétends servir comme nous-mêmes le Dieu Unique, explique-toi le premier...

— Tu viens, répondit le Père Blanc d'une

voix forte, d'énoncer toi-même la raison pour laquelle je prétends au titre de chef de ces naufragés. Ce n'est pas vous autres, Croyants, qui refuserez de m'accorder ce privilège. Au-dessus de tous les autres, vous placez ceux que leurs engagements secrets rapprochent de Dieu. Celui que je sers déteste la vengeance. Il a dit qu'elle entretenait sur la terre la haine entre les hommes. Il a interdit de frapper des innocents à la place des coupables. Mais lui-même il s'est livré à des aveugles — comme vous — pour racheter ceux qu'il aimait. Ainsi il a dicté son devoir aux plus indignes de ses serviteurs. Si votre colère refuse de se laisser fléchir, c'est sur ma tête qu'elle doit tomber. Je réclame un droit.

Il avait parlé impérieusement, et il demeurait debout devant son juge, le bras tendu, les narines frémissantes.

— La Loi, dit le cadi, exige que nous entendions l'autre partie.

Et d'un mouvement de tête il ordonna aux Riffains qui gardaient Sanchez d'amener leur prisonnier.

Le Père Blanc n'avait pas quitté la place, si

bien que le prêtre et le marin se trouvèrent à côté l'un de l'autre en face du juge.

Sanchez avait sur les joues le feu de la colère. Sans s'adresser au cadi, il interpella le missionnaire d'une voix qui grondait :

— Il y a quelques heures, mon Père, quand la *Reina-Mercedes* vint s'ouvrir sur le banc, que s'est-il passé entre nous?... Je voulais descendre dans la mer avec mon navire... Mon honneur de marin m'ordonnait de ne pas survivre au naufrage... J'étais résolu... Mais vous, alors, vous m'avez sommé, au nom du devoir! Vous m'avez dit que je n'avais pas le droit de satisfaire mon désespoir, que j'avais charge d'âmes! Vous m'avez adjuré, au nom de Dieu... J'ai cédé, mon Père! Je suis monté avec vous sur les barques, j'ai entendu mon navire qui coulait derrière moi. Mais maintenant, c'est fini, je suppose! Je n'ai plus de canot de sauvetage à commander? Le sacrifice que j'ai accepté me donne le droit de vous sommer à mon tour. Mais regardez donc, je vous en prie, tous ces pauvres gens!... Ces petits enfants, ces femmes, ce père, fous de douleur, et dites-moi un peu ce que vous avez à faire?...

A fuir dans la mort, comme le premier venu, ou à rester au milieu de ces chrétiens, pour les soutenir dans les épreuves qui les attendent encore, pour les assister à la dernière minute de leur vie, si, pour eux aussi, le supplice doit venir? Pour vous obéir, j'ai renoncé à aller dormir au fond de la mer. Voyez, vous aussi, le devoir. Vous avez bien le temps de monter au ciel!

Il n'attendit pas la réponse, que sa décision aurait dédaignée, et s'adressant au cadi :

— Tu as devant toi, dit-il, le commandant de la *Reina-Mercedes*, un Espagnol, fils d'Espagnol, c'est-à-dire un ennemi héréditaire de ta race. Je revendique la responsabilité de toutes les fautes des miens, comme je m'associe à toutes leurs espérances.

Il n'acheva pas ; l'assemblée entière venait de se dresser. Déjà elle avait écarté le Père Blanc et elle s'emparait de Sanchez pour l'écharper sur la place. Le cadi réussit à se faire entendre encore une fois.

— Voulez-vous, cria-t-il, vous déshonorer à votre tour? C'est à celui-là seul qui a subi l'outrage de choisir la victime. Avance, toi,

fossoyeur, et regarde ces deux hommes. Tu as entendu leurs paroles? Lequel des deux réclames-tu?

L'homme répondit en montrant Sanchez :

— Celui qui a des galons sur sa manche...

V

Ils étaient seize hommes, naufragés de la *Reina-Mercedes*, sans armes, noyés dans une foule hurlante, et qui, déjà, se grisait à l'odeur du sang. La résistance ne pouvait aboutir qu'à changer en massacre cet affreux assassinat. Pourtant l'horreur fut, chez les prisonniers, plus forte que la raison. Tous à la fois, ils firent un effort pour se dégager de leurs geôliers, et pour se rallier autour de ce chef qui, avec tant de simplicité, faisait choix de la mort. Mais des yeux vigilants épiaient leurs mouvements. Vingt étreintes robustes étaient prêtes à s'abattre pour paralyser toute rébellion. Ils

retombèrent, écrasés sous le nombre, avant d'avoir pu esquisser une tentative aussi vaine que généreuse. Cette notion de leur impuissance jeta les plus violents d'entre eux dans une stupeur où leur raison naufrageait ; à tous elle imposa un silence farouche.

Seul le timonier de la *Reina-Mercedes* eut la force d'articuler des mots. Il cria dans le tumulte :

— Commandant ! vos matelots veulent mourir avec vous...

Sanchez, considérait cette tempête de haines et de désespoirs avec ce même calme qu'il avait eu autrefois sur le pont de son navire, en face de la mer.

— J'entends ta voix, dit-il, mon bon Tirado. Je sais que tous vous auriez donné votre vie pour votre commandant. Il fait de même.

Des sanglots répondirent. Les gémissements des hommes se mêlaient à la plainte plus haute, plus aiguë, des femmes et des enfants. La fillette de madame Enriquez avait caché son visage dans la robe de sa mère. Seule, plus pâle qu'une morte, immobile et comme hypnotisée, Marie-Christine ne pleurait pas.

Elle considérait avec des yeux agrandis et fixes le groupe que le Père Blanc, le lieutenant Renaud et Sanchez formaient en avant de l'assemblée. Elle eut un léger cri en voyant que des Riffains saisissaient violemment le missionnaire et le jeune officier pour les rejeter dans la foule.

Les kanoun avaient permis au mari outragé de désigner la victime dont il réclamait la vie; ils lui concédaient encore le choix du supplice.

Le cadi l'interrogea :

— Comment veux-tu que ton honneur soit racheté ?

Le fossoyeur n'avait que l'embarras du choix: il pouvait demander la décapitation par l'exécuteur du village, — frapper soi-même d'un poignard, — ou associer toute l'assemblée à sa vengeance.

C'était vers ce dernier rite de mort que se tournait en secret l'espoir des assistants. Aussi, bien que la loi interdît d'influencer celui qui réclame le prix du sang, des exclamations jaillirent hors des gorges enfiévrées :

— Les pierres!... Demande les pierres!

L'homme prononça :

— Je désire que ce roumi dont vous m'accordez la vie soit écrasé dans la boue sous les cailloux de tous... Le village entier a été offensé dans ses morts... Que le village entier ait part à la « dia[1] » !

Ce fut, vers la victime désignée, comme l'élan d'une meute qu'on lâche. Le cri affreux : « Lapidation ! » s'échappa de toutes les bouches. Il monta en l'air, éclata au-dessus des têtes, franchit les cordons d'hommes armés qui gardaient les issues de la place. Il se répandit dans les ruelles du village, semant la joie, éveillant d'autres cris, des éclats de rire des femmes, des pleurs des petits enfants brusquement abandonnés par les mères, par les vieilles elles-mêmes. Tous et toutes couraient maintenant vers la place ; ils débordaient les cordons des sentinelles, ils envahissaient l'assemblée. La vengeance succédait à la loi ; elle régnait seule sur ces âmes fermées à la pitié et à l'estime de l'ennemi.

Dans cette houle, la protestation des prison-

1. La loi de la vengeance. Les Berbères la pratiquent à peu près comme les Corses en usent avec la *vendetta*.

niers était emportée. Le cadi n'était plus maître de diriger une furie qui se ruait vers le meurtre avec la violence d'un élément.

Il tenta pourtant de faire entendre une fois encore le langage de la loi.

— Enfants du Prophète! cria-t-il, quel démon vous tient? Voulez-vous vous exposer à votre tour à des vengeances que votre Dieu permettra, si vous transgressez les lois que vos pères ont reçues du ciel et que vos saints vous ont transmises ?

Le lien de la discipline religieuse et le respect des traditions sont si forts chez les peuples berbères que l'élan de la foule vint se briser encore une fois contre cette résistance imprévue. Les mains qui déjà brandissaient des pierres retombèrent dans les plis des burnous.

Dans le silence, reconquis pour une dernière trêve, le Père Blanc éleva la voix :

— Mes frères, mes sœurs, dit-il, recommandons à Dieu cette âme courageuse qui va retourner à lui... Marie-Christine, récitez la prière des agonisants.

Sanchez avait baissé les yeux. S'il pâlit à cette minute, le hâle dont son visage était cou-

vert empêcha ses bourreaux de triompher d'un saisissement qui n'était que de l'émotion chrétienne. Soudain il se signa et, répondant au murmure des prières, il demanda d'une voix distincte :

— Mon Père, bénissez-moi.

Peut-être le cadi eût-il laissé s'achever cette confession, mais les bourreaux ne voulaient pas attendre, et ils étaient les plus forts. La décision d'un seul bandit mit fin à ces retards. Il s'était glissé derrière Sanchez. D'un coup de crosse, frappé dans les reins, il fit tomber le prisonnier sur les genoux. Sanchez n'avait pas poussé un cri. Il voulut se relever, ramasser sa casquette, qui avait roulé à terre. Il n'en eut pas le temps : d'un jet lourd, cent pierres volèrent à la fois. Le Père Blanc n'avait pas achevé de tracer dans l'air la croix de son absolution, que celui qui avait été Sanchez était effacé, sans forme et sans conscience, parmi les choses mortes.

VI

Les hurlements dont la place avait retenti entre la réclamation du fossoyeur et l'exécution de l'Espagnol étaient parvenus jusqu'aux oreilles de Mahimon. Quand les naufragés, qui avaient détourné la tête pour ne pas voir le supplice, ramenèrent leurs regards épouvantés vers ce péristyle de la mosquée où tout à l'heure Sanchez était encore debout, ils aperçurent le marabout de Mazuza qui s'avançait sous les arcades. Leurs cœurs étaient si épuisés d'horreur qu'il ne leur semblait pas que le retour de leur ennemi pût ajouter quelque surcroît à tant de souffrances.

Ils se trompaient pourtant, et le sourire qui

errait sur les lèvres de Mahimon ne pouvait que présager une décision funeste. Du moins ne tardèrent-ils pas plus longtemps à connaître la sentence qui les frappait.

— L'assemblée du village, demanda Mahimon, a-t-elle épuisé sa justice?

Le cadi répondit en inclinant la tête :

— Le village a racheté son honneur.

— C'est bien, dit le marabout.

Puis, enflant sa voix, il prononça :

— En ce qui concerne les autres prisonniers infidèles, voici la résolution que m'ont dictée les saints, auprès de leurs tombeaux : Qu'ils soient eux-mêmes les maîtres de leur destin! Préparez pour eux des chapelets et des burnous. Que ceux d'entre eux qui veulent abjurer leur erreur maudite, demander à Mahomet, notre Prophète bien-aimé, de leur ouvrir les portes de l'Islam, aient leurs vies sauves! Pour ceux qui, Enfants du Péché, s'obstineraient dans leur idolâtrie, préparez un charnier pour y faire pourrir sans sépulture leurs corps suppliciés. Je parle au nom du Dieu Clément et Miséricordieux... Qu'il nous bénisse tous... Amin.

DEUXIÈME PARTIE

I

L'assemblée des Riffains de Mazuza avait écouté sans surprise les paroles de Mahimon. Elle avait conclu que le marabout se proposait de réduire les prisonniers en esclavage. Peut-être songeait-il à faire entrer dans sa maison ces femmes infidèles. En ce cas, avant de les épouser, il devait exiger leur abjuration, conformément à la loi.

Afin de triompher plus facilement de la résistance de ces « nazaréens », le marabout décida que les prisonniers seraient isolés par groupes. Les matelots de la *Reina-Mercedes* furent réintégrés dans la Maison des Hôtes.

D'autre part Mahimon désigna des chefs de famille dont il était sûr, et il confia individuellement à leur garde ces otages précieux. Madame Enriquez et ses enfants furent internés sur la place même de la Djemâa. Le lieutenant Renaud fut entraîné par deux bandits à la mine résolue.

Avant de céder, lui aussi, à la force, M. Achard éleva impérativement la voix. Il réclamait qu'on l'incarcérât avec sa fille.

— Qui commande ici? riposta Mahimon.

Et, étendant le bras, il ordonna:

— Enfermez celui-ci dans ma zaouia; je le garderai moi-même. Pour cette fille infidèle, emmène-la, cadi, dans ta maison et confie-la à la garde de tes épouses. Vous le savez; selon les kanoun de nos pères, chaque geôlier est, vis-à-vis du village, responsable de la vie et de la personne de son captif.

Le Père Blanc et le Frère Marius attendaient qu'on décidât de leur sort.

Ils eurent la surprise de constater qu'on les laissait libres. Leur caractère religieux leur valait ce privilège et sans doute Mahimon était sans inquiétude sur le résultat d'une velléité d'évasion.

Le premier mouvement du Père Blanc fut d'aller visiter les matelots de la *Reina-Mercedes*. Il les trouva accroupis contre la muraille de la Maison des Hôtes ou allongés sur les bancs de terre, dans ces poses d'indifférence si familières à l'Espagnol et qui révèlent sa parenté avec l'Arabe.

— Mes amis, dit-il, le sang du martyre qui vient d'être versé sous nos yeux n'a pas coulé en vain. Dieu ne vous a point tirés du naufrage pour vous livrer à ces bêtes féroces. Avec vous, je l'espère, le sacrifice de votre chef a désarmé la colère divine. Pourtant, si notre épreuve n'était pas terminée, s'il entrait dans les desseins de l'impénétrable Justice d'exiger plus encore de notre faiblesse, laissez-moi espérer que l'Ennemi vous trouverait prêts à subir un assaut. Vous vous en souviendrez : avec nous, nous avons des enfants, des femmes, une jeune fille... Vous, hommes, matelots, vous leur devez l'exemple du courage. Cherchons donc ensemble la force où elle est. Unissez-vous avec moi dans la prière.

Il s'agenouilla et, tout haut, répéta l'oraison dominicale.

Sur les douze hommes qui étaient là, trois seulement l'imitèrent; les autres continuèrent à dormir, à fumer ou à songer. Mais le missionnaire avait la foi qui ne se décourage point. Il se releva avec un sourire.

— Tous, tant que vous êtes, dit-il, les fils soumis et les enfants momentanément révoltés, je vous recommande à la Vierge Dolorès, patronne d'Espagne. Elle donna son fils au supplice pour faire triompher la Croix. Qu'elle bénisse vos résolutions.

II

La masure que le cadi avait assignée au Père Blanc et à son compagnon faisait presque vis-à-vis à la Maison des Hôtes. Le missionnaire se dirigea de ce côté-là. Comme il franchissait le seuil, son compagnon vint vivement à sa rencontre :

— Eh bien, mon Père?

— Eh bien, mon cher Frère, on part de Tanger en souriant... On s'imagine que l'on va retrouver sa maison-mère, et voilà que l'heure de Dieu sonne en chemin. A peine parti, on arrive au port.

Il soupira.

Le Frère répondit avec stupéfaction :

— Vous avez l'air de le regretter ?

Le visage du Père était sérieux comme sa pensée.

— Je m'oublie un instant, dit-il, moi et ma joie. Je pense à toutes ces âmes dont j'ai la charge. Elles n'étaient pas prêtes au sacrifice... Elles vont souffrir une grave contrainte.

— Tant pis pour elles ! dit Marius. Je ne puis perdre mon temps à m'attendrir sur des ingrats.

— Frère Marius, dit le Père, l'épreuve est plus rude pour eux que pour nous... Vous et moi, nous avons fait le don de nous-mêmes à un idéal qui est de hâter sur la terre le règne de Dieu. En échange de l'abandon des joies de ce monde, nous avons reçu des grâces particulières ; elles nous fortifient ; elles nous adoucissent la route vers le ciel. Mais de tels réconforts manquent à une jeune fille qui dans l'avenir avait le droit de rêver un mariage heureux. Ils font défaut à une pauvre veuve qu'une tendresse naturelle pour des enfants orphelins rattache à la terre, après que son propre bonheur lui a été ravi. Rappelez-vous

cette lamentation de Rachel qui s'éleva dans Bethléem après que les meurtriers d'Hérode eurent frappé les nouveau-nés dans leurs berceaux. C'est l'Ecriture elle-même qui s'apitoie sur leur sort; elle nous dit avec une tristesse infinie que Rachel ne voulut pas être consolée.

— Laissez-la donc à ses lamentations! dit le frère du Sahara. J'ai été élevé à la campagne, et je vous assure que les poules elles-mêmes font une fameuse musique quand on va leur tirer des œufs de dessous le ventre. Cela ne les empêche pas de repondre. Vous et moi, nous avons, comme vous le dites, un autre idéal. Ce n'est certes pas le peuplement indéfini de la terre par une vermine de pécheurs tous les jours plus endurcis, mais bien au contraire l'avènement du Jugement Dernier... Un beau coup de trompette... là... sonnant dans le ciel, aux alentours de minuit, et surprenant tous ces mécréants au milieu de leur fornication! Or, voilà que la fanfare sonne — inespérément — pour nous. Et je le vois bien, je suis seul à me réjouir. Vous, de qui j'attends l'exemple, vous n'avez pas l'air heureux!

Le Père répondit avec douceur :

— Si, mon Frère, mais... comment dire?... je me sens un peu étonné. C'est, si vous voulez, la surprise d'un voyageur qui croyait encore avoir une longue route à parcourir et qui, soudain, à son réveil, s'aperçoit qu'il a été mystérieusement transporté, tout endormi, au but même de son voyage. Ah! si mes pauvres chers parents pouvaient me voir à cette minute. Comme leurs larmes couleraient! Comme leurs cœurs se serreraient s'ils apprennaient notre martyre! Pauvres âmes! Elles sont chrétiennes. Pourtant il faudra qu'elles fassent un effort surhumain pour se réjouir à mon sujet.

Le Frère du Sahara réprouvait ces attendrissements ; cependant, il contint, cette fois, l'expression de son déplaisir et demanda avec une angoisse visible :

— Vous êtes sûr, au moins, que tout cela n'est pas de la frime ?

— Quoi donc?

— Cette sommation de Mahimon ?... Cette menace de traiter comme Sanchez ceux d'entre nous qui refuseraient d'apostasier ?

— Ce que nous avons vu, dit le Père, me

paraît une preuve que ces gens sont sincères dans l'égarement de leur fanatisme.

— C'est que, dit le Frère du Sahara, la vie ne m'a pas gâté et ma déveine m'a rendu méfiant!... Ce ne serait pas la première fois, voyez-vous, qu'on m'offrirait du « nanan » et qu'on me laisserait la bouche ouverte.

— Ces malheureux, dit le Père, ne seront, quoi qu'il arrive, que les instruments de Dieu. Pas un cheveu ne tombera de nos têtes sans un arrêt divin.

Rasséréné par la confiance de son compagnon, le Frère Marius avait recouvré sa belle humeur.

Il interrogea :

— Comment croyez-vous qu'ils nous tueront ?

— Peu importe, dit le Père.

— Pourvu, dit le Frère Marius, qu'ils ne s'avisent pas de nous décapiter... Cela vous donne une ressemblance désagréable avec les coquins que l'on guillotine place de la Roquette. Parlez-moi de la lapidation !... Voilà une bonne forme de martyre... Elle édifie davantage les personnes qui lisent les *Annales de la Propa-*

7.

gation de la foi... Encore que — pour vous donner mon avis franc — ce supplice-là soit plus redoutable en imagination qu'en réalité... Voilà Sanchez... Il n'a presque pas souffert!... Je suis sûr qu'il a été assommé du premier coup par une pierre qu'il a reçue entre la mâchoire et l'oreille... J'écarquillais les yeux, vous comprenez bien, et j'ai soigneusement noté tous les détails de la chose... Le reste était superflu... Chacun de ces mécréants tenait à envoyer son caillou au tas, comme nous en usions, dans ma jeunesse, quand on se bombardait sur la place du village avec des marrons d'Inde. Et vous savez, il suffit d'un projectile bien placé pour plonger le pèlerin dans une obscurité complète. Vous voyez cette cicatrice que j'ai là, à la tempe? C'est la trace d'une boule de cochonnet qu'un polisson m'a envoyée dans la figure à l'époque de ma seconde communion... On a cru que je ne renouvellerais pas... J'étais tombé par terre sans connaissance, comme un bœuf qui a reçu son coup de maillet... Si c'est ça la mort par lapidation, on achète vraiment le ciel à peu de prix. *Experto crede Mario.* C'est un jeu d'enfants! Tant qu'à être martyrisé je vou-

drais un peu plus de raffinements autour de mon aventure.

Le Père Blanc fit avec gravité :

— Sanchez, mon Frère, s'est remis entre les mains de Dieu avec la simplicité qui a fait les Confesseurs de la Foi. Ne pensons qu'à l'imiter. Il y a plus d'orgueil que vous ne croyez dans vos préoccupations de souffrance.

Le Frère du Sahara fronça les sourcils ; il ne repoussait pas le reproche ; il s'interrogeait avec bonne foi, et, sans doute, il fut satisfait de son examen de conscience, car il déclara avec rondeur :

— Je vais vous dire, mon Père : je n'ai pas la peau tendre comme vous, et j'ai peur, à cause de cela, de ne pas gagner assez de mérites. Dans le temps où je ne croyais à rien — il n'y a pas si longtemps — je supportais des choses atroces pour un pari, pour étonner les demoiselles... Avouez qu'il serait bien fâcheux que je n'aie pas l'occasion de souffrir un peu plus pour gagner mon Paradis ?

— Frère Marius, dit le missionnaire, vous êtes de bonne foi dans votre goût de souffrance, mais je voudrais détourner vos regards de cette

récompense que vous êtes excusable de convoiter. Élevez donc vos pensées plus haut, vers Celui auquel vous allez joyeusement faire votre sacrifice. Remettez-vous-en à lui du soin de régler les détails du martyre et de la récompense. Croyez que sa justice les proportionnera à vos forces et à vos mérites.

Cette fois le Frère Marius courba la tête avec une docilité parfaite.

— Vous avez raison, mon Père, dit-il. Vous apercevez ces choses-là de haut, comme un général en chef. Si le simple soldat espère la prise de la ville et monte hardiment à l'assaut, c'est qu'il compte bien faire le sac. Or moi, je n'en reviens pas de penser que je serai peut-être béatifié après ma mort!... Moi! Marius!... le fils de ma mère!... Dans tous les cas, on fera sagement de ne pas installer de pèlerinage en mon honneur dans les divers endroits où j'ai passé... Les évêques du diocèse seraient découragés dès le début de leur enquête. Et tout cela ferait du tort à la Sainte Église.

Il y avait dans l'accent du Frère une si sincère humilité que le Père Blanc renonça à

le redresser sur ce chapitre des vanités posthumes.

Il dit seulement :

— Ne songeons pas davantage à nous-mêmes. Prions Dieu de nous donner son éloquence pour fortifier nos frères et nos sœurs de captivité. Les païens qui nous imposent cette épreuve escomptent l'injure que des chrétiens infidèles peuvent faire à la Croix en apostasiant. Si un tel outrage doit être réservé au Maître que nous servons, par la faiblesse de ces femmes, par l'ignorance de ces enfants, par l'indifférence de ces hommes détachés de la foi, les uns par la rudesse de leur état, les autres par les préoccupations de leur commerce, les autres encore par la vanité de leurs études, c'est notre devoir, à nous autres, qui avons les secours de la grâce, de plaider pour ces chrétiens égarés.

Et, joignant ses mains, le Père pria.

Il entendait résonner dans son âme, toute pleine de l'amour du prochain, cette parole jaillie au milieu des tourments de la Passion.

« Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

La parole lui germait dans le cœur en graine

d'espérance ; elle descendait du ciel comme une rosée, elle rafraîchissait l'inquiétude ; elle était une promesse que, à la suprême minute, les forces d'en haut ne manqueraient pas aux vaillants, ni l'indulgence à ceux qui défailleraient.

III

Le lieutenant Renaud avait amadoué ses gardiens en leur partageant les mailles de sa chaîne de montre. Il obtint que, les mains liées derrière le dos et ses pieds étroitement entravés, on le conduisît jusqu'à la maison du Cadi, où Marie-Christine avait été reléguée.

Lui aussi, il refusait de croire que la jeune fille ne fût résolue à défier Mahimon.

Ainsi qu'il arrive à cet âge et chez les gens de culture scientifique un peu hâtive, les convictions religieuses du lieutenant étaient plus qu'affaiblies. Dans cette disposition d'esprit, il était prêt à envisager comme une brimade odieuse,

mais sans portée morale, la contrainte dont ses geôliers se disposaient à user contre lui. Mais il le prévoyait : la piété de Marie-Christine devait s'affliger à la pensée qu'on imposait à sa foi une palinodie si grave. Il venait donc apporter à celle qu'il aimait des consolations.

Dès le premier mot qu'il glissa sur la violence cruelle que la jeune fille allait s'imposer, elle l'arrêta avec une surprise qui n'était pas feinte :

— Que croyez-vous donc ?

Il la considéra avec inquiétude.

— Vous n'allez pas...

Elle le fixait si gravement qu'il n'osa se rapprocher.

— Voilà, dit-elle, un homme qui prétend m'aimer et, dès la première occasion qu'il a de me juger, il suppose que ma faiblesse va déserter l'honneur.

Marc fit un vain effort pour se débarrasser des cordes qui liaient ses mains.

— Mais, Christine, vous ne savez pas de quoi ces gens sont capables ! Vous n'avez donc pas vu comme ils ont traité Sanchez ?

— J'ai vu, dit-elle, comment un chrétien meurt pour sa foi.

Il n'y avait pas plus d'exaltation dans son geste que dans sa voix. Le lieutenant comprit qu'il se heurtait à une décision. Il s'écria :

— C'est de la folie ! On ne meurt pas pour éviter un mot que les lèvres prononcent dans la contrainte, et que le cœur désavoue ! La loi divine ne peut, sur ce chapitre, être moins indulgente que la loi humaine ? Celle-ci ne reconnaît nulle valeur à un engagement qu'on vous arrache le couteau sur la gorge ! Avant quinze jours d'ici vous serez libre, Marie-Christine. Vous vous confesserez ! Vous ferez pénitence.

Il était tombé à genoux. Elle le contempla avec une ardeur de reproche qui n'était pas sans douceur.

— C'est vous, dit-elle, un soldat, qui me conseillez une telle désertion. Alors pourquoi êtes-vous sorti du rang quand ces barbares ont demandé une victime ? Pourquoi avez-vous essayé d'usurper la place de Sanchez ?

Il avait courbé la tête ; cette pitié presque tendre le terrifiait. Il le sentait, en effet, pour qu'en un tel moment Marie-Christine lui découvrît un sentiment affectueux, il fallait que, par sa résolution, elle se fût placée à l'abri de

toutes les atteintes. Il eut la vision de cette seconde où Mahimon interrogerait la jeune fille, où elle répondrait par la hautaine confession de sa foi, où les bras se relèveraient, les bras et les pierres...

C'était plus que n'en pouvait supporter la tendresse de Renaud. Et, lui aussi, conquis par cette grandeur d'âme, il fit, dans un élan, le sacrifice de son amour.

— Christine, je vous en supplie!... je ne vous importunerai plus... Vous n'entendrez plus parler de moi, de mes rêves de mariage... Vous serez religieuse... Mais vivez!... Vivez!

Elle refusait de la tête.

— Voulez-vous me désespérer? Me jeter dans le blasphème?

Vivement, sur cette bouche qui peut-être allait prononcer la parole impie, la jeune fille appuya sa main :

— Mon Dieu! fit-elle avec douceur, comme vous avez besoin que je vous rachète!

— Soit! rachetez-moi par vos prières, mais non par votre sang!

Elle sourit. Cet éclair la faisait si belle que le lieutenant en fut bouleversé dans son désespoir.

— Cependant, dit-elle, si je vous demandais de me suivre dans la mort?

C'était pour la première fois qu'avec lui elle usait de ce ton de coquetterie; en toute autre occasion elle aurait ravi Renaud, mais il comprenait trop le sens des avances qu'elle lui faisait là pour s'en réjouir.

Il riposta :

— Certes, je veux mourir, s'il le faut; mais, à votre place, en cherchant à vous tirer des mains de ces brigands. Leur surveillance, toute vigilante qu'elle est, peut, tout de même, être mise en défaut... Vous le savez, j'ai l'habitude de la montagne, l'obscurité dans le « bled » ne m'empêche pas de me guider. Il ne me faut pas plus d'une nuit pour descendre à Melilla. J'avertirai le général Margallo que l'on tient ici des femmes prisonnières... Et vous serez libre, Marie-Christine! Peut-être avant que Mahimon ait seulement fini de combiner la mise en scène de son mélodrame.

Il reprenait courage en développant ses projets.

Elle répondit avec un sourire :

— J'admire comme vous bâtissez des ro-

mans qui finissent bien! j'entends au gré de vos désirs, car vous avez répondu à tout, excepté à la question que je vous adressais. Je vous la pose une seconde fois : si je meurs pour mon Dieu, Marc, refuserez-vous de me suivre?

Il trahit son secret espoir :

— Si nous mourons, je vous perds à jamais.

Elle eut un mouvement qui voulait dire : « Je savais que vous découvririez le fond de votre pensée. »

Et elle s'écria :

— Voilà le grand mot lâché! Vous ne croyez pas à l'autre vie.

Il se défendit sans mensonge :

— Ce n'est pas cela, Christine, qui m'empêcherait de mourir...

Elle riposta :

— Mais c'est cela qui, moi, m'empêcherait de vivre avec vous! Que m'offrez-vous, je vous prie, en échange de la sûreté que Dieu me donne? Une tendresse qui dure un instant, et qui finit dans l'ombre...

Il était trop sûr des forces de son amour pour accepter cette condamnation sans révolte:

— Arrêtez! fit-il, car, à mon tour, je vous dis : « Ne blasphémez pas ce que vous ne connaissez point! » Vous n'avez pas le droit d'appeler « un instant » la fidélité de toute une vie... et pour cette ombre qui vous offense je ne suis pas seul à l'apercevoir derrière la clarté du soleil. Je ne suis pas savant, Christine, dans la lecture des livres saints. Je m'en repens, puisque cela vous déplaît, cependant il m'est arrivé comme à tout le monde d'entrer dans un cimetière, et de m'interroger en face de ces endormis sur le mystère de la mort. C'est là qu'un jour, sur une tombe, j'ai lu cette parole empruntée à quelque prophète, et qui, depuis lors, n'a cessé de vibrer, indéfiniment en moi : *Quand je marcherais dans les ténèbres je n'aurai pas peur parce que Tu es avec moi.* Je vous voyais Christine, vous, toute blanche, toute pure, vous qui croyez, dans ce défilé de la mort, comme dans le chemin de la vie, appuyée sur mon amour.

Elle protesta :

— On ne marche pas dans les ténèbres!

Sa foi l'illuminait vraiment d'un rayon d'en haut, et Renaud, ému par cet accent de certi-

tude, se demanda si, devant soi, il avait une faible jeune fille, ou cette apparition que les Pèlerins du Sépulcre trouvèrent près de la pierre écartée et qui leur dit en montrant le ciel :

« Celui que vous cherchez est ressuscité. »

Mais, tout de suite, entre cette apothéose et sa présente supplication, s'interposa l'image de la victime. Le souvenir de l'agonie de Sanchez lui revint une seconde fois. Il eut la sensation que les pierres le traversaient lui-même, pour venir broyer ce corps charmant de jeune fille, anéantir toutes ces promesses d'amour qui étaient en elle. La tendresse, la pitié, le désespoir, le désir, le soulevèrent dans un élan qui lui mettait les larmes aux yeux. Il rêva de troubler cette chair, puisqu'il ne pouvait atteindre cette âme.

Il dit, haletant :

— Mais, Marie-Christine, vous n'y pensez pas! Jamais vous n'avez souffert! Vous ne vous faites pas une idée de la douleur que vous voulez braver!

— Je la devine.

— On ne meurt pas sur le coup.

— J'ai vu.

— L'agonie peut se prolonger, effroyable, atroce... par leur cruauté... par leur maladresse...

Il ne parvenait pas à la faire pâlir.

— ... Et pendant ce temps les pierres continuent de pleuvoir, la chair s'écrase partout, la vie se débat, la lamentation qu'on voudrait retenir jaillit malgré tout des lèvres, la chair dément l'âme... Vos bourreaux pourront s'y tromper!...

Il n'avait réussi qu'à l'exalter jusqu'à l'indignation.

Elle cria plus qu'elle ne dit :

— Je ne demanderai pas grâce!

Ses prunelles étaient dilatées, ses narines battaient. Au point où ils en étaient, Marc ne pouvait plus s'avouer vaincu. Il avait dépassé la minute où la cruauté de sa conduite pouvait lui apparaître encore. Il oublia qu'il était un fiancé et elle une vierge à demi promise à Dieu. Il se souvint seulement qu'il la souhaitait avec toute l'ardeur, toute la jalousie d'un amant, et que, de ses bras, elle s'enfuyait vers le supplice.

Il dit d'une voix qui s'étranglait, pour murmurer tout bas un secret de honte :

— Malheureuse! vous bravez les pierres! mais vous oubliez que vous êtes une femme et que vous êtes tombée aux mains des démons!

Cette fois elle blêmit, et il eut la triste joie de sentir qu'il avait touché juste. Les longs cils s'abaissèrent sur les yeux qui, brillaient d'un éclat de mystique colère. Comme si lui-même eût été le bourreau, elle murmura :

— Pourquoi voulez-vous m'enlever mon courage?

IV

Peut-être le lieutenant Renaud allait toucher de son front les pieds de Marie-Christine et implorer son pardon. Il fut arrêté dans cet élan par le bruit d'une querelle au seuil de la maison.

Les serviteurs du cadi s'efforçaient d'en interdire l'accès à un nouveau visiteur.

— Je vous dis, mes enfants, faisait la voix du missionnaire, que Sidi Mahimon m'a laissé libre d'aller et venir à ma guise. Vous le voyez bien, c'est par son ordre que je circule sans entraves.

Et comme les deux gardiens prétextaient

que déjà il y avait un homme dans la maison, le missionnaire ajouta :

— Il va me céder la place...

— Je vous en prie, Marc! fit Christine en joignant les mains. Voyez dans quel trouble m'ont jetée vos paroles. Seul cet homme de Dieu peut me rendre la paix dont j'ai besoin — quoi qu'il arrive — pour me décider librement.

Le lieutenant se releva.

— Soit! dit-il. Mais puisque mes bras sont enchaînés et que je ne puis seulement vous effleurer du bout des doigts, mettez votre main sur mon cœur fidèle.

— J'y consens, dit-elle.

Il ferma les yeux comme elle touchait sa poitrine :

— Vous n'avez jamais douté, Christine, que ce cœur fût à vous. Avec ou sans la foi, Renaud vous suivra où il vous plaira de le conduire. Hélas! il avait rêvé de vous conduire à l'autel.

Elle eut un sourire de victoire.

— Ne m'enviez pas cette joie de vous amener à Dieu.

Ce rayon de bonheur n'avait pas tout à fait disparu du visage de la jeune fille quand après la sortie du lieutenant le missionnaire entra dans la masure.

— Eh bien, mon Père, dit Marie-Christine, nierez-vous que Dieu se soit servi de son humble servante pour vous annoncer l'effort qu'il attendait de vous? Vous rappelez-vous les paroles dont je vous ai salué, hier matin, à Tanger, au moment où je mettais le pied sur la *Reina-Mercedes?*

— En effet, répondit le Père Blanc. Vous me trouviez tout triste de mon échec auprès des Marocains de Ziki...

— Et je vous ai répondu : « Partout vous êtes dans votre route, vous trouverez des âmes à encourager. » Je songeais alors à ma vocation religieuse, que la volonté de mon père entrave. Je me disais que j'aurais besoin de votre appui pour résister au mariage qui ne s'accorde pas avec mes vœux secrets. Mais voici que par la bonté de Dieu toutes ces luttes désolantes vont m'être épargnées. Nul ne peut plus m'empêcher de rendre en public mon témoignage de chrétienne. Je remercie Dieu,

mon Père, de vous avoir envoyé si à propos pour soutenir tout ce qui est débile dans ma décision.

Jamais le Père n'avait attaché ses yeux sur une femme. Il les voyait sans retenir leur image; mais à la faveur de la surprise que ces ardentes paroles provoquaient en lui, il fixa celle qui les lui adressait; et son cœur de chrétien fut touché comme d'un rayon par la foi qui jaillissait de cette vierge.

Oui, c'était bien ainsi qu'autrefois, au séminaire, quand sa chaste jeunesse s'exaltait à la lecture du Martyrologe, il les avait évoquées, ces filles de la primitive Église, Blandine, Perpétue, mille autres, que le bourreau avait trouvées prêtes à immoler les trésors de leur jeunesse. Ce ne fut qu'une lueur. L'éducation que le Père avait reçue était sévère aux femmes. Elle lui rappela qu'il ne devait pas s'arrêter à cette mysticité, mais peser la faiblesse qui sans doute se cachait derrière cet élan de courage.

Il fit sur Marie-Christine le geste des Confesseurs. Il l'invita à s'asseoir à ses côtés, sur le banc de terre qui occupait tout le fond de la

masure et répondit avec une dignité un peu froide :

— Ne préjugeons pas, ma fille, de la volonté du Très-Haut. Lui seul sait au juste quel sacrifice il attend de nous. Dans tous les cas, je puis vous en donner l'assurance, l'obéissance à ce qui nous déplaît lui est plus précieuse que notre élan à nous jeter dans une voie qui nous agrée. J'ai l'espoir qu'il épargnera à votre jeunesse l'horreur d'un choix trop cruel pour une enfant qui, sur cette terre, n'a pas encore goûté aux joies que bénit l'indulgence divine.

Marie-Christine avait baissé les yeux. Ses joues se colorèrent légèrement, comme si, derrière ces paroles réfléchies, elle discernait un reproche.

— Me défendez-vous, mon Père, de prier Dieu à mains jointes pour que, après avoir fait luire à mes regards une telle espérance, il ne me replonge pas dans la nécessité de vivre, longtemps peut-être, avant d'arriver à lui? J'étais une enfant quand ma mère est morte; dès que j'ai pu seulement la nommer, on m'a tourné les yeux vers le ciel. On m'a dit qu'elle était là, qu'elle me tendait les bras, qu'un jour j'irais

la rejoindre. Les chères Sœurs Blanches qui m'ont élevée vivaient toutes dans de pareils espoirs. Pas une qui ne considérât la terre comme un lieu d'exil, le Paradis comme une Patrie vers laquelle nous devons tendre. Il semble que nous y touchons, mon Père! Quelques minutes de douleur nous en séparent encore. Il faut me pardonner si, devant cette espérance, malgré moi, mon âme s'exalte. N'est-il pas permis de croire que Dieu, dans sa grâce, prend parfois en pitié ceux qui n'étaient pas assez forts pour supporter les fatigues de la route? Sans passer par les accablements de midi, dès le matin, il les transporte au crépuscule de leur journée.

Le Père écoutait, sur la défensive, cette voix dont la soumission demeurait caressante. D'ailleurs sa sagesse ne trouvait pas ici de place pour une critique. Ce n'était ni dans une estime exagérée de ses forces, ni dans une vaine gloriole du choix dont elle se serait crue l'objet, que cette enfant songeait aux chances du martyre. Elle y rêvait dans un élan de gratitude, avec une connaissance suffisante de ses faiblesses et, autant qu'il semblait, avec toute

l'humilité que comporte le sincère amour. Cependant, avant d'encourager la jeune fille dans ce qu'elle appelait « une espérance », le Père jugea qu'il devait plaider encore auprès d'elle en faveur de ces naturelles tendresses qu'elle sacrifiait délibérément dans ses vœux.

— Vous m'avez, dit-il, nommé votre mère avec piété, mais vous ne m'avez parlé de votre père que pour vous féliciter d'échapper à sa volonté. Je le sais, cependant, par des confidences que me fit notre bienheureux Sanchez, vous avez contracté envers lui une dette considérable de gratitude? Sans grande foi, il a voulu vous faire élever par des personnes de foi. J'ai peur que le zèle que vous faites paraître pour le martyre ne cause chez lui quelque révolte d'âme. Elle rendrait inutile à son salut sa mort elle-même. Je vois bien, d'autre part, que vous espérez gagner le ciel en coupant au plus court, mais je me demande si, dans cet égoïsme que vous croyez licite, vous ne négligez pas une part des devoirs qui vous incombent, quelques-unes des occasions de mérite que Dieu vous a offertes. Pouvez-vous désirer pour vous-même la paix du Para-

dis et accepter la pensée que votre père est tourmenté loin de vous dans des lieux de souffrance, et que, si vous aviez eu plus d'obéissance à ses ordres, peut-être il aurait partagé votre félicité?

Marie-Christine baissait la tête sans répondre.

Le Père continua :

— J'ai causé de vous avec ce jeune homme que l'on veut vous donner pour époux. Il a subi la triste contagion de l'éducation du siècle : son cœur est bon, on le devine, mais son esprit est dévoyé. Je sens l'heureuse influence que pourrait exercer sur un homme droit comme il est une femme vraiment chrétienne. Qui sait si l'intention de Dieu n'est pas que celui-là aussi lui revienne par votre main? Certes, ce n'est pas moi, prêtre, qui chercherai jamais à détourner une âme d'une vocation impérieuse. Mais vous êtes bien jeune, Marie-Christine, pour vous engager dans des serments qui, moralement, ne prennent pas de fin. Je vois pour vous une vie hors du cloître, tout de même chrétienne, et qui surpasserait l'autre dans la vertu, si votre renoncement

trouvait la force de sourire. Réfléchissez donc en face de Dieu avant d'implorer comme une volupté les épines du martyre. Rappelez-vous que le divin modèle de la résignation supplia un instant son Père d'écarter de ses lèvres l'amertume qu'on lui tendait. Pas une minute il ne fit paraître cette joie où votre enfance se délecte dans l'ignorance de ce qu'est le vrai sacrifice. Craignez qu'une présomption juvénile ne vous abuse sur vos véritables forces. On va vers Dieu quand il appelle, Christine, mais il est imprudent de fuir spontanément dans ses bras un devoir trop lourd...

Le Père Blanc s'arrêta, car maintenant sa pénitente lui faisait pitié.

Elle avait glissé du banc jusqu'à terre, et dans un pli du manteau, ample et blanc comme un burnous, elle cachait son visage, que noyaient les larmes.

Le missionnaire songea aux paroles de douceur que le Maître avait toujours trouvées pour parler à la faiblesse des femmes. Il se demanda s'il n'avait pas été trop rude pour cette enfant chrétienne.

— Marie-Christine, dit-il, séchez vos pleurs.

Je n'ai pas voulu tuer en vous la joie qui vous porte à vous sacrifier toute dans un élan d'amour. Je devais seulement vous rappeler que, dans une occasion si grave, il ne vous faut pas courir au-devant de la volonté de Dieu : attendez-la dans le respect et dans la crainte.

Il se tut, espérant la réponse de la soumission.

Mais Marie-Christine n'avait pas fini de dompter son cœur.

V

Mahimon, le marabout de Mazuza, était de bonne noblesse religieuse. Il descendait très directement de ce Sidi-Guarrich, dont des terrassiers espagnols avaient renversé le tombeau.

Peu de personnages religieux ont conquis sur la côte septentrionale du Maroc une renommée aussi populaire que Sidi-Guarrich. La tradition place son apostolat vers le septième siècle de l'Hégire. Elle conte que, dès l'enfance, il s'était fait remarquer par un zèle admirable pour les intérêts de l'Islam et par une haine sans limites pour tout ce qui n'était pas le Croissant. Précédé d'une grande répu-

tation d'ascétisme, Sidi-Guarrich avait franchi le détroit de Gibraltar afin d'aller prêcher aux Maures d'Espagne la réforme des mœurs. Sa bonne volonté s'était heurtée à une voluptueuse mollesse qui traitait peu respectueusement les saints montagnards. Il avait maudit l'Espagne, une fois pour toutes repassé la mer, et il était venu finir sa vie au milieu des Riffains. Ces brigands, mieux que Grenade et que les hôtes trop civilisés de l'Alhambra, s'accommodaient de sa rudesse.

Le renégat Diégo avait pris bien soin de se renseigner sur toutes ces particularités avant de paraître devant Mahimon. Il fit usage de son savoir avec une discrétion habile.

— L'heure de Dieu est prochaine, s'écria-t-il en se jetant sur les mains du marabout, puisque les saints de l'Islam sortent de leurs tombeaux. Sidi-Guarrich ressuscite sous les traits de son arrière-petits-fils, afin de jeter à la mer ces Espagnols corrupteurs de croyants entre tous les nazaréens et détestés de nos cœurs!

Mahimon accueillit cette profession enthousiaste avec un grand silence de la bouche et du geste. Il avait chargé le cadi de faire une

enquête discrète sur l'orthodoxie de Diégo. Il avait appris que le renégat était un des fournisseurs d'armes qui, depuis les débuts de l'insurrection, introduisaient dans le Riff des fusils et des cartouches ; cependant il apercevait toujours le chrétien sous le burnous rituel. Il fit un effort sur sa répugnance et il demanda :

— Toi-même, tu es né de l'autre côté de la mer, dans le pays d'iniquité ?

— En effet, répondit le renégat, mais j'ai rompu avec ces Enfants du Péché dès que ma raison a pu distinguer où est le bien.

— Qui t'a porté à embrasser l'Islam ?

Diégo riposta sans hésiter :

— La volonté de marcher dans la voie droite, mais surtout le désir de connaître un jour le grand saint auquel je parle à cette heure, — l'homme de Dieu qui, par ses vertus et son courage, réveille l'espérance de l'Islam, la foi endormie des croyants !

— Je sais, dit Mahimon avec plus d'indulgence, que tu nous as fourni des armes au début de cette guerre sainte. Voudrais-tu t'employer à présent à prêcher la bonne parole à

tes compagnons de naufrage? Dieu qui les a mis entre mes mains veut sans doute que, de gré ou de force, je les amène à la vraie foi. Notre Saint Prophète a dit en effet : « Il vous sera plus profitable, au grand jour du jugement, d'avoir acquis un chrétien à l'Islam que d'en avoir tué mille dans les combats. »

Diégo sourit avec une hypocrite résignation :

— J'essayerai, Sidi-Mahimon, de te complaire en cela comme cela le reste, mais — je ne te le cache pas — je n'ai guère d'espoir de réussir dans la mission dont tu me charges après de ces nazaréens.

— Pourquoi donc? demanda le marabout. Est-ce que la lumière qui t'a éclairé est devenue moins éblouissante?

— Elle brille toujours, ô mon Maître, de l'éclat le plus vif; cependant tu n'ignores pas qu'il suffit qu'un seul homme cache la clarté de la lampe avec sa main pour empêcher toute une assemblée d'y voir.

— Cet homme-là quel est-il?

Diégo répondit du même ton doucereux :

— Tu ne le connais pas? Il t'a bravé en

face... C'est lui qui porte comme nous la tunique en laine blanche, mais avec le signe détesté de la croix sur la poitrine. Cet homme-là est ton ennemi, le mien, et, par-dessus nous deux, celui du Prophète.

Diégo s'arrêta, il regardait la colère descendre du front de Mahimon jusque dans son cœur :

— Tu dis, fit lentement le marabout, que ce prêtre t'a persécuté ?

— Il est cause, répondit le renégat avec ardeur, que j'ai dû interrompre les envois d'armes et de munitions que je faisais dans le Riff. Il m'a dénoncé à Mohamed-Torrès comme un courtier d'insurrection. C'est à cause de lui que j'étais réduit à me servir de la frontière de Tlemcen pour vous faire tenir ces armes dont vous avez besoin pour soutenir la cause de Dieu.

Mahimon hocha la tête. Les accusations que Diégo portait contre le Père Blanc avaient pour soi la vraisemblance. Après quelques secondes de réflexion, le marabout demanda encore :

— Tu as rencontré ton ennemi par hasard sur le navire qui vous portait ?

— Il remontait du Sud...

— Qu'y faisait-il?

— Tu le demandes? Il travaillait au profit de la Croix contre le Croissant. Il détachait des ignorants de nos saints. Il les corrompait avec des promesses, par des remèdes, par de l'argent. Il prétend que si ta guerre n'était pas venue l'interrompre, sa moisson de méchanceté eût été aussi abondante que l'orge après une saison pluvieuse.

Mahimon ne cherchait plus à dominer le mécontentement qui grondait en lui.

— C'est, fit-il, une bête impure! Il faut l'écraser dans son sang. Nos frères trouveront bien des tourments pour lui arracher des supplications de femme. Il n'y a que la foi dans le Dieu Unique qui mette l'homme au-dessus de la douleur.

Diégo dissimulait son contentement. Il dit bien vite:

— Tu ne connais pas, Mahimon, l'orgueil de ces prêtres chrétiens, serviteurs favoris du démon! Celui-ci compte te braver, au milieu des supplices. Il excitera tous ces nazaréens à l'imiter. Même il espère en imposer par son cou-

rage aux Croyants qui le tortureront. J'ai été élevé par les chrétiens, Sidi-Mahimon, et si je déteste leurs leçons, je ne les ai pas oubliées : ils croient que le sang versé pour leur foi maudite a une vertu miraculeuse, et qu'il gagne à la croyance des chrétiens ceux qui le voient couler.

Mahimon répondit avec violence :

— Le Prophète ne laisse pas entamer la foi de ceux qui le prient sincèrement.

Diégo ne voulait pas que son scepticisme le rendît suspect ; mais d'autre part il était bien décidé à conduire Mahimon jusqu'où il voulait le mener :

— Dieu lui-même, dit-il, a permis que ses saints fussent tentés. Or, le démon met ses artifices au service des prêtres chrétiens et il y en a de redoutables...

Il prononça ces dernières paroles d'une voix mystérieuse comme si lui-même il avait craint la vue de ces prodiges.

La foi de Mahimon était surtout politique, mais ce n'est jamais en vain que, devant un homme de sa race, on invoque le péril des Puissances Occultes. Il se demanda si le rené-

gat n'avait pas raison de s'inquiéter. La mort du prêtre chrétien pouvait être l'occasion de quelque prodige qui jetterait la terreur dans l'esprit de sa clientèle, et nuirait ainsi à son propre prestige.

Il demanda :

— Tu connais ces chrétiens mieux que moi. Par quel artifice me conseilles-tu de réduire cet orgueilleux?

— Il me semble, dit le renégat, que si cet ennemi du Prophète acceptait de ta main le chapelet et le burnous, ton triomphe sur lui serait plus reluisant.

— Mais comment le contraindre, demanda le marabout, puisque la crainte n'aura pas, dis-tu, raison de sa résistance?

— Tous ses compagnons, insinua le renégat, ne sont peut-être pas aussi décidés que lui à braver la mort...

— Je ne comprends pas, fit Mahimon dont les sourcils se fronçaient.

— Je veux, dit Diégo, t'édifier sur une faiblesse de ces chrétiens, que, par toi-même, tu ne découvriras pas. Ce même homme que je t'ai dépeint si décidé à supporter tes tour-

ments, est très capable de s'amollir à la pensée que d'autres êtres, plus tendres que lui, par exemple une jeune fille, des femmes, des enfants seraient exposés à des souffrances au-dessus de leurs forces...

— Tu ne me dis pas, s'écria Mahimon avec une expression de joie presque sauvage, qu'un tel homme est ouvert à une telle lâcheté?

— Il faut, dit le renégat, qu'il y ait dans le cœur de cet homme un ver qui ronge tout son courage, car sûrement cette couardise est au fond de celui-ci comme chez beaucoup de nazaréens. Le démon qui veut perdre ces infidèles les aveugle si fort en cette matière qu'ils sont tout près de se vanter, comme d'une vertu, de cette pusillanimité de leurs entrailles. Ils l'appellent « pitié » dans leur langue maudite! Parfois ils lui sacrifient jusqu'à leur vengeance.

Mahimon répéta deux ou trois fois du bout des lèvres ce mot mystérieux et incompréhensible. Il le prononça avec précaution comme s'il eût contenu quelque magie dont il convenait de se défier. Puis il sourit avec une satisfaction qui mettait en valeur toutes ses puissances d'ironie.

— Reste avec le bien, mon frère! dit-il au renégat, et que Dieu te récompense parce que tu m'as éclairé de ton savoir. J'en ferai mon profit. Mais les enfants de l'Islam n'ont rien à craindre des nazaréens, si vraiment cette peste que tu as nommée « pitié » est entrée dans le cœur de beaucoup d'entre eux.

VI

Selon l'usage, la mosquée de Mazuza était précédée d'une vaste cour en arcades. Comme les autres constructions du village riffain, elles n'étaient qu'un mélange de cailloux et de boue. Du moins ce monument se distinguait-il du reste des édifices par la blancheur d'un réchampi à la chaux, et l'archaïque splendeur de quelques carreaux de faïence. Ils décoraient la niche de l'iman, un banc de sieste, sur lequel on prétendait que Sidi-Guarrich avait aimé à se reposer, une fontaine pour les ablutions rituelles, et la porte même de la mosquée.

Ce fut dans cette enceinte où les pèlerins d

distinction recevaient asile, où les étudiants des choses saintes se réunissaient volontiers autour des derviches de passage pour les interroger sur les commentaires du Livre, que les naufragés de la *Reina-Mercedes* furent conduits, après la prière de trois heures, afin de témoigner entre les mains de Mahimon.

Ce n'était plus ici la houle de l'assemblée publique, mais le recueillement d'un prétoire. Il n'y avait dans l'assistance ni femmes, ni enfants, ni guerriers en armes : seulement des croyants qui venaient de prier. Le marabout sortit à la rencontre des prisonniers, sur le seuil de la mosquée.

Dans le cadre de cette porte sombre, il paraissait étrangement blanc. Il avait dépouillé l'expression de haine qui animait ses traits, quand, pour la première fois, il s'était montré aux étrangers sur la place. Maintenant il semblait moins un vainqueur qui va décider du sort de prisonniers de guerre, qu'un hôte qui, avec affabilité, vient au-devant de voyageurs jusqu'à la porte de sa maison :

— O les nazaréens ! dit-il d'une voix persuasive, il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et notre

Seigneur Mohammed est le Prophète de Dieu. Dieu est unique. Il n'a pas d'associés. Il est seul de son espèce. Il ne peut être comparé à rien. Il est souverain maître et incomparable. Il est de toute éternité. Sans cesse il sera. C'est lui qui fait ressusciter. L'éternelle durée ne le détruira pas, le temps et les siècles ne le changeront point.

Le Père Blanc regardait avec un visage d'inquiétude du côté de ceux dont il sentait vaciller la foi. En effet, la sublimité de ces paroles ne lui échappait pas. Il craignait qu'elles ne fussent un piège où ces tièdes chrétiens tomberaient sans inquiétude. Ce Dieu que louait le marabout de Mazuza n'était-il pas, après tout, celui que des prêtres leur avaient prêché à eux-mêmes dans leur enfance?

Mahimon reprit:

— Dieu est le premier et le dernier, le présent et le caché. Il voit tout, il sait tout. Il est partout, sa durée ne peut être limitée par le temps; il est saint et aucun lieu ne peut l'enfermer. Il est vivant, il est fort, il est tout-puissant, il est superbe, il est sévère. Il n'oublie pas, il ne dort pas. Il connaît ce qui est

apparent et ce qui est obscur, les pensées que les mots ne nomment pas, les secrets les plus profonds. Il a créé les créatures et leurs actions. C'est par sa volonté que les événements se déroulent. Rien n'arrive dans son univers, ni peu ni beaucoup de bien ou de mal, si ce n'est par son ordre.

Une interruption lancée du groupe des prisonniers arrêta le marabout :

— Il a donc décidé de toute éternité, Mahimon, que ton discours me ferait juste autant d'effet qu'un coup de chéchia sur une vieille bourrique, car je te préviens qu'en ce qui me concerne, tu conjugues inutilement ton Koran. Ton Dieu n'a pas le pouvoir de faire un renégat avec le fils de ma mère.

Une seconde on put croire qu'oubliant la sainteté du lieu, les Riffains allaient se saisir du Frère Marius et l'écharper sur place. Il suffit pour apaiser cette violence que Mahimon renouât le fil brisé de son discours. Il se contenta de jeter au blasphémateur la foudre de son regard et il reprit, insistant avec une foi dont l'ardeur à chaque mot s'exaltait :

— Quand Dieu veut une chose, elle est

Quand il ne la veut pas, elle n'est pas. Il est le commencement, la fin, le faiseur de sa volonté. Si les hommes, les esprits, les anges et les démons se réunissaient pour mettre obstacle à l'ébranlement d'un atome ou pour en ébranler un, ils se briseraient comme verre contre sa décision. Tout ce qui a lieu dans ce monde, mouvement, repos, bien, mal, profit, perte, croyance, impiété, obéissance et désobéissance, foi et blasphème, tout provient de Dieu. Pas d'oiseau volant sur ses ailes, pas de bête marchant sur ses pieds, pas de reptile glissant sur son ventre, pas de feuille qui pousse ou qui tombe, pas de lumière et d'obscurité sans la volonté toute-puissante de Dieu.

La voix du marabout portait dans le grand silence; elle passait sur toutes ces têtes de croyants inclinés. Elle commentait dans des images, à tous compréhensibles, cette résignation sans limites dont un quart du monde a nommé sa foi[1].

Seuls, au milieu de ces hommes courbés sous la main qui brise tout effort volontaire,

1. On sait que le mot « islam » signifie « résignation ».

ces quelques chrétiens demeuraient la tête levée. Leurs âmes se redressaient, encore liées en faisceau par la certitude que, faibles ou vaillants, ils allaient librement disposer de leurs consciences et de leurs vies.

Pour la seconde fois, Mahimon les interpella directement :

— O nazaréens, c'est la volonté de Dieu que, moi, le dernier de ses serviteurs, je vous aie offert de choisir entre sa vérité ou sa miséricorde. Mettez votre confiance en lui, il vous entretiendra comme les oiseaux du ciel qui partent affamés et qui reviennent repus.

Sur ces paroles, Mahimon inclina le visage, et fermant à demi les yeux, il fit devant sa clientèle respectueuse une prière longue et muette. Sans doute c'était cette oraison où les paroles ne sont plus nécessaires pour soutenir l'élan de la prière. Le marabout s'y abandonnait comme à cette ivresse particulière qui suit l'usage du kiff. Il semblait que dans cette adoration il oubliât, et ceux qui l'entouraient, et le lieu même où il était prosterné. Peut-être cependant son recueillement n'était-il qu'une feinte — pareille à ce demi-sommeil où les

félins s'immobilisent alors qu'ils concentrent leurs forces pour mieux se détendre et saisir plus sûrement le gibier. Soudain il revint à soi. Il se releva. Ses mouvements étaient souples comme si vraiment il venait de jouir du bienfait d'un total repos, comme s'il gardait dans son corps un peu de la grâce ailée d'un homme qui redescend de converser avec les anges.

— Voici, dit-il, l'heure de Dieu. Que l'un après l'autre chacun de ces prisonniers s'avance vers moi au seuil de cette mosquée afin de prononcer la parole qui rachètera sa vie en ce monde, et, par la miséricorde de Dieu, lui ouvrira les portes de la Vie Éternelle.

Il désigna le Père Blanc.

— Approche le premier, toi qui es enfoncé dans le péché plus avant que tous les autres, puisque tu rêvais de détourner du Dieu Unique les fils qu'il a aimés dès le ventre de leur mère. Approche et répète avec moi la formule du salut : « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et notre Seigneur Mohammed est le Prophète de Dieu. »

Tous les regards étaient fixés sur le Père

Blanc, l'attention sur les paroles qui allaient sortir de sa bouche.

Il se signa, puis joignit les mains, levant légèrement la tête; son attitude était celle du prêtre qui invoque avant de gravir les marches de l'autel et de consommer le sacrifice.

Il prononça d'une voix tranquille :

— Je crois en Dieu, le Père Tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre, et en Jésus-Christ, son Fils Unique...

Sans doute, il se proposait de réciter son credo tout entier, d'opposer sa foi à celle de Mahimon, son signe à l'autre signe. Le marabout ne lui permit pas d'aller plus loin :

— Cela suffit, dit-il. Tu sais à quoi tu t'exposes ?

Le missionnaire répondit :

— Par-dessus tes menaces, Mahimon, j'aperçois le Christ qui me sourit.

Le marabout s'était fait un visage de pierre. Il ne laissa percer nulle impatience de cette réponse.

Il dit seulement :

— Demande à tes compagnons s'ils l'aperçoivent comme toi ?

Le Père Blanc ne se retourna pas.

— Chacun d'eux, dit-il, se décidera selon le mouvement de sa conscience et les lumières qu'il a reçues. S'il en était que la crainte de tes supplices pût faire apostasier du bout des lèvres, je prie le Christ d'accepter mon sang en payement de cette faiblesse. Il jugera que tu les as pris par surprise, sans leur laisser le temps de se reconnaître, comme on triomphe aisément de guerriers, tombés en embuscade.

Le silence était absolu. Mahimon demeura un instant la tête inclinée. Il réfléchissait. Enfin il demanda :

— Tu prétends que si je te donnais du temps pour fortifier ces nazaréens dans leur erreur, tu les déterminerais tous à s'obstiner comme toi ?

Le missionnaire affirma :

— Je l'espère.

Mahimon ne sourcilla point et ce fut à peine si l'inflexion de sa voix vint souligner son défi.

— Essaye donc ! dit-il, Prêtre du Christ. Je ne veux pas qu'il soit dit que Notre Prophète a triomphé des tiens par surprise. Oppose

toutes les paroles que tu voudras à celles que tes nazaréens viennent d'entendre. On verra bien à la fin qui est le plus fort de Dieu ou du Démon. Mais après cette épreuve, toi et tes compagnons vous aurez épuisé la miséricorde dont je suis ici le dispensateur. Je n'accepterai pas que les uns se donnent à Mahomet, comme tu le dis, du bout des lèvres, et que les autres viennent jusqu'au seuil de cette mosquée braver la loi du Prophète. Le jugement que tu me rapporteras sera le même pour vous tous.

Mahimon s'arrêta, pour donner à chacun le temps de comprendre; et il dit en appuyant sur les mots:

— ... Toi comme les autres... Tous ensemble vous courberez vos fronts du côté de la Mecque, ou, tous ensemble, condamnés par l'entêtement d'un seul, je vous jetterai à mon peuple pour qu'il vous traite à sa fantaisie. Les anges sont témoins de l'engagement que je prends en face de Dieu. J'ai dit.

TROISIÈME PARTIE

I

Quand le marabout eut achevé son discours, il chercha des yeux quelque personnage auguste. Avant de congédier les croyants et leurs prisonniers, il voulait charger cet acolyte d'une lecture rituelle.

Ses regards tombèrent sur le cadi, interprète de la loi civile, qui, en pays indigène, se confond presque partout avec la loi religieuse.

— Sidi-Bou-Brahim, dit-il, va t'asseoir dans la chaire d'où notre Saint très vénéré, notre Père Sidi-Guarrich, aimait à prêcher ses disciples. Et, avant que cette assemblée se sépare, lis à ceux que le Prophète appelle à lui par

ma voix, les paroles qu'il a écrites dans son Livre afin de toucher le cœur des infidèles et de leur enseigner la voie droite.

Sur ces mots, Mahimon rentra dans l'ombre de la mosquée, et les Riffains qui surveillaient les prisonniers les obligèrent à se tourner vers la loggia décorée de faïences où le cadi venait de s'asseoir avec le Livre Sacré, grand ouvert sur ses genoux.

Le vieillard assujettit longuement les bésicles rondes qui chevauchaient son profil aigu, puis, levant les yeux au ciel, il prononça le mot de « conversion » qui sert de titre au neuvième chapitre du Koran.

Aussitôt l'assemblée répondit dans un murmure :

— La paix soit avec nous.

Le cadi aimait à étaler son érudition. Il dit d'une voix nasillarde :

— Vous remarquerez, mes frères, que, contrairement à l'usage, le Prophète n'invoque pas ici le nom de Dieu clément et miséricordieux. C'est que cette formule est une fontaine de grâces pour ceux qui croient, et ce présent chapitre est réservé à la vengeance.

Par-dessus ses lunettes le cadi jeta aux prisonniers un regard oblique, puis il commença sur un ton de psalmodie :

— *Verset 30 :* « Les chrétiens disent que le Messie est fils de Dieu ; ils parlent comme les infidèles qui les ont précédés et le ciel punira leurs blasphèmes. »

Verset 31 : « Ils appellent « Seigneur » leurs pontifes, leurs moines, et le Messie, fils de Marie. Il leur est pourtant commandé de servir un seul Dieu. Anathème sur ceux qu'ils associent à son culte ! Ils voudraient éteindre de leur souffle la lumière de Dieu ; mais Lui, il la fera briller malgré l'horreur qu'elle leur inspire. Il a envoyé son Apôtre pour prêcher la foi véritable, pour établir son triomphe malgré les efforts des idôlâtres, sur les ruines des autres religions. O croyants ! mettez à mort les idolâtres partout où vous les rencontrerez. Assiégez leurs villes, faites-les prisonniers, tendez-leur, de toutes parts, toutes sortes d'embûches. Mais s'ils se convertissent, s'ils payent le tribut sacré, s'ils disent à côté de vous la prière, laissez-les en paix. Le Seigneur est clément et miséricordieux. »

Un murmure d'actions de grâces accueillit cette lecture du Saint Livre. Et tous ces gens de meurtre, qui, dans le fond de leurs cœurs, espéraient bien un massacre des prisonniers, prirent une seconde l'expression d'un chapitre de moines invoquant le ciel, dans un élan de charité pure, pour des infortunés qui s'écartent de la voie divine.

Dans la volonté où il était que, par les supplications de ses compagnons le Père Blanc fût contraint à l'abjuration, le marabout de Mazuza avait donné l'ordre que la surveillance redoublât de précautions aux portes du village, mais qu'une grande liberté fût désormais accordée aux prisonniers pour se fréquenter, comme ils l'entendraient, sous les yeux de leurs gardiens.

En attendant, chaque groupe avait été ramené dans le local où on l'avait tout d'abord interné. Seul, M. Achard n'avait pas été maintenu dans le cachot de la zaouïa et il était allé retrouver les matelots de la *Reina-Mercedes* dans cette « Maison des Hôtes » qui, à côté de la place de la Djemmâa, occupait une assez vaste surface, couverte en tuiles.

Le Père Blanc et le Frère du Sahara avaient, d'autre part, rejoint leur habitation commune.

L'état d'âme du Père était pour lors une profonde méditation. Homme d'action autant qu'homme de doctrine, il ignorait ces affres de scrupules qui sont le tourment des cœurs plus timides où le désir de la perfection est une fois entré. Il ne doutait pas qu'il n'eût strictement accompli son devoir de chrétien et de prêtre en répondant par l'affirmation de sa foi à la sommation de Mahimon ; mais les conséquences imprévues de cette déclaration nécessaire le plongeaient dans la douleur. Certainement il était prêt à racheter dans les pires souffrances la vie de ses compagnons. Il soupirait en songeant que la nécessité où on l'avait mis de confesser son credo pouvait entraîner le supplice de chrétiens qui n'avaient pas les mêmes ressources de foi qu'un prêtre. Dans cette tristesse l'attitude de son compagnon triompha de sa patience. Le Frère Marius s'était assis à l'indigène sur ses jambes repliées. Sa physionomie, généralement bourrue, rayonnait d'une satisfaction qu'il ne prenait pas la

peine de contenir. Elle lui enflait la poitrine, et, après une suite de gammes et de fanfares sifflotées entre les dents, elle finissait par s'épanouir en refrains. L'ancien carliste y détendait une gaieté de corps de garde que les circonstances rendaient particulièrement choquante.

Le Père dit avec quelque vivacité:

— Je vous en prie, mon cher Frère, tâchez de vous former un état d'esprit moins blessant pour ceux qui vous entourent. Votre contentement semble moins fait d'une résignation personnelle à la volonté de Dieu que d'un divertissement fort peu chrétien, — voire même fort peu humain, — que vous paraissez prendre aux angoisses de vos compagnons...

Le Frère répondit sans se troubler:

— Vous avez mis le doigt dessus! Ça m'amuse de voir tous ces poltrons qui se disposaient à nous brûler la politesse, obligés de vous emboîter le pas. D'avance je me figure les grimaces qu'il feront au dernier moment... Et comme c'est une représentation où je vais payer ma place, vous ne pouvez pas m'empêcher de rire.

Le Père Blanc considéra avec une attention intense son compagnon de captivité. Dans cette grossière insensibilité le Frère Marius lui apparaissait sans doute comme une caricature de cette fidélité à des engagements divins dont lui-même il s'efforçait d'offrir l'image à des compagnons infortunés. Cette exagération de quiétude présentait une leçon que la raison du missionnaire lui défendait de négliger. Il se demanda si c'était là un accident fortuit ou un avertissement d'En-Haut.

— En tout cas, songea-t-il, — avec ce goût qui était sien de sortir promptement du vague et de passer à l'acte, — le Frère Marius m'est un enseignement de la douceur dont je dois user envers ces chrétiens, afin d'empêcher qu'ils ne se révoltent contre la loi de Dieu.

Il allait peut-être adresser à son compagnon une affectueuse réprimande, mais un mouvement brusque de Marius changea le cours de son attention.

— Allons, bon! un fâcheux!

Le Frère montrait une ombre qui venait de barrer la porte, précédant l'entrée d'un visi-

teur. En même temps il murmura entre ses dents :

— Le lieutenant Renaud.

— Soit, dit le missionnaire. Je vais le recevoir. Laissez-nous seuls, mon cher Frère.

II

L'officier était libre de tous liens. Les deux Riffains qui l'accompagnaient s'arrêtèrent, pour le surveiller hors de la porte unique. Renaud s'approcha vivement du missionnaire et lui saisissant les mains :

— Mon Père, dit-il, avant que je parle vous devinez quelle supplication je vous apporte. Faites un effort sur vous-même. Cessez un instant de voir en moi l'homme qu'un attachement trop humain vous rend peut-être suspect. Veuillez-vous souvenir que ce sentiment est sacré aux yeux mêmes du Dieu que vous servez. Il a fait la félicité d'êtres que vous portez

dans votre cœur votre père, votre mère... En leur nom je vous adjure de nous prendre tous en pitié!

Le lieutenant Renaud allait continuer dans cet élan qui communiquait à sa parole une chaleur éloquente :

Le missionnaire l'arrêta :

— Mon cher fils, dit-il, votre tendresse ne m'est pas suspecte, mon cœur n'est pas insensible à vos souffrances. Dieu m'en est témoin : j'aurais eu de la joie à vous unir chrétiennement à ma chère pénitente, Dieu en décide autrement : de ces tendresses terrestres il nous oblige à lever les yeux vers cet amour dont il est le seul objet. Ce n'est pas ma volonté, qui se place ici en travers de vos vœux, c'est la sienne.

Le jeune homme considéra le missionnaire avec une espèce d'effroi. Il se désolait d'avoir usé déjà des arguments qu'il estimait invincibles. Pourtant il ne se découragea pas. Il s'écria :

— Ne nous plaignez pas, puisque votre foi vous fait un cœur de roc. J'essaierais vainement de vous toucher... Mais refuserez-vous

de vous laisser convaincre? Croyez-vous que le Dieu qui nous apparaît derrière cet univers, que nous devons supposer suprêmement intelligent, se divertit à tenter les faibles créatures que nous sommes, à placer des femmes, une jeune fille, des enfants, des simples, dans l'alternative de le renier ou de mourir sous les couteaux? Le Dieu auquel vous me demandez de croire avec vous est souverainement bon ou il n'est pas. La première de ces hypothèses fait votre martyre impie, l'autre absurde!

— Je vous entends, dit le prêtre. Vous accusez les autres d'égarement dans la minute où, à votre raison débile, vous voulez mesurer la bonté de Dieu et ses droits sur la créature!

Renaud sentit qu'il faisait fausse route. Sûrement cette âme de prêtre n'avait qu'une porte: le religion du devoir. C'était par là qu'il fallait entrer dans cette conscience.

Le jeune homme trouvait dans son amour d'inépuisables ressources d'espérance. Il tenta ce dernier effort:

— Mon Père, dit-il, il vous faut pardonner à l'excès de ma douleur... Je n'ai pas voulu vous offenser dans votre foi.

— Elle est, dit le Père Blanc, au-dessus de toutes les atteintes.

Renaud riposta vivement :

— Est-elle au-dessus du scrupule, — si sûre d'elle-même, que la première décision où elle s'arrête lui apparaît comme l'unique que l'on puisse envisager? Ce n'est pas moi, mon Père, qui vous pose une telle question. Rappelez-vous, je vous en supplie, les paroles qu'un martyr de votre foi, l'infortuné commandant Sanchez, — un chrétien comme vous les aimez, — vous a jetées, à la minute où vous vouliez prendre sa place. Il vous a crié — j'entends encore sa voix : « Ne songez pas à vous, mon Père, mais à toutes ces âmes qui ont besoin de votre assistance! » Ainsi cet homme d'honneur, ce chrétien modèle vous rappelait à votre devoir! Il vous fermait cette route du martyre où vous vous précipitiez avec joie. Il vous le rappelait : avant de suivre le chemin de votre félicité personnelle, vous devez vous préoccuper de ce troupeau en détresse qui, avec tout son sang, n'est pas prêt à payer votre gloire.

Le missionnaire pâlit, mais il voulait se

contenir. Il baissa les yeux et fit d'une voix émue :

— Avez-vous tout dit ?

Au point où il en était, il parut à Renaud qu'il aurait gagné la partie si seulement il obligeait le prêtre à démasquer sa colère.

Il s'écria :

— C'est la provocation de votre réponse qui a poussé Mahimon à bout ! Notre présente affliction est votre œuvre ! Vous l'avez voulue ! Elle servait vos égoïstes desseins !

— A ma place vous auriez caché votre drapeau ?

L'irruption de M. Achard dans la masure surprit les deux hommes l'un devant l'autre, suspendus :

— Mes amis ! s'écria le père infortuné de Marie-Christine, que se passe-t-il et quelle irréparable désunion ajoutez-vous au destin qui nous accable ?

Pour s'encourager, M. Achard se remémorait la conversation qu'il avait eue avec le missionnaire, quelques heures avant le naufrage de la *Reina-Mercedes*. Il ne pouvait croire que cette tolérance, qu'il avait admirée chez le prêtre,

eût tout d'un coup sombré. Il devina que Marc compromettait tout par sa violence. Il ordonna d'un ton qui ne permettait pas de riposte :

— Tais-toi, fou ! Ne perds pas irrémédiablement celle que tu prétends sauver !

Puis, saisissant la main du Père, il obligea le religieux à le considérer en face.

— Regardez-moi un peu, dit-il, et vous qui avez médité sur l'agonie de la Mère Douloureuse, contemplez un père qui traverse la Passion sans la foi. Vous avez devant vous un homme rude, qui a usé sa vie dans des besognes hasardeuses, autant dire dans de perpétuelles batailles. La sensibilité n'y a pas sa part. La fortune, la ruine, la mort des autres, autant d'épisodes du combat qui ne détournent pas un homme d'action de son but. Mais voilà qu'il vous vient une fille et le cœur s'ouvre. Je vous l'ai confessé, l'autre jour, ce cœur de père ! Je vous ai dit que pour l'amour de mon enfant j'avais été capable de pratiquer, moi aussi, le sacrifice. Vous admettiez vous-même, à ce moment-là, que mon œuvre achevée j'avais le droit à cette récompense de vie : une lignée, sortant de ma fille unique, un asile ouvert à ma vieil-

lesse, par celle à qui j'ai sacrifié toutes les joies de ma route. Vous aviez l'air de dire que si Marie-Christine prenait votre avis vous lui conseilleriez de ne pas déserter son devoir filial, sous couleur de vocation religieuse. Vous me plaigniez à l'idée que ma fille unique irait au cloître. Allez-vous me l'envoyer dans la mort ?

— Monsieur Achard, répondit le Père Blanc, ce n'est pas moi, c'est vous-même qui affirmez : « Dans ma vie antérieure, je n'ai pas eu de pitié, j'ai broyé autour de moi. » Cependant vous n'étiez pas mauvais? Mais, à tout prix, vous vouliez la richesse, le bien-être, la puissance, ce que les hommes, d'un seul mot, nomment le bonheur. Et après cela, quand vous trouvez une âme chrétienne qui, détachée de ces joies terrestres, cherche sa félicité en Dieu, vous exigez qu'elle s'attendrisse sur votre infortune, vous ne lui permettez pas de tendre vers son but divin, avec autant d'ardeur, — disons le mot, si vous le voulez, il ne m'effraie pas, — avec autant d'égoïsme que vous vers vos satisfactions de fortune ou de chair !

La pratique des affaires avait rompu le négo-

ciant à toutes les polémiques. Jamais il ne s'attardait à ramasser les arguments qui venaient d'être repoussés. Il en cherchait d'autres pour les lancer à l'assaut :

— Sortons du sentiment, mon Père, et abordons, je vous prie, le côté pratique de la question. Cette espèce de brutalité dans la défense de mes intérêts, que je signalais avant vous, ne m'a pas empêché de mettre au-dessus de tout ma parole une fois donnée. Si ce pauvre Sanchez vous a parlé de moi, il a pu vous dire que mon honneur était aussi reluisant que mon or. Je suis incapable de pousser personne à une action vile, mais vraiment je vous assure que vous êtes ici la victime d'un faux point d'honneur. Vous partez de ce principe que la confession publique de votre foi et votre martyre pourront imposer le respect à ces bandits de Riffains. Ils n'en seront pas plus touchés que de la mort de Sanchez ! Ils ont le cerveau fait autrement que vous et moi, mon Père. La corde de chameau qui leur serre le crâne, à partir de douze ans, noue leurs préjugés. C'est un faisceau qui se tient d'un bloc. On ne l'entame qu'à la hache. Dites le contraire, vous

qui reveniez de Ziki absolument découragé! Vous aviez tout perdu auprès d'eux, votre temps, vos paroles, vos soins, votre confiance... Vous n'allez pas me dire après cela que leur opinion compte pour vous, que leur mépris ou leur estime vous inquiète! Que craignez-vous? Qu'ils vous soupçonnent d'avoir redouté la mort? Vous n'immolerez pas des femmes, des enfants, à ce scrupule chimérique!

Le Père Blanc dégagea son poignet que le négociant tenait toujours. Il recula d'un pas, et, d'un geste tranchant, coupa l'espace qui le séparait de son interlocuteur :

— Arrêtez, monsieur Achard! Vous aviez dit tout à l'heure que vous n'aviez pas la foi. La mienne est sans limites. Je ne puis donc vous suivre dans cette incrédulité que vous faites paraître sur les effets de la grâce de Dieu. Quoi? Le Christ aurait changé la face de la terre, il aurait conquis à sa parole les peuples qui pensent, et vous voudriez qu'il fût impuissant contre ces sauvages dont la doctrine n'est que grossièreté, balbutiement barbare dans ce qu'elle n'a pas emprunté à l'Évangile? Libre à vous d'assigner des bornes à l'empire

du Christ, d'affirmer que ses soldats succomberont vainement à l'ombre de sa Croix. Je vous laisse votre certitude et je garde mon espérance. Je suis le serviteur d'un maître que l'on n'a pu enfermer dans un tombeau!

— Commencez donc, dit M. Achard, à nous édifier en son nom. Je sens, croyez-le bien, l'immensité du sacrifice que je vous demande. On vous supplie de renoncer à une récompense que vous croyez toucher, on vous demande d'aimer votre prochain plus que vous-même, d'agir comme ces officiers qui mettent la patrie au-dessus de tout, qui sacrifient leurs chances d'avancement et qui battent en retraite quand le général en chef l'ordonne afin d'assurer le succès de la bataille. Ceux-là aussi, mon Père, pourraient dire qu'ils aiment mieux la mort que la honte de reculer avec leur drapeau. Cependant vous voyez chaque jour qu'ils obéissent sans murmure. Ils ne croient pas qu'ils aient le droit, même pour servir une noble ambition, de risquer inutilement des existences humaines. Êtes-vous moins maître de vous que ces gens de poudre? Croyez-vous que vous puissiez, sans une affreuse injustice, passer sur

le corps de ces simples et de ces incrédules pour vous faire un chemin jusqu'au ciel?

— Le triomphe de la foi, répondit le Père, a été payé par des millions de martyrs.

— Venez donc, je vous en prie, les voir de près, ces petits enfants de madame Enriquez dont vous prétendez disposer, avant que leur volonté vous en donne le droit. Peut-être alors votre affreuse décision faiblira-t-elle. Le Père Blanc comprendra que s'il veut absolument le martyre pour soi-même, la carrière du martyre lui demeure toujours ouverte. Le fils de la femme que vous êtes, — malgré tout, — sentira s'émouvoir ses entrailles devant ces espérances fragiles et innocentes de la femme...

III

Sans attendre la réponse du Père, M. Achard glissa son bras sous celui du missionnaire, et il l'entraîna hors de la masure. Le lieutenant Renaud suivit les deux hommes en silence. Les gardiens qui veillaient sur chaque « nazaréen » fermaient ce petit cortège. Ils ne quittaient pas leurs prisonniers de l'œil. Ils avançaient, comme des chasseurs, leurs fusils chargés sur le bras, les canons des armes inclinés vers la terre.

Le village avait repris son aspect habituel, c'est-à-dire que les femmes étaient rentrées dans les maisons, et que les enfants, à moitié

nus, se roulaient dans la poussière. Pourtant, au passage des prisonniers, de derrière les murailles, des mégères invisibles jetèrent des paroles d'exécration.

Comme on approchait de la porte de madame Enriquez, les yeux du Père Blanc tombèrent d'abord sur Marie-Christine. Debout, derrière la veuve, elle regardait venir le missionnaire, son père, son fiancé, et pourtant il semblait qu'elle ne les apercevait point. Ses yeux ne voyaient plus, ses oreilles n'entendaient pas. Elle semblait moins une créature vivante qu'une de ces figures d'allégorie qui veillent autour des tombeaux. La beauté est en elles, et pourtant l'œil les contemple avec inquiétude, car, on le sent, leur foi fut impitoyable. Elles ne sont pas encore divines, puisqu'elles attendent leur félicité d'ailleurs. Elles ne sont plus humaines, puisque jamais elles n'hésiteront.

Aux pieds de Marie-Christine, madame Enriquez était assise sur une pierre. Comme elle tenait ses regards attachés à la terre, sa figure inclinée dans une immobilité de stupeur, son voile de veuve dissimulait tous ses traits, indi-

quait seulement le mouvement de sa tête, l'accablement de son âme.

Ce silence de la bouche et du geste où elle était figée, émouvait plus que toutes les plaintes et que les mouvements du désespoir. Elle gisait comme les saintes femmes au pied du Calvaire, mère tout ensemble et encore amoureuse, déchirée entre l'élan qui la portait à rejeter cette enveloppe de chair, à s'élever vers la nouvelle patrie de sa tendresse unique, et cette autre force qui l'attirait vers la terre, qui lui commandait de fermer sur les trois orphelins ses bras enveloppés de voiles, de les couvrir jusqu'à la fin contre la fureur des couteaux.

Les jumeaux dormaient maintenant sur les genoux de leur mère. Ils avaient longuement pleuré au spectacle de sa douleur. Peut-être, au travers des caresses passionnées, avaient-ils deviné quelque obscur péril. Mais la fatigue du jour et des deux nuits précédentes avait triomphé de leur incertaine angoisse. Ils dormaient maintenant, paisibles comme dans leur berceau ; et l'innocente majesté du sommeil qui était sur leur visage semblait recommander

leur faiblesse ainsi qu'une chose sacrée. Seule la fillette veillait auprès de sa mère, blottie contre les voiles noirs. De ses yeux fiévreux et tout enveloppés d'ombre, elle fixait le groupe des hommes qui s'approchaient. On eût dit qu'elle avait l'instinct qu'ils apportaient avec eux les paroles de mort ou de vie. Ses regards allaient de sa mère au Père Blanc, maintenant debout devant elle, avec cette expression chargée de douleur qui rend insoutenable la vue de ces anges, encore enfants, que la piété des peintres de jadis voulut parfois conduire au pied des crucifiements.

La veuve sentit que le missionnaire était entré dans la maison, quand l'ombre du visiteur vint s'ajouter à cette nuit qui pesait sur elle. Lentement elle releva sa face que les dernières épreuves avaient amaigrie. Ses lèvres remuèrent pour une parole presque indistincte, comme si elle avait craint de troubler le sommeil de ses fils, comme si c'était sa pensée plus que sa voix qui maintenant montait vers l'homme de Dieu.

— S'il n'y avait que moi, je remercierais mon Sauveur, à mains jointes, de cette occa-

sion qu'il me donne d'aller, dans son Paradis, retrouver l'être que j'ai perdu. Mais je suis la captive de ces innocents qui dorment contre mon sein, qui me tiennent par ma jupe... Regardez-les : Manuel, Antonio... il y a six mois à peine, tous deux se nourrissaient encore de mon lait... Ils ont sucé mon lait de douleur et de larmes, mon lait de veuve. Ils ont voulu vivre pour me sauver de la désolation, pour que l'on continuât de prier dans notre maison, de joindre les mains, de nommer Dieu avec un élan d'espérance... Et voilà Mercédès que son père a aimée la première. Elle lui ressemble comme si je le voyais vivant ! Dieu a permis ce miracle pour que mes yeux ne devinssent pas aveugles, pour qu'ils eussent encore envie de se rouvrir et de contempler les choses que le jour éclaire... Regardez-les, regardez-les, mon Père, tous les trois, les enfants de lait et la fillette ! Comment voulez-vous que Dieu tienne à blasphème les paroles que des méchants veulent mettre sur ces lèvres qui savent bien juste bégayer son nom ? Ah ! s'ils devaient vivre toute leur vie parmi les mécréants, si l'imposture que l'on répète autour

d'eux, que l'on veut prononcer sur leurs têtes, pouvait lentement descendre de leurs oreilles dans leur cœur, — s'ils devaient grandir dans cette impiété, renier ce que leur père a cru et, après une vie passée dans l'erreur, souffrir pour l'éternité, séparés de ceux qui les ont aimés, — je vous les donnerais, mon Père, tous les trois!... Peut-être je les frapperais moi-même, je les ferais passer doucement, sans inutiles souffrances, de ce sommeil dans le Paradis... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit!... Vous-même, hier, pour arrêter mes larmes, vous me le disiez, à cette place: tout cela est une épreuve, une épreuve de quelques jours, de quelques semaines, tout au plus... Le salut se présentera du côté où la mort a failli venir... Et, dans quelques semaines, ces enfants seront aussi innocents qu'aujourd'hui... Les blasphèmes qu'ils auront pu entendre ne les auront pas plus troublés que les cris de haine des hommes, les férocités de la guerre n'empêchent les petits oiseaux de chanter Dieu, chaque matin, quand le jour renaît. Toute leur vie, mon Père, ces enfants se souviendront que vous avez renoncé pour eux à la palme du

martyre, que vous n'avez pas voulu que leur sang coulât de leurs gorges si tendres, pour enfler les ruisseaux de votre propre sang... Ils vous recommanderont à Dieu, dans ces prières des purs, qui, tout droit, montent au pied de son trône... Ils demanderont pour vous la couronne que vous pouviez saisir dès cette heure, rien qu'en étendant le bras.

La veuve s'exaltait en parlant. Brusquement elle arracha les enfants de sa poitrine et, sans s'occuper de leurs plaintes, les posa sur la terre; puis tombant aux pieds du Père, elle cria avec une ardeur qui décuplait sa force, qui le priait comme si, lui-même, il eût été, non un missionnaire, mais ce Christ qu'elle voulait fléchir :

— Maître! Maître! Ne me demandez pas ce sacrifice au-dessus de mes forces! Votre mère était la mère de Dieu... Elle savait qu'en vous donnant elle sauvait le Monde... Moi, je ne suis qu'une pauvre femme, une veuve à qui déjà vous avez enlevé l'objet de son amour. Vous ne voudrez pas que je voie encore égorger les trois enfants que j'ai conçus dans la tendresse... Vous avez dit vous-même que

vous étiez venu sur la terre pour mettre une fin à tous ces sacrifices sanglants. Seigneur, voilà un de vos prêtres qui veut égorger mes trois enfants en votre honneur! Dites-lui que vous repoussez de telles offrandes, que vous ne voulez plus autour de vous, dans le ciel, voir des innocents vêtus de pourpre!

En prononçant ces dernières paroles, la veuve avait avancé sur la terre. Hallucinée — comme si le Dieu qu'elle invoquait eût été devant elle, — elle tendait les bras pour embrasser les genoux du Père.

Il recula dans une horreur de profanation :

— Arrêtez! dit-il. Vous n'avez devant vous qu'un homme fragile, dont l'âme est aussi bouleversée que la vôtre. Relevez votre visage vers le Seigneur du Ciel et laissez-moi m'isoler en paix. Il faut que, moi aussi, j'aille me prosterner dans la solitude, et prier Dieu, face à face, pour qu'il m'indique son choix.

IV

La journée était exceptionnellement pure, si bien que, du lieu élevé où le Père Blanc se retira pour se mettre en oraison, il découvrait un horizon immense, fermé, derrière lui, par les hautes chaînes de l'Atalayon, mais, du côté de la mer, presque infini. Le soleil, qui commençait de baisser à l'ouest, découpait en silhouette d'écran la forme héraldique de Melilla. Au large l'escadre d'évolution, croisant entre Ceuta et les îles Zafarines, rayait la mer embrasée. C'était un de ces courts crépuscules d'Afrique qui, en hiver, fleurissent un instant les rochers, les nuages, les flots, de roses et de

lilas, tels qu'ailleurs le printemps les fait éclore avec moins de magie, dans les haies et dans les jardins. Par-dessus les cimes bizarrement découpées d'un bois de cactus, le Père aperçut au loin un large cube blanc, à demi caché par des oliviers que faisait frisonner la brise de quatre heures. C'était le tombeau de l'aïeul du marabout de Mazuza, dont la profanation par les soldats espagnols avait causé les premières hostilités. Le nom de Sidi-Guarrich monta de lui-même aux lèvres du missionnaire, et il soupira à la pensée que tous ces gens de poudre, ces bandits de la mer et de la montagne étaient prêts à donner leur vie pour venger l'injure que des ennemis avaient imposée à ce saint de leur foi.

« Seigneur! Seigneur! murmura-t-il en s'agenouillant sur un terre-plein qui dominait la vallée de Rio-Ouro, que votre volonté soit faite et non la mienne! »

Sa pensée montait vers le ciel, toute pure, sans la contrainte des mots. Et, après tant de paroles entendues et réfutées, tant de passions essuyées comme une montée de houle, c'était pour le missionnaire un repos délicieux dans

la fraîcheur du soir, cette sensation qui apaise les enfants, lorsque, après la folie des jeux, ils s'abandonnent un instant entre les bras de leur père et posent la tête sur sa poitrine pour s'endormir.

« Mon Seigneur, c'est vous-même qui avez enseigné à votre disciple le chemin de ce recueillement... Quand vous étiez las des disputes de la foule, vous vous retiriez à l'écart sur la montagne... Vous éleviez votre esprit vers Votre Père, et vous lui demandiez des forces pour continuer votre mission. »

Partie sur les ailes de la prière, l'imagination du Père revint du ciel, où elle s'était élevée, aux souvenirs de son enfance déjà pieuse et comme marquée pour la tâche divine. Il croyait se revoir, écolier, dans ce petit séminaire de Saint-Eugène où, pour la première fois, il avait eu la révélation de son destin. Puis ç'avaient été les ardentes années du noviciat, dans ce merveilleux asile de Kouba où il semble que les cœurs s'élèvent d'eux-mêmes vers Dieu. Quelle impatience presque guerrière de courir à la conquête des âmes lui grondait au cœur, en ce temps-là, lorsque des mission-

naires de passage venaient conter les souffrances de l'Afrique noire, ou lorsqu'un prédicateur inspiré prêchait le panégyrique de quelque saint martyr!

L'inoubliable vision du Grand Cardinal dominait toutes ces exaltations. Le missionnaire croyait l'apercevoir, tel qu'il se montrait presque quotidiennement à ses novices de Saint-Eugène, drapé dans la soutane rouge, affublé du camail à capuchon, que les papes portèrent au temps de la Renaissance, coiffé d'une barrette cardinalice, haute et plate, qui, sur sa tête, prenait la forme d'une rouge chéchia. Les paroles que le Père avait cent fois recueillies des lèvres de ce grand manieur d'hommes bourdonnaient à cette heure autour de sa prière; il tressaillit donc — comme un dormeur surpris en plein sommeil — quand, derrière lui, une voix faible et tremblante — mais réelle celle-là — prononça ces mots qui le rappelaient sur la terre :

— Mon Père... Mon Père... je vous en prie.

Il se retourna avec la brusque colère de ceux qu'un importun fait tomber de leur rêve.

Il demanda rudement :

— Que me voulez-vous?

Certes Marie-Christine était la dernière personne, dont, à cette minute, il eût souhaité la présence. D'une certaine façon elle incarnait sous ses yeux cette intransigeance mystique contre laquelle il s'efforçait de lutter; et, de penser que ce rappel aux rêves de son apostolat prenait présentement une figure de femme, de jeune fille, il était révolté dans ses instincts de prêtre jusqu'à oublier les ménagements que la force doit à la faiblesse.

La jeune fille avait été si glacée par la rudesse de l'accueil qu'elle n'osait faire un pas de plus en avant. Elle demeura debout et immobile au bord du terre-plein, à demi enveloppée dans un haïk qu'elle avait emprunté à une femme du village.

Pourtant il fallait répondre, expliquer le motif de sa présence.

Elle murmura :

— Pardonnez-moi, si je suis venue vous troubler aux pieds de Dieu. Mais vous allez prendre une résolution qui nous engage tous; — et, je le sens, votre cœur est bouleversé par

ces larmes qui ont coulé sur vos mains. Peut-être mon pauvre père, lui aussi, a-t-il cherché à vous attendrir sur mon sort. Je viens vous supplier d'oublier sa faiblesse, de me chasser de votre pensée. Pesez sans contrainte, en ce qui me concerne, vos engagements face à face avec Dieu. Vous le savez, si vous décidez de nous conduire à la mort c'est librement que mon témoignage suivra le vôtre. Je mets les vœux que j'ai formés, seule, en présence de Dieu, sous la protection des vœux solennels par où vous êtes lié, vous, à la face des hommes.

Il ne levait point les yeux ; il continuait d'attacher à la terre des regards que la jeune fille sentait farouches.

Enfin il éclata :

— Comment, à une pareille minute, osez-vous vous placer entre Dieu et son prêtre ? Au moment où je m'efforce de mettre sous mes pieds tout ce qui en moi est vanité, égoïsme de vocation, pour ne plus songer qu'au prochain, vous venez, une fois de plus, prendre ici cette figure de la Tentation, qui déjà sous des traits de femme a chassé l'homme du Paradis ?

Elle ne plia pas.

La résolution qu'elle croyait pressentir derrière ce reproche faisait descendre le missionnaire de la sublimité où elle l'avait élevé, au rang des créatures trop humaines, qui, au pied de la mort, font le choix de la vie.

— Quoi ! vous songeriez... ?

Il sentit tout le sens de cet étonnement.

Ce fut comme une délivrance inespérée et bienheureuse. Une ardeur souleva sa poitrine, ses mains s'ouvrirent, ses yeux se levèrent :

— O mon Dieu ! merci ! Vous répondez à l'appel de votre serviteur. Vous m'envoyez la preuve que je vous demandais... Vous m'obligez à toucher du doigt cette inquiétude du respect humain que je prenais pour le zèle de votre gloire... Vous avez fait saigner ma vanité d'homme, mon orgueil de prêtre, sous le regard d'une femme !... Soyez béni, mon Dieu, parce que vous m'avez révélé votre volonté dans cette humiliation... Soyez béni !... Soyez béni !...

Plusieurs fois il baisa la terre ; la joie d'un saint délire était sur son visage. Elle l'éclairait quand il se releva.

— Ma fille, dit-il à Marie-Christine, en désignant avec un sourire le chemin du village, retournez vers vos tristes compagnons. Dites-leur que demain, à l'heure du réveil, je leur demande de se réunir tous dans la Maison des Hôtes afin d'y assister au saint sacrifice de la messe. Là, je leur parlerai. Je leur dirai la résolution que Dieu m'a inspirée. D'ici là, qu'ils prient dans leur cœur et louent l'insatiable indulgence au lieu de la méconnaître... Allez !

Il recommença de prier, dans la solitude ; mais maintenant son oraison n'avait plus rien des interrogations anxieuses. C'était une action de grâces qui, de ce cœur affranchi, s'envolait vers l'auteur de sa décision. Avec une naïveté pieuse, il s'étonnait d'avoir tant tardé à découvrir son devoir. Il se reprenait lui-même d'un tel étonnement, comme du dernier tressaillement de son orgueil. N'était-ce pas là l'unique victime que Dieu voulait voir égorger dans un prochain sacrifice ?

« Se peut-il, songeait le Père, avec une obéissance si totale à la volonté d'en haut que ses lèvres souriaient, se peut-il que j'aie

étroitement confondu mon devoir avec mon désir, la loi de Dieu avec la mienne! »

Il s'assit sur une pierre, croisa ses genoux, et, le coude posé sur l'appui qu'il s'offrait ainsi à soi-même, il continua de réfléchir, le menton dans la main.

Ce n'était plus la blanche kouba de Sidi-Guarrich — à cette heure, à demi noyée dans l'ombre des oliviers — qu'il apercevait avec les yeux de l'âme. Du côté du chemin où elle venait de s'éloigner, Marie-Christine reparaissait dans sa vision.

A supposer que l'Esprit de Malice eût cherché à se servir de ce séduisant fantôme pour induire un serviteur de Dieu au péché d'orgueil, la pieuse enfant n'était pas la complice d'un dessein si pervers. La foi fleurissait en elle avec la pureté d'un lys que sincèrement elle rêvait d'ensanglanter. Et à la pensée de ce que la jeune fille devait souffrir dans ses vœux rebutés, le missionnaire sentit qu'il avait contracté envers elle un devoir spécial de charité. Il comprenait maintenant le vrai sens des indulgences que son Maître avait eues pour les femmes — indulgences dont parfois,

jeune novice, il s'était étonné sous les portiques de Saint-Eugène.

« Les femmes, se dit-il, en usent comme ces petits chevaux arabes que l'on attelle à des fardeaux trop lourds. Le poids leur manque pour emporter la charge ; alors, eux, dans leurs colliers, ils bondissent ainsi que des lions. Ils cherchent à soulever dans un élan ce qu'ils ne peuvent mettre en route par un effort normal. De la sorte, généreusement, ils épuisent leurs forces ; souvent en pure perte... Telle est l'aventure ordinaire des femmes dans leur lutte avec le devoir. Leur bonne volonté est supérieure à leur résistance, à leur espérance, à leur foi ; leur égoïsme revêt un tel éclat de charité qu'elles en sont tout illuminées, et que, sincèrement, dans leurs faibles poitrines, elles croient enfermer le pur amour. »

Le visage du missionnaire était toujours tourné du côté de Mazuza, comme si, dans les ténèbres commençantes, ses regards cherchaient à ressaisir une forme disparue. Soudain ses sourcils se froncèrent, son attention se raidit. A la blancheur de ses vêtements indigènes, il distingua clairement un homme qui sortait de

la ville et qui s'en venait vers lui par les sentiers de cactus. Ils étaient encore éloignés l'un de l'autre de quelques portées de voix ; mais déjà le Père reconnaissait son visiteur nocturne, et il démêlait quelle tentation nouvelle venait lui livrer combat.

« Mon Dieu, murmura-t-il, assistez-moi ! Si je n'ai le secours de votre grâce, c'est ici que mes forces me trahiront ! »

A la hâte il s'agenouilla et, la figure levée du côté de l'Orient, joignit ses mains. Il ne regardait plus l'homme approcher, la tentation grandir ; mais il sentait que chaque seconde faisait le contact plus voisin.

V

Depuis que Mahimon avait fait connaître ses résolutions à l'endroit des naufragés de la *Reina-Mercedes*, le renégat Diégo ne cessait d'espionner les allées et venues du Père Blanc. Il avait guetté les visites que le lieutenant Renaud, puis M. Achard, avaient faites au missionnaire... Il s'était renseigné auprès des gardiens indigènes sur la scène émouvante dont la maison de madame Enriquez venait d'être le théâtre. Enfin, quand il avait vu le missionnaire fuir dans la solitude les obsessions des naufragés, se jeter, presque éperdument, aux pieds de Dieu, il avait flairé que le dé-

sarroi commençait d'entrer dans cette âme si ferme.

Diégo contournait le terre-plein afin d'y monter plus aisément. Il put s'approcher du missionnaire sans qu'un mouvement du prêtre l'avertît que sa présence avait été devinée. Il surgissait vraiment comme l'Ennemi entre l'homme agenouillé et le ciel, où montaient les premières étoiles.

— Tu m'attendais, dit-il, Père de Maldaine ? Tu te doutais bien qu'entre la sentence de Mahimon et cette décision qui, à ta suite, entraîne tes compagnons dans le supplice, j'aurais quelque chose à te dire. Fais un effort pour me regarder en face... Je ne suis pas une bête féroce comme tu l'imagines, du haut de ton intransigeance de prêtre. Je suis un négociant. Peu scrupuleux, je te l'accorde, mais dont tu aurais pu scruter un peu plus chrétiennement les intentions avant de l'écraser, comme tu l'as fait, de tes mépris et de ton crédit. Savais-tu seulement, quand tu as commencé à me persécuter, si je prenais ce burnous dans un mouvement de foi, ou comme un pur déguisement — dans l'intérêt de ma

sécurité et des profits de mon commerce? Je ne serais pas le premier de ces faux renégats qui, un jour, sont venus à Rome acheter leur pardon. On connaît le tarif! Je n'attendrai pas jusque-là pour te confondre par une charité, qui, toute vêtue qu'elle est du burnous des mahométans, vaut celle que tu loges dans ta soutane de prêtre. J'ai le pouvoir de modifier la décision de Mahimon. Je puis lui représenter qu'il a tort de lier le sort de tous ces chrétiens à la décision d'un seul d'entre eux, d'un prêtre. Je lui démontrerai, si je veux, qu'il doit te laisser marcher isolément à ce martyre dont tu as envie, et qu'une bonne politique lui conseille de conserver ses autres prisonniers sains et saufs en vue de négociations ou d'échanges.

Le missionnaire était toujours à genoux, les mains jointes, la face tournée vers le ciel. Il ne semblait pas qu'un être vivant fût venu se placer entre ses regards et les objets de sa contemplation. Il répondit en remuant ses lèvres, à peine, comme s'il dialoguait avec une de ces voix mystérieuses que nulle réalité extérieure ne soutient et que la seule conscience entend :

— Nous ne pouvons recourir aux offices qui viennent de ton côté.

— Tu préfères entraîner ces innocents avec toi dans la mort ?

— Dieu les sauvera.

— Il leur donnera des ailes ?

— Il m'arrachera mon orgueil de ma poitrine.

— Veux-tu dire ?...

Le Père Blanc ne le laissa pas achever.

— Va, dit-il, va répéter à Celui qui t'envoie que le prêtre du Christ accepte l'humiliation imposée. Mahimon peut nous ramener au seuil de son temple et nous provoquer au témoignage de notre foi : ces lèvres-là se tairont !

Le missionnaire appuya passionnément ses doigts sur sa bouche, comme si, sur de la cire enflammée, il imprimait le sceau du silence.

Le renégat éclata de rire.

— Par Sidi-Guarrich ! s'écria-t-il, ce chrétien est encore plus vil et plus hypocrite que je ne supposais !... Tu prétends que c'est ton Dieu qui te conseille cette lâcheté ?

— Dieu dit le Père.

— Ta gorge en a menti, pharisien! Que n'avoues-tu la peur de la mort? Elle est naturelle à un homme de ton espèce. Elle fait son courage aussi faible que des cœurs de femmes et de petits enfants!

— Tu ne me troubles pas, Diégo, en m'humiliant parmi les plus humbles...

— Voire et y compris les renégats? Car enfin il ne te suffira pas de te taire à l'appel du marabout. Il faudra parler... Il te faudra déclarer, toi, prêtre de Jésus-Christ, que tu abandonnes ton Maître pour servir Mahomet.

— Tais-toi!...

— Il te faudra abattre cette croix que tu avais promis de soutenir.

— Tais-toi!...

— Et tu renieras ton Dieu? Le premier? pour donner l'exemple aux autres?

Le moine se signa à la hâte; en même temps, ses lèvres murmuraient comme en extase :

— « Notre Père, qui êtes aux cieux... Ne nous laissez pas succomber à la tentation... »

Le missionnaire ne sut jamais si Celui qui était venu livrer ce dernier assaut à ses résis-

tances avait prononcé d'autres paroles malicieuses pour le détacher de la soumission. L'invocation que, dans un suprême élan de foi, il avait adressée à son Dieu l'avait détaché des réalités de ce monde. Lorsque, lentement, il reprit conscience de sa vie terrestre, après ce départ vers l'invisible, il se retrouva seul, sur ce flanc de montagne, avec la fraîcheur de la nuit sur son front, la paix du ciel dans son cœur.

Les étoiles qui le cernaient de toutes parts s'éloignaient maintenant de la portée de sa main ; elles reculaient jusqu'à ces profondeurs où l'homme n'atteint pas.

Il savoura dans une ivresse de gratitude les consolations qui venaient de lui être prodiguées. Il ne voulait pas rompre le fil mystérieux qui le reliait encore à la source de la force. Et, jusqu'à la pointe du matin, il veilla dans la prière.

VI

Le jour était depuis longtemps levé sur la mer et sur la montagne, quand, pour rentrer vers le village, le religieux se décida à quitter la place de sa prière. Il lui semblait qu'il contemplait la beauté de la création avec une admiration renouvelée.

— « Voici, songea-t-il, un de ces matins qu'à dessein Dieu a fait sourire afin de nous obliger à chérir notre exil de la terre. »

Comme il débouchait du bois de cactus et qu'il se rapprochait de Mazuza, il eut la surprise d'entendre au-dessus des toits de tuiles du village comme une sonnerie de cloches.

« On dirait, pensa-t-il, que c'est ma messe que l'on sonne... »

Et, imperceptiblement, il soupira, dans la pensée que peut-être ce village aurait pu être conquis au Christ par ce témoignage du sang qu'il fallait s'interdire.

La cloche que le Père Blanc entendait tinter dans la lumière matinale provenait du pillage d'un navire. Le Frère du Sahara l'avait découverte dans la maison même où on le tenait prisonnier. Il l'avait suspendue aux poutres de la toiture. Et il la sonnait, à la volée, au grand mécontentement des Riffains, qui ne comprenaient pas le sens précis de ce signal.

— Vous avez de la chance, dit le Frère Marius, en se retournant vers le Père, que, sans attendre des ordres, l'on s'occupe de vos affaires. Il ne suffit pas de dire : « Je célébrerai une messe... » Il faut encore ériger un autel, faire quelques préparatifs de décence.

— Dieu, répondit le Père, sera indulgent pour notre abandon et pour notre bonne volonté...

— Vous lui demanderez crédit une autre fois, répondit Marius, avec son habituelle brus-

querie. J'ai pourvu à tout, et vous n'avez plus qu'à sortir votre latin. Je le suppose, pour une fois que vous tenez tous ces parpaillots, vous allez leur chanter une grand'messe?

— Je tâcherai, dit le Père, de trouver des paroles qui aillent de mon cœur à leurs âmes.

Et, ce disant, il entra dans la Maison des Hôtes, qui devait lui servir de chapelle.

Quelques caisses, ingénieusement dressées par le Frère du Sahara, étaient recouvertes d'une pièce d'étoffe blanche et nette. Des gerbes de lauriers-roses meublaient les angles, décoraient le fond de la salle. Marius s'était même procuré des bougies. Il les avait fichées dans ces chandeliers de grossière poterie que les mahométans allument dans leurs cimetières, autour des tombes. La croix que le Frère portait d'ordinaire sur sa cuculle était debout au milieu de ces luminaires. La boîte qui contenait le saint ciboire et les indispensables éléments d'une messe de missionnaire était posée près de l'autel, sous la garde des matelots.

C'étaient des hommes qui venaient de tous les ports de la côte européenne, de Rosas à

Cadix. L'embrun, le soleil qui les avaient noircis dans des pérégrinations sans fin autour du monde, empêchaient que sur leurs visages silencieux l'on surprît les nuances de leurs expressions; mais, par la correction disciplinée de leurs attitudes, ils indiquaient du moins une déférence atavique pour la cérémonie qui allait s'accomplir.

Comme le Père Blanc revêtait les ornements de sa tenue rituelle, M. Achard et le lieutenant Renaud entrèrent à leur tour dans le hangar transformé en chapelle. Ils allèrent se ranger derrière le groupe que formaient, au premier rang des auditeurs de cette messe, la veuve Enriquez, les trois orphelins et Marie-Christine.

Le missionnaire n'avait pas jeté un seul regard de ce côté-là. Dès le seuil de la Maison des Hôtes, il avait commencé à réciter ces prières du recueillement, par où le prêtre se prépare à l'acte essentiel de son ministère. Il s'approcha de l'autel avec une sérénité de foi qui faisait ses mouvements augustes. Le Frère du Sahara s'était placé aux côtés de l'officiant, prêt à lui renvoyer les répons. La gravité des

circonstances liait toutes ces âmes en une seule méditation, docile aux mouvements du prêtre. Quand le frère Marius agita la sonnette qui ordonne le recueillement, les têtes de ceux qui ne s'étaient pas agenouillés s'inclinèrent.

La première moitié de la messe se passa ainsi dans le silence et dans l'attente anxieuse de l'assemblée. Un frisson courut quand, après l'Évangile, on vit que le Père s'adossait à l'autel pour parler à son petit troupeau.

L'aspect du missionnaire était nettement viril par sa haute stature, par la vigueur de sa quarantaine, par l'ampleur magnifique de la poitrine, par l'abondance sombre de la barbe, par l'éclat des yeux, larges et réfléchis entre les coups de soleil du sourire; mais, dans l'intensité de la prière et la noblesse du renoncement, son visage avait pris une beauté plus qu'humaine dont tous les regards furent frappés.

Il se signa, puis dit :

— Mes frères, mes sœurs,

» Nous célébrons aujourd'hui le dix-huitième anniversaire du martyre des Pères Paumier, Bouchand et Ménoret, qui, les premiers d'entre nos missionnaires, ont conquis la sainte cou-

ronne. Je m'en souviens, dès que la nouvelle de leur mort glorieuse fut parvenue à l'archevêché, monseigneur Lavigerie se rendit, comme il le faisait souvent, au séminaire de Kouba. J'y étais alors novice. Il nous réunit tous autour de lui ; puis, avec des larmes de joie, nous ayant fait part de ce qui venait d'arriver, il nous adjura en ces termes, qui ne sont pas sortis de ma mémoire :

» — Je m'adresse à vous tous, mes fils, l'espoir de ma prochaine moisson. Je viens, dans un sentiment de paternelle sollicitude, vous renouveler les conseils de prudence que, tant de fois déjà, je vous ai donnés. Certes, de toute la gratitude de mon âme, j'admire l'abnégation de nos trois martyrs. Mais vous connaissez les recommandations expresses de Notre-Seigneur. S'il annonce des persécutions à ses disciples, il leur conseille de fuir lorsque le danger les menace, et non pas d'aller au-devant.

» Vous devez faire de même, mes fils. Il faut que les expériences du passé servent à modérer le zèle, à le rendre plus patient. En effet, si vous voulez hâter ou outrer les choses,

vous ferez un grand mal, au lieu d'un grand bien. »

» Mes frères, l'illustre prélat, qui m'a ouvert la route où je marche, voulait que, par-dessus le désir de prouver leur zèle, ses missionnaires témoignassent d'une grande charité.

» — C'est, disait monseigneur Lavigerie, l'arme maîtresse, c'est elle qui pénètre les cœurs et qui y fait des blessures de vie éternelle. Que ce soit là tout le secret de votre action. Aimez ces pauvres infidèles. Faites-leur du bien. Soignez leurs plaies. Ils vous donneront leur affection d'abord, leur confiance ensuite, et enfin leurs âmes.

» Voilà, mes frères, les sentiments dans lesquels celui que nous nous plaisons à nommer « notre père », a voulu nous élever. Il ne nous interdisait pas de rêver cette palme du martyre que, oublieux de ses instructions, vous m'avez vu trop impatient de saisir. J'entends encore les paroles qu'il nous adressa, en effet, au jour de notre sacerdoce:

» — Ce qui vous a séduits, nous disait-il, dans cette mission, ce sont les périls mêmes qu'elle présente, plus que nulle autre mission

de la terre. Et cependant vous êtes venus. Vous vous êtes engagés à vivre de cette vie, à mourir de cette mort. Tous, vous attendez avec impatience le moment d'aborder ce champ de bataille de la charité où vos armes seront vos bienfaits; votre défense, la patience; votre triomphe, le sacrifice de vos existences! Heureuse la société d'hommes apostoliques qui dans ce temps d'universel égoïsme a besoin qu'on l'arrête pour ne pas courir au martyre! »

» Quelques instants plus tard, je venais avec mes frères de vocation m'agenouiller au pied de l'autel. Monseigneur Lavigerie me posa la question habituelle: « — Me promettez-vous, à moi et à mes successeurs, respect et obéissance? » Je répondis d'une voix ferme comme ma décision: « — Je le promets ». Alors — vous en souvenez-vous, mon Père, dans cette béatitude du Ciel où Dieu vous a accueilli? — selon l'usage sacré, vous mîtes ma main entre les vôtres, afin de marquer que je vous abandonnais en même temps ma vie et ma volonté. Eh bien, à cette heure, êtes-vous content de votre fils? Tient-il à votre gré sa promesse? »

Sur ces paroles, prononcées d'une voix ins-

pirée et qui tenait les cœurs en suspens, le Père Blanc demeura quelques instants la face levée. Vraiment, au delà de ce toit de tuiles, au delà des nuées radieuses, il apercevait celui dont il venait d'invoquer le témoignage. Le frisson de l'auditoire l'aidait à soutenir et à prolonger sa vision.

Il revint à ce petit troupeau.

— Mes frères, mes sœurs, vous pressentez déjà quelle décision m'a inspirée cette dure et chère obéissance. Je crois me conformer à la volonté du fondateur de mon ordre en n'exposant pas ces pauvres infidèles à commettre un crime dont leur ignorance ne soupçonne pas l'étendue. Je crois m'acquitter de mes obligations fraternelles envers vous-mêmes en ne vous entraînant pas dans la mort, où ces petits enfants entreraient sans comprendre, où quelques-uns d'entre vous me suivraient à regret. Ah ! certes, si jamais c'est la volonté de Dieu que je revoie la maison où j'ai grandi, je demanderai à mes Supérieurs la permission de venir enseigner la Parole dans le lieu même où, par obéissance, je l'ai tue. A cette minute-là, je serai seul. Je n'arriverai plus comme un

prisonnier par le sentier de la guerre, mais librement, avec les bienfaits de la charité dans mes mains indignes. Dès cette heure, quels que soient vos sentiments de foi ou de négation, vos espérances ou vos dédains, je vous demande de les sacrifier un instant, comme moi-même j'ai sacrifié mon espoir pour l'amour de vous. Ainsi, avant même que le soufflet soit appliqué par de tièdes disciples sur la face du Maître Divin, nous aurons obtenu tous ensemble l'indulgence de l'inépuisable Amour. »

La curiosité qu'inspirait dans le village la cérémonie des nazaréens avait attiré beaucoup de monde devant la Maison des Hôtes. On attendit la fin du discours ; mais lorsqu'on vit que après avoir parlé, le missionnaire se retournait de nouveau vers l'autel afin de recommencer ses prières et ses génuflexions, la surprise se changea en impatience. On commençait à menacer quand le cadi, accompagné d'une pompe convenable, parut dans la voie unique qui conduisait à la Maison des Hôtes.

Très pénétré de l'importance de sa mission, il s'avançait, à la tête d'une poignée de tolbas, qui, en même temps que lui, avaient quitté

la zaouïa, afin d'augmenter l'importance du cortège.

A la gauche du magistrat, Diégo marchait comme un conseiller.

Sans se laisser troubler par ces rumeurs, le Père Blanc acheva son office. Il s'était interdit toute pensée qui aurait pu le distraire du rite. Il disait ses actions de grâces et se retournait pour donner la bénédiction à ses fidèles, quand les envoyés de Mahimon franchirent le seuil du hangar.

Le Père fut plus satisfait que blessé de cette invasion. C'était là, en effet, adossé à l'autel sur lequel il venait de célébrer le mystère de sa foi, qu'il voulait prononcer les paroles de soumission si cruelles à son cœur. Ainsi elles prenaient leur caractère dans l'opinion de ceux qui allaient les entendre, ainsi elles ne risquaient pas de se déformer.

Le cadi avait assujetti ses bésicles de corne; il examina avec méfiance les ornements encore posés sur l'autel. Peut-être il redoutait quelque magie; mais la tranquillité du renégat, qui connaissait le sens de ces symboles, et n'en semblait pas alarmé, rassura le juriste. Il se

fraya donc un passage jusqu'au pied de l'autel. Il se campa devant le Père, et, avec toute l'emphase dont il était capable, déclara :

— Les délais sont expirés. Je viens chercher ta réponse...

D'un regard le Père Blanc enveloppa les chrétiens qui étaient là, avec une gravité sans colère, il fixa le renégat qui venait, jusqu'au pied de l'autel, guetter l'effet de sa malice. Enfin il arrêta ses yeux et sa pensée sur le visage du cadi. Sans hésitation il répondit :

— Va dire à celui qui t'a envoyé que nous ne résistons pas à la volonté de Dieu. La guerre nous a fait tomber dans les mains d'un adversaire : nous acceptons la loi du victorieux.

— Même sa loi religieuse ?

Le Père reconnut la voix de Diégo.

Il ne tourna pas les yeux de ce côté-là. Il répéta, comme s'il avait été interrogé par le magistrat lui-même :

— Toute sa loi.

— Gloire à Dieu ! dit le cadi.

Et avisant le renégat, il ordonna :

— Va trouver Mahimon, de la part de son serviteur, son enfant, son esclave. Dis-lui que

le Prophète est le plus fort, que ces nazaréens rejettent leur erreur, qu'ils se disposent à marcher dans la voie droite. Demande à l'héritier de nos saints ce qu'il décide d'eux dans son cœur, quelles paroles d'indulgence il leur envoie en échange de cette soumission. Va, et fais vite! Gloire à Dieu!

Le Père Blanc ne détourna pas la tête pour éviter le regard que Diégo, avant de sortir, attachait sur lui. Mais son cœur, qui ne s'était pas ému au seuil de la mosquée quand il avait fallu rendre témoignage, trembla en entendant les cris par où les Riffains répondaient à l'hosannah du cadi :

— Dieu est le plus fort! Dieu triomphe!

Aussitôt, de toutes les maisons, des ruelles, des places environnantes, sortit la foule des femmes, des enfants, l'essaim des guerriers. Ils avançaient en dansant. Les « you you » de fête dominaient les ronflements assourdissants des « bendire », les modulations aiguës des « djouak ». Ce tumulte de joie et de musique ébranlait les murailles de la Maison des Hôtes. Ils l'assaillaient comme une de ces tempêtes dont les forces de hurlement sont inépuisables.

Ce charivari durait depuis plus d'une heure. Une poussée qui se produisait sur les derrières de la foule annonça le retour du messager envoyé à Mahimon. De loin, au-dessus de sa tête, Diégo élevait un pli que le marabout avait revêtu de son sceau. La cohue en délire s'ouvrit pour lui faire passage. Comme il touchait le seuil de la Maison des Hôtes, le silence s'établit.

— Ceci, dit Diégo au cadi, est la réponse de Mahimon. Il ordonne que, devant le village, tu en fasses une lecture. Tous écouteront avec respect. Amin.

Le mot de soumission fut repris, répété par la foule. Il courut sur les lèvres des croyants les plus éloignés comme un murmure.

Le cadi avait déplié le rouleau. Il lut, debout, de profil, sur le seuil de la Maison des Hôtes, afin d'être entendu tout ensemble par les intéressés et par la foule.

— « Au nom de Dieu Clément et Miséricordieux et pour nous conformer aux ordres du Prophète vénéré, qui, dans l'intérêt de la bonne police des mœurs, nous a défendu de conserver dans notre société des hommes sans femmes et des femmes sans maris, nous décidons ceci :

comme premier signe de son obéissance, ce prêtre nazaréen, qui s'est détaché du mensonge pour venir à la vérité de Dieu, acceptera tout d'abord cette loi très honnête du mariage, qui ne laisse pas une seule femme sans protecteur, pas un homme sans un amour permis. A cet effet, comme c'est le droit du maître sur son esclave, et avant d'affranchir nos prisonniers, devenus nos frères, nous ordonnons que cette femme qui est en deuil pourra finir de pleurer son mari selon la loi, dans les délais autorisés par les commentateurs, avant de prendre un nouvel époux parmi les nazaréens convertis.

» Pour cette jeune fille, dont le père a été un instant notre prisonnier à l'intérieur de la zaouïa, qu'elle supplie ce maître naturel de ses décisions de lui choisir, au plus tôt, un mari parmi ses compagnons de naufrage. Autrement, nous interviendrons nous-même pour la marier à quelqu'un de nos frères ainsi qu'il a été dit.

« *Chapitre 2, verset* 7 *:* « Il vous est permis d'épouser les filles honnêtes des croyants et de ceux qui ont reçu les Écritures avant vous, pourvu que vous les dotiez. »

» Ceci est la loi de Dieu à votre égard et la loi de Mahimon à l'égard de ses prisonniers.

» Gloire à Dieu! »

La cacophonie de clameurs et de musiques, qui, une seconde, s'était interrompue pour écouter la lecture du cadi, éclata sur cette invocation avec une telle ampleur que les protestations des nazaréens, en furent anéanties.

Il y avait pourtant, dans la chapelle au moins, un cœur amoureux qui avait reçu avec un sursaut d'espoir les paroles de Mahimon. Si Marie-Christine était réduite à accepter un mariage, à qui donc, sinon à lui, Renaud, M. Achard allait-il la fiancer? Le Père Blanc était là pour bénir cette union que, plus tard, la loi ferait régulière. Certes, le lieutenant ne doutait pas que dans cette intimité du mariage son amour ne réussît à conquérir un cœur qui lui résistait encore. Il allait faire un pas vers la jeune fille pour confesser ses espérances. Elle le devança. Elle quitta le rang des femmes pour aller vers le missionnaire, toujours appuyé à l'autel. Là, elle plia les genoux et dit en joignant les mains :

— Mon Père, voyez où vous me réduisez!... Pour vous obéir, j'ai renoncé à la mort... Je ne renoncerai pas à Dieu.

Le missionnaire la contempla avec une pitié où il y avait de la tendresse fraternelle :

— Ni moi, dit-il.

— Vous n'allez pas faire de moi l'épouse révoltée de ce jeune homme?

Comme pour une bénédiction, le missionnaire étendit sa main au-dessus de cette tête charmante.

— Je ne me connais pas, dit-il à voix basse, le droit d'imposer à votre âme une contrainte si violente. Le prêtre de Dieu veillera sur la vierge qui s'est promise à Dieu. Mahimon a ordonné que votre père vous fiançât à un époux de son choix? Au nom de Jésus-Christ, votre époux, je vous réclame!

QUATRIÈME PARTIE

I

Renaud n'avait pas entendu la prière que Marie-Christine adressait au Père Blanc, il ne distingua pas davantage la réponse qu'elle en reçut; mais le désespoir qui avait jeté la jeune fille à genoux, le geste du prêtre, la joie qui soudain détendit l'angoisse de Christine, tout avertit le lieutenant que l'on venait de s'accorder dans une entente hostile à son espoir. Du moins espérait-il trouver un appui en M. Achard. Il l'aborda fiévreusement.

— Vous le savez, dit-il, jamais je n'aurais demandé à votre autorité de peser sur la décision de Marie-Christine. Mais présentement,

ce n'est ni vous, ni moi, c'est Mahimon qui la contraint à un choix. Vous permettrez donc que je vous demande formellement la main de votre chère fille.

Le père de Christine était mal revenu des appréhensions que lui avait causées la résistance du missionnaire ; il savourait la volupté de se sentir rassuré pour le principal, après une telle inquiétude. Il ne lui était pas possible d'entrer dans les impatiences de Marc et de souffrir avec lui des tiédeurs de Marie-Christine.

Il répondit assez évasivement :

— Mon cher ami, je ne sais ce que ma fille et son confesseur ont comploté, mais vraiment, après le sacrifice que le Père vient de faire à notre désir de vivre, j'ai quelque scrupule à contrarier immédiatement ses projets. Si tu veux franchement mon avis, tu jugeras que la gratitude te commande la même réserve.

Ce n'étaient pas là les paroles que le lieutenant avait espérées. Il baissa la tête. Décidé à ne pas suivre le conseil qu'on venait de lui donner, il alla droit à la jeune fille, qui continuait à causer avec le Père.

Et, se plaçant entre eux :

— Je n'ai pas oublié, Marie-Christine, l'engagement que j'ai pris dans une minute de désespoir. Mais puisque Dieu lui-même conseille à son prêtre la soumission au destin, accordez-moi par nécessité un consentement que j'aurais voulu tenir de votre seule indulgence.

Du regard Marie-Christine consulta le Père Blanc.

Il la laissait libre de répondre, elle dit :

— Vous ne croyez point, n'est-ce pas, que la soumission que nous venons de faire paraître à la violence du vainqueur détache vraiment nos cœurs du Christ? Il n'en serait pas de même de l'engagement dont vous me parlez... Le « oui » qu'une fille chrétienne prononce au seuil du mariage engage son consentement tout entier et l'engage à jamais.

Marc avait surpris le regard que Christine levait sur le Père Blanc. Il en conclut que les résistances de la jeune fille trouvaient leur appui dans une entente avec le prêtre. Il ne parvint pas à dissimuler le feu de sa colère :

— Vous me répondez, dit-il, comme si j'étais l'auteur de cette contrainte où vous vous débattez. Je la hais autant que vous puisque, par sa

faute, je devrai au sacrifice ce que j'aurais voulu obtenir de la grâce. Mais, enfin, détestable ou non, cette contrainte existe. Dirai-je qu'après la décision de Mahimon elle prend une face de rigueur et de réalité nouvelles? La comédie d'apostasie dont vous me parlez vous laissait sans trouble et seule en face de votre conscience. Il n'en va pas de même de cette obligation de mariage que l'on vous impose. Il vous faudra vivre en tête à tête avec un homme qui ne peut être ni votre père, ni, je suppose, un de ces matelots!

Son visage exprimait sa souffrance et l'humiliation de son amour devant cette nécessité qui enlèverait à la décision de Marie-Christine tout reflet de tendre consentement.

Le Père Blanc intervint :

— Vous oubliez une alternative où s'attache momentanément la volonté de mademoiselle Achard : fiancée du Christ, elle met ses engagements sous la protection d'un confesseur de la foi.

Renaud considéra le missionnaire avec stupeur, et, dans ce regard qui se prolongeait, le Père lut une défiance qui évoluait, s'enflait,

devenait soupçon. Le prêtre était prêt à soutenir cet interrogatoire sans se troubler, mais il voulut épargner à la jeune fille une parole qui devant elle ne devait pas être prononcée :

— Ne blessez pas, dit-il, celle que vous croyez aimer... Sa vocation est sous la garde de mes vœux.

Le lieutenant promena autour de soi un regard chargé de désespoir. Il ne rencontra pas un visage qui compatît à sa douleur. Occupé à relever le courage de la veuve Henriquez, M. Achard lui tournait le dos. Le Frère du Sahara vaquait à ses besognes de sacristain; les matelots étaient retournés s'étendre sur les bancs.

II

La musulmane est très curieuse de tous les artifices de toilette qui donnent tant de variété aux costumes des Européennes. Depuis longtemps déjà les femmes invisibles du marabout guettaient la minute de se partager les dépouilles des prisonnières. Le cadi s'était à peine éloigné et avec lui la foule qui l'accompagnait, qu'une députation de négresses vint trouver, dans la Maison des Hôtes, ces femmes nazaréennes qui se donnaient à l'Islam. Elles les entraînèrent dans une pièce démeublée qui servait d'asile aux voyageurs de distinction. Là, posant à terre un coffre en bois de cèdre

dont elles étaient chargées, elles dirent, en découvrant d'éblouissants sourires :

— De la part de nos chères maîtresses, les épouses vénérées de Sidi-Mahimon, nous vous apportons ces vêtements. Il faut vous en parer par obéissance pour la loi qui maintenant vous gouverne. Et aussi vous paraîtrez plus séduisantes à vos futurs époux. En échange de ces présents vous nous donnerez tous les vêtements dont vous êtes couvertes. Vous ne pouvez plus les porter sans péché parmi vos nouvelles sœurs. Nos maîtresses vénérées daignent accepter ces souvenirs de votre impiété. Elles les considèrent comme un témoignage d'amitié et de reconnaissance de votre part.

Marie-Christine fronça ses beaux sourcils. Elle écarta la portière d'alfa qui séparait cette chambre de la salle commune, et elle appela :

— Mon père ! je vous en prie, venez à notre secours. Nous avons besoin de vous.

Du geste elle désigna à M. Achard les étoffes qui déjà débordaient du coffre.

— Voilà, dit-elle, de quelle façon on prétend nous obliger à nous vêtir !

Souriant toujours, les négresses déballaient leurs présents.

Le père de Marie-Christine répondit avec son bon sens coutumier :

— Nous n'en sommes pas, ma pauvre enfant, à nous attirer de méchantes affaires pour des détails de cette insignifiance...

— Je refuse, dit la jeune fille, de me parer de ces bijoux...

Le négociant reprit avec une ferme douceur :

— Tu ne refuseras rien, ma chère Christine. Ce serait commettre une lourde faute que de nous aliéner pour si peu les femmes du marabout. Tu connais ces indigènes : la curiosité de voir de près vos toilettes européennes tient la première place dans le désir qu'elles ont de vous couvrir du haïk. Ce que vous n'accepteriez pas avec grâce vous serait tout à l'heure imposé par la force.

Et comme une rougeur, moitié pudeur, moitié colère, montait aux joues de la jeune fille, il lui prit la main avec tendresse.

— Je viens, dit-il, de faire pour l'amour de toi, mon enfant, un mensonge qui ne me pèse

pas. J'ai affirmé au cadi que déjà tu étais veuve. Il m'a cru, car toutes ces filles du Riff se marient entre dix et quatorze ans. Cela t'évitera les burlesques cérémonies qui accompagnent ici la célébration d'un mariage, — même mystique, — comme le tien.

Et il laissa les deux femmes avec les négresses.

Quand la toilette de Marie-Christine fut achevée, madame Enriquez, à qui l'on avait laissé son deuil se sentit saisie d'admiration. Ces chutes d'étoffes en plis antiques faisaient valoir la taille de la jeune fille et l'élégance de ses proportions.

Les négresses avaient drapé Christine dans ces toiles blanches que les femmes du Riff nomment « rehif ». Elles avaient passé des entraves à ses poignets et à ses chevilles. Sur les merveilleux cheveux noirs, elles avaient posé des ornements de cuivre. Autour du cou, elles avaient enroulé des colliers de corail brut, des verroteries entremêlées de sequins. Elles avaient enlevé les perles des oreilles pour les remplacer par de larges anneaux. Aux pieds, elles avaient glissé des babouches rouges. Une

large ceinture de velours faisait coller la tunique à la taille.

— Pauvre Renaud, ne put s'empêcher de murmurer la veuve. Comme il va souffrir quand il vous verra si belle.

— Mon amie, répondit Marie-Christine en baissant ses beaux cils avec une grâce pudique, n'ajoutez pas à ma confusion. Je souffre assez de me sentir ainsi déguisée et à demi nue sous ces voiles.

III

Soit que M. Achard le lui eût ordonné ou qu'il fût allé cacher son désespoir, le lieutenant Renaud ne parut point de la journée à la Maison des Hôtes.

A la chute du jour, le Père Blanc et M. Achard vinrent chercher Marie-Christine pour la conduire à la maison que le cadi avait assignée en même temps qu'il apposait son cachet en tête du contrat de mariage.

Du côté du nord-ouest, le village dominait à pic une sorte de précipice qui descendait jusqu'au Rio-Ouro. Les Riffains savaient d'expérience que, de ce côté-là, leurs prisonniers

étaient gardés par le vertige. A supposer qu'en exposant sa vie un homme voulût risquer l'évasion du côté de l'abîme, nulle femme n'aurait pu la tenter. On était sûr que le Père Blanc ne chercherait point à s'évader seul, en laissant derrière soi une femme exposée à des représailles.

La nuit était si pure que, du sentier qu'ils suivaient, les trois promeneurs nocturnes aperçurent les lumières du préside espagnol de Melilla. Clignotants au large, des feux indiquaient la présence des navires de guerre. Leurs dispositions dessinaient dans la mer des figures géométriques, qui semblaient un reflet des constellations du ciel. Une brise s'était levée du côté du rivage, avec la première apparition de la lune; les bruits de chansons, les éclats de la poudre étaient emportés par ce souffle, au loin, vers la montagne. Éparpillés dans les ravins, ils s'assourdissaient pour ces trois personnes recueillies et muettes dont les pas réveillaient l'un après l'autre les échos du chemin.

Du côté où elle ne surplombait pas le précipice : la maison que le Père Blanc allait habiter

avec sa catéchumène ouvrait sa porte unique sur une terrasse abritée par un olivier. Selon l'usage des tribus du Riff, elle entourait d'un rez-de-chaussée en pisé une cour assez vaste. Peut-être, autrefois, un troupeau y avait trouvé l'abri contre la rigueur de l'hiver ; mais cette demeure était depuis longtemps abandonnée ; ses propriétaires venaient de la restaurer, c'est-à-dire qu'elle avait été reblanchie à la chaux ; des files de jarres vides s'alignaient sous un hangar ; le long de la muraille, de massifs et larges bancs de maçonnerie qui servent de sièges pendant le jour, de lits pendant la nuit, avaient été recouverts avec des nattes en alfa.

Les quatre baies qui faisaient communiquer les chambres avec cette cour à ciel ouvert n'avaient pas de portes. La promiscuité des bêtes, des hommes, des femmes et des enfants est en effet de règle dans ces masures. Seule, la jeune épouse qui reçoit son mari chez elle, cache, momentanément, l'accès de sa chambre avec un haïk suspendu en portière. Et cette protection est une indication de pudeur que tous les hôtes de la maison respectent, conformément à la loi.

Marie-Christine et ses deux compagnons n'avaient apporté avec eux nulle lumière; mais un croissant de lune éclairait suffisamment la petite cour. Le mystère était accru par le contraste de ces blancheurs avec l'ombre qui s'accumulait dans les chambres.

Comme il franchissait ce seuil, le Père se signa et Marie-Christine imita son geste pieux. Déjà M. Achard avait fait le tour de la maison et scruté tous les coins de ténèbres.

— Quelle pièce, mon Père, demanda-t-il, choisissez-vous pour y camper?

— La plus rapprochée de la porte, répondit le missionnaire.

— En ce cas, mon enfant, il me semble qu'ici tu seras bien...

De l'autre côté de la cour, M. Achard indiquait une cellule étroite, mais dont le sol était damé assez exactement.

Le père de Marie-Christine était décidé à ne laisser paraître nulle inquiétude dans ses adieux. Il baisa la jeune fille au front, sans affectation de tendresse; seulement, au moment où il dépassait le seuil, quand le missionnaire prononça :

— Permettez-moi de vous reconduire jusqu'au rempart.

Il répondit d'un ton un peu bref.

— J'allais vous en prier.

La lune, qui filtrait à travers les branches tordues de l'olivier, barrait leurs visages, leurs vêtements, de fantastiques zébrures.

— Eh bien, allons! reprit M. Achard.

Ils marchèrent côte à côte, presque jusqu'au rempart de la ville, en silence.

Là, avant de se séparer, le père de Marie-Christine serra la main du prêtre avec énergie.

— Tout ce qui s'est passé depuis quatre jours, dit-il, m'a donné la plus haute estime de votre caractère. Permettez-moi de vous dire que, ce soir, je vous en fournirai la preuve.

Le missionnaire eut un imperceptible mouvement de recul. Peut-être craignait-il de voir le père de Marie-Christine faire un pas sur un terrain où lui-même ne voulait pas s'aventurer.

— Ceci, dit-il, est là communauté d'une seule religieuse avec un prêtre de Jésus-Christ.

— Je le sais, reprit M. Achard. Je vous de-

mande seulement de vous souvenir que Marie-Christine est une enfant unique. Je voudrais bien que le vœu définitif de son cœur ne fût pas de briser ma vie.

Il n'attendit pas la réponse du Père. Déjà il s'éloignait d'un pas décidé.

Seule dans la maison pleine d'ombre, Marie-Christine attendait le retour du missionnaire.

Les émotions des dernières journées étaient faites pour abattre des courages d'hommes. Elles avaient tendu les cordes mélodieuses de cette âme jusqu'à ce point où un souffle fait vibrer une harpe. Dans cette exaltation d'apparence calme et d'ardeur surnaturelle, la puissance des sens était décuplée. La jeune fille entendit le pas de celui qui revenait à une distance où, dans l'état ordinaire de la veille, elle n'aurait pu le percevoir. L'acuité de cette sensation était si aiguë que Christine ne perdait aucun des bruits les plus légers qui accompagnaient la marche : le frôlement de la longue robe de bure contre les buissons du chemin, le souffle même de celui qui approchait.

Jamais Marie-Christine ne s'était sentie si

maîtresse de soi que dans cette terreur tranquille, qui, de la tête aux pieds, faisait frissonner sa chair, sans que sa pureté se troublât. Dans cette netteté de pensée, elle jugea qu'elle ne devait pas demeurer là, au milieu de la cour, sous la clarté de la lune, à guetter comme une Épouse qui désire le retour de l'Époux. Sa place était dans l'ombre de cette cellule, où elle devait attendre qu'il l'appelât à lui si telle était sa volonté. Elle sut la minute précise où il arrivait devant la maison, et, avant même que la voix du missionnaire s'élevât, elle sentit ce qu'il avait décidé.

Il voulait dire sa prière du soir, libre et seul, devant la maison, en face du ciel plein d'étoiles. Sous l'olivier de la terrasse, il s'agenouilla dans une flaque de clarté. Ses lèvres remuaient imperceptiblement, dans la récitation des oraisons de sa règle. Seulement, quand il eut fini, il se souvint d'elle.

Alors, en français, il commença de répéter les litanies de la Vierge,

— Mère très pure... Vase d'honneur... Rose mystérieuse... Reine des Confesseurs... Reine des Vierges...

Il s'arrêtait entre chaque louange, les yeux levés vers la clarté de l'astre.

Et elle, de l'ombre où elle était agenouillée, elle répondait dans un murmure :

— Priez pour nous.

IV

Quand la clarté du matin, qui pénétrait la cour ouverte et librement visitait les chambres, vint toucher d'un oblique rayon le visage de Marie-Christine, la jeune fille, réveillée par cette caresse de lumière, s'étonna, au moment où ses yeux s'ouvraient, de se retrouver dans cette masure. Mais, tout de suite, la mémoire lui revint. Il y avait une pudique inquiétude d'être surprise, dans la hâte qu'elle eut de poser ses pieds à terre et de réparer le désordre que l'inconscience du sommeil avait apporté dans le mouvement de son haïk.

Elle demeura un peu de temps ainsi, assise

sur le banc de maçonnerie qui lui avait servi de lit. L'oreille au guet, elle cherchait à surprendre quelque bruit qui révélât la présence du missionnaire et, par imitation, lui dictât sa conduite. Elle n'entendait que le frissonnement léger de l'olivier, dont une brise matinale retournait le feuillage, des appels de chevriers dans la montagne, puis, au loin, le chant des coqs de Mazuza.

Presque au milieu de la cour, devant la porte de la cellule, était posé un de ces vases d'argile, décoré d'ocre et de noir, que les Berbères nomment « tadjin ». Ils conservent dans l'archaïsme de leur dessin le style des poteries romaines.

Marie-Christine s'agenouilla devant ce miroir d'eau pure. Et avec plus de coquetterie qu'elle ne s'en avouait, elle se pencha sur la surface transparente. Elle était si occupée à y considérer sa coiffure et ses traits charmants, dont l'enveloppement du haïk embellissait encore le charme qu'elle n'entendit point l'approche légère d'un pas. Elle se releva toute confuse au moment où madame Enriquez franchissait le seuil de la cour.

— Ne vous dérangez pas, dit la veuve avec un sourire. Le Maître que vous servez n'a pas demandé aux femmes de négliger les grâces de leur jeunesse. Lui-même a aimé la beauté de Marie.

La jeune fille sourit à son tour.

— Vous avez raison, ma chère Enriquez. Pourquoi les vierges qui se donnent au Christ auraient-elles pour cet Époux divin moins de prévenance que les autres jeunes filles pour les hommes dont elles veulent fixer l'amour?

Et reprenant vite sa sévérité un peu mélancolique, Marie-Christine demanda :

— Quelles nouvelles m'apportez-vous du village, de mon père, de nos compagnons?

— On m'a chargée, dit madame Enriquez, de conduire jusqu'ici une négresse qui apporte pour le Père et pour vous la nourriture de la journée. Mais il faudra que demain vous-même vous prépariez son repas, que vous mettiez aux travaux d'une ménagère, ces belles mains qui jamais ne se sont jointes que pour prier.

Sur ces mots elle appela la négresse, qui était demeurée au dehors avec sa charge de provisions et les quelques vases en terre qui

forment tout le matériel domestique d'une maison riffaine.

— Voici, dit madame Enriquez, une farine qui composera le fond de votre nourriture. C'est le « biçar », un couscous mélangé de fèves, de lentilles et de pois chiches. La négresse voudrait vous persuader d'y mêler la « viande de cèdre », c'est-à-dire ces morceaux d'écorce, qui, à ce que prétendent les gens d'ici, sont, quand on les a fait bouillir, aussi nourrissants que la chair des animaux. Votre compagnon a dû goûter à cet étrange mets quand il habitait dans les montagnes du sud, parmi les gens de Ziki ; — de même à ces glands que l'on vous envoie avec pompe. Je crois qu'ils ne vous inspireront que du dégoût. Vous ferez bien de vous en tenir à ces œufs et à la farine de biçar. On ne vous en laissera pas manquer.

Une jarre d'huile, des poivrons crus, deux mesures de thé, du sucre et quelques galettes d'orge complétaient les provisions de la négresse. Elle les déposa dans une chambre, sur le banc de maçonnerie, et se retira après avoir adressé un souhait de bon augure « à la nouvelle mariée ».

Madame Enriquez ne prolongea pas longtemps sa visite.

— Aujourd'hui, dit-elle, et jusqu'à la fin de la semaine, vous ne reverrez ni votre père ni aucun de nous. Vous avez entendu les paroles par lesquelles cette esclave vous a saluée en vous quittant? À ses yeux, comme à ceux de tout le village, vous êtes une jeune épouse qui prend possession de sa maison et du cœur de son mari. Une loi de pudeur respectée par ces sauvages exige, paraît-il, que personne, à ce moment-là, ne vienne troubler le tête-à-tête des nouveaux mariés. La prudence conseillait à votre père de ne pas transgresser cet usage. Il ne faut pas exciter le soupçon des gens qui nous surveillent de près. M. Achard vous envoie donc par ma bouche l'expression de sa tendresse et de ses espérances; car il y a, paraît-il, une grande rumeur de guerre dans la plaine. De nouveaux renforts arrivent d'Espagne; presque tous les guerriers du village sont descendus jusqu'au bord du Rio-Ouro. Ils surveillent les mouvements du général Margallo. On s'attend à quelque engagement décisif, et comme il n'est pas possible que la victoire reste à ces bandits,

nous croyons tous, à Mazuza, que notre délivrance approche.

Marie-Christine n'avoua pas à madame Enriquez qu'elle lui savait gré de la laisser à ses réflexions. Elle n'avait maintenant aucune hâte de voir finir sa vie nouvelle.

Hors des réalités du monde qui blessaient son éducation claustrale, elle se sentait reportée à cette époque où la foi au Christ se levait comme une aube sur la nuit du paganisme. Alors les croyants fuyaient le regard des hommes pour aller, dans le recueillement de la solitude, vivre sous l'œil de Dieu. Tout était pur autour d'eux comme dans leurs âmes. On eût dit qu'en s'élevant au-dessus des lieux où bourdonnent les passions humaines ils eussent dépouillé ce qui en eux était tyrannie de la chair. Le murmure des sources, les rythmes des étoiles, berçaient leurs extases. Et là, affranchis de tous les appétits de la terre, dans de paysages de grâce irréelle et de contours inconsistants, ils vaguaient, avec de célestes sourires, dans les sentiers des ermitages.

Marie-Christine se demandait si cette douceur de vivre dont elle se sentait inondée n'était pas

une récompense. Elle touchait à cette heure les fruits de la soumission dans laquelle, par obéissance pour la volonté de son directeur, elle avait renoncé au martyre. Elle se rappelait, avec une rougeur sur les joues, ce regard de défiance qu'elle avait jeté au missionnaire lorsqu'elle était venue le surprendre au milieu de son oraison. Elle aurait voulu tomber aux pieds de son compagnon pour lui demander pardon dans les larmes. Elle en avait l'élan irrésistible. Mais, en même temps, comme si, en l'absence du Père, elle se sentait dominée par sa volonté, elle avait le pressentiment qu'une telle pénitence déplairait à celui qu'elle avait offensé. Elle craignait qu'entre eux cette hardiesse ne glissât le froid d'un mécontentement, dont, d'avance, elle frissonnait sous les voiles.

V

Dans ces pensées Marie-Christine était venue s'asseoir sous l'olivier devant la masure.

— Sans doute, songeait-elle, il me verra de loin... Il comprendra que maintenant il peut rentrer dans la maison sans causer nulle gène à sa compagne de vie.

Impatiente de l'apercevoir, elle promenait ses regards sur les lignes du paysage.

Des chèvres, suivies de loin par leurs gardiens, escaladaient la brousse. Quelques cubes de maçonnerie, tombes de personnages vénérés, émergeaient, ici et là, blancs dans la verdure. Les remparts rougeoyants de Mazuza cachaient

la mer. Elle voyait passer à ses pieds des gens coiffés de chéchias, vêtus de pièces d'étoffes blanches, qui, devant eux, poussaient des bêtes de somme. Nulle part elle ne découvrait celui que cherchaient ses yeux.

Alors elle pensa :

— Je sais où il est allé porter sa prière.

Elle rentra dans la masure et regarda par la meurtrière qui plongeait sur le précipice.

A droite, sur une arête, son regard découvrait ce terre-plein où le missionnaire était venu se prosterner durant la nuit de la tentation. Et, comme elle l'avait prévu, elle le revit sur cette pierre, à l'abri du rideau de cactus. Le menton dans sa main, il méditait, le visage tourné du côté de la mer.

Une heure passa dans cette surveillance furtive. Marie-Christine n'en doutait pas : ses yeux étaient moins attachés à la forme du Père que son cœur à cette méditation qu'il élevait vers Dieu. A cette heure, elle ne voulait pas chercher de mots personnels pour exprimer dans la prière sa propre pensée. Elle aimait mieux adhérer, dans la contemplation, à l'oraison dont elle avait le spectacle. Elle demeurait

où elle était, séparée de lui par l'abîme. Mais leurs âmes, du moins, rapprochées l'une de l'autre, pouvaient monter vers Dieu dans un vol unique.

Quand le Père se leva enfin pour revenir vers la maison, elle tressaillit. Elle sortit de la chambre pour qu'il la vît dès le seuil. Elle ne sortit pas de la masure pour qu'il ignorât qu'elle l'avait attendu.

Il s'approcha d'elle avec une aisance gracieuse. Il semblait qu'il eût dépouillé la majesté du confesseur, dont toujours elle l'avait vu enveloppé. Le nom de « ma sœur », dont il la salua en l'abordant, descendit dans cette âme virginale comme une douceur délicieuse.

— Ma sœur, dit-il, venez vous asseoir avec moi sous cet olivier. Nous deviserons jusqu'à ce qu'il soit l'heure de toucher à ce repas que l'on nous envoie.

VI

Il s'assit au pied même de l'arbre, dont les racines sortaient de terre ; elle se plaça un peu plus bas. Ainsi il lui fallait lever le visage pour suivre l'enseignement qui descendait vers elle. Le tronc de l'olivier faisait paraître plus blanche la robe du religieux. Quand il levait le bras pour commenter la Parole, le bleu des vallées plaçait derrière son geste un fond de ciel.

Elle le regardait avec tant d'ardeur que, des paroles qu'il prononçait, d'abord elle n'entendit que la musique. Était-ce bien là le missionnaire que, tant de fois, elle avait vu dans la

chaire de son couvent?... un homme de Dieu, certes, mais enfin un homme. Ou plutôt n'était-ce pas Celui qui s'asseyait au bord des puits pour parler avec les femmes de Judée, et sur leur mélancolie versait le baume de sa compassion?

Lui aussi, il la regardait. Pour la faire descendre de ces hauteurs du rêve où il ne voulait pas prendre l'essor avec elle, il se hâta de l'interroger :

— Ma sœur, êtes-vous maintenant d'accord avec votre père? Consent-il à vous laisser suivre votre voie? Se place-t-il toujours entre votre vocation et Dieu?

Les yeux purs de Marie-Christine se voilèrent de tristesse.

— Hélas! dit-elle, il déclare : « De quel front viendras-tu apporter au pied de l'autel des promesses d'obéissance quand tu seras sortie de ma maison par la révolte? » Il prétend que je cherche à échapper aux devoirs naturels d'une femme. Il affirme que ces devoirs sont de veiller à ce que rien ne manque aux hommes de la famille, dans leur repos, dans leur vêtement, dans leur nourriture. Il

hausse les épaules quand je lui dis qu'au lieu d'encourager le zèle de Marthe, Jésus lui-même déclara que Marie avait choisi la meilleure part.

Le missionnaire ne releva pas cette plainte : tous deux songeaient à la scène émouvante qui, dans le Livre divin, fait passer un frisson de la terre. Elle enviait à Marie l'audace qu'elle eut d'essuyer avec ses cheveux les pieds du Voyageur. Il se demandait comment Celui qui avait supplié son Père de ne pas l'induire en tentation avait pu s'exposer avec un sourire de mystère au vertige de ces parfums.

Il devança la question qui montait aux lèvres de la jeune fille :

— Sans doute, dit-il, le Maître que nous servons voulut connaître tout le cœur de l'homme. Ainsi il chercha quel appui il pourrait trouver dans le dévouement de la femme pour accomplir sa destinée. Vous rappelez-vous, ma sœur, ces pieuses images dans lesquelles tant de peintres de génie ont évoqué la dernière minute du Crucifiement... Voyez-vous quels personnages se serrèrent autour de la Croix ?

— Je vois, dit Christine, deux femmes, en pleurs, sous des voiles.

— Oui, toutes deux, elles sont là, à la minute suprême : la Vierge et Marie ; elles apportent à celui qui agonise la double assistance de la maternité et de l'amour.

— Mais Lui! fit Christine, Lui, il ne les regarde pas!

— Dans leur tendresse, dit le missionnaire, il puise un surcroît de force. Elle l'aide à lever vers son Père sa face défaillante ; ainsi il nous enseigne quel usage celui qui veut servir l'Idée doit faire de l'Amour. Une fois pour toutes, il règle les rôles des deux moitiés de l'humanité. Du haut de son Calvaire, il nous enseigne que la femme doit aimer l'homme et que l'homme doit aimer Dieu.

Le Père Blanc avait prononcé cette parole avec la gravité d'un juge et, tout ensemble, avec une passion de foi, comme si, vraiment, lui-même, il venait de monter un calvaire en haut duquel il arrivait haletant, heureux de retrouver l'arbre de la Croix pour se soutenir.

Christine baissa la tête.

— Ces paroles, dit-elle, sont dures à entendre.

Et ses larmes coulaient.

Il la considéra avec une pitié dont elle sentit la douceur sur sa tête. C'était comme ces gouttes qui vivifient après la suffocation de l'orage. Elles faisaient fleurir la résignation d'un éclat plus vif. Dans un rayon d'obéissance dont son âme une seconde était éclairée, la jeune fille aperçut des joies qu'elle ne soupçonnait point. Elles avaient, comme elle-même, des fronts inclinés et voilés de mélancolie; mais le murmure de la soumission était sur leurs lèvres, et, à leurs cœurs brûlants d'amour, ce but apparaissait suffisant : apporter le sacrifice au pied d'une croix.

VII

Au couvent d'Alger, Marie-Christine avait été élevée par les Dames Blanches, sans exactes notions de la vie. Elle connaissait si bien le chemin de la chapelle, qu'elle aurait pu s'y rendre les yeux fermés. Elle savait le nombre des piliers qui portaient la voûte. De souvenir, elle comptait les cercles de bougies qui, aux grandes fêtes, étoilaient chaque lustre du chœur. Jamais on ne l'avait conduite à la cuisine ni à l'ouvroir. Toutes les nécessités matérielles de la vie lui avaient été masquées, parce qu'elles détournent de la culture supérieure de l'âme.

Le résultat de cette ignorance fut que le

missionnaire dut lui enseigner en souriant les plus simples éléments de leur rudimentaire cuisine. Il avait en ces matières l'expérience d'un voyageur qui a bivouaqué, et aussi les exigences aisément satisfaites d'un convive à qui sa règle propose, comme un idéal, l'imitation de la sobriété indigène.

Marie-Christine était confuse de se trouver si maladroite à assembler les éléments d'un feu de plein air, à faire lever la flamme. Elle passait des heures sur les genoux à souffler en vain sur des broussailles humides qui refusaient de flamber. Elle n'aurait pas supposé autrefois qu'un tel insuccès lui donnerait de la honte. Elle souffrait présentement de son inexpérience comme d'un manque d'amour envers le prochain.

Du moins elle profitait des minutes où le Père allait prier à cette place isolée qu'en souriant il nommait son oratoire, pour assurer leur provision d'eau. Comme ses forces étaient médiocres, à cause du manque d'habitude, elle gravissait bien des fois sous une charge légère — lourde pour elle — la pente qui descendait de sa masure au puits.

Au temps où elle estimait que les mains d'une jeune fille comme elle n'étaient faites que pour se joindre dans l'oraison, jamais elle n'aurait deviné qu'il pouvait se cacher tant de douceur dans les œuvres serviles accomplies par tendresse pour autrui et afin d'éviter à ceux qu'on vénère une fatigue ou une peine. Ainsi son orgueil enfantin se changeait lentement en une humilité féconde. Des mots qui avaient traversé sa pensée sans y faire graine germaient maintenant pour une profitable moisson. C'étaient des paroles comme cette première phrase que la Vierge répondit à l'Ange : « Je suis la servante du Seigneur. » Et d'autres qui disent les vertus abritées dans l'ombre par où les Vierges Sages firent la conquête de l'Époux.

Un matin qu'elle se décourageait à préparer un de ces tadjins qui épuisent les ressources de la cuisine indigène, elle se réjouit, comme d'une intervention miraculeuse, d'une visite de la bonne Enriquez.

La veuve savait quelle quantité d'huile et de piment en poudre se mêle avec succès au jus naturel de ces ragoûts. Elle aida la jeune

fille à préparer un mets qui, dans les circonstances où il avait été produit, pouvait passer pour succulent. Elle disparut avec une bonne grâce discrète avant le retour du missionnaire, afin de laisser à Marie-Christine toute seule le mérite de son effort.

La jeune fille éprouvait une joie qui, quelques semaines auparavant, lui eût paru incompréhensible, à porter triomphalement au Père le tadjin fumant. Comme à l'ordinaire, elle avait disposé sous l'olivier, devant la masure, la galette d'orge, la cruche d'eau fraîche et l'écuelle qui servaient au repas du missionnaire.

Elle restait là, debout, à le regarder manger. Elle attendait un mot de surprise, une phrase de remerciement pour sa peine, de louange pour ses progrès.

Le missionnaire était rentré distrait, et peut-être il ne s'aperçut pas qu'à la place du monotone « biçar » on lui servait une nourriture plus raffinée. Même il appela un mendiant qui, en gémissant, passait dans le sentier. Il lui donna à finir le plat à peine effleuré. Puis, tranquillement, il se mit à manger sa maigre galette d'orge.

Marie-Christine était sûre qu'elle aimait les pauvres. Elle trouvait tout naturel que le Père Blanc fît la charité ; pourtant, dans son cœur de femme, à une place qui, jusque-là, n'avait jamais souffert, elle fut blessée en songeant que son désir de gâter le compagnon de sa vie avait passé inaperçu et que la douceur en était perdue.

Ce même soir, à la chute du jour, avant leur prière commune, le Père lui demanda, avec son lumineux sourire :

— Savez-vous, Marie-Christine, quel anniversaire nous célébrons aujourd'hui ?

Elle rougit, craignant que, trop absorbée par les nouveaux soins de sa vie, elle se fût laissée aller à quelque oubli choquant.

Mais le missionnaire la rassura avec une affectueuse indulgence.

— Ne cherchez pas. C'est la fête de sainte Cécile. Voulez-vous que je vous rappelle son histoire ?

Les yeux brillants de Marie-Christine dirent sa joie.

— Cécile, commença le Père Blanc, appartenait à une noble famille romaine. Ses parents

étaient païens. Elle s'était promise à Dieu. Pourtant il fallut subir leur volonté et, selon la loi, accepter le mari qu'ils proposaient. Au soir de son mariage, Cécile s'était retirée dans le secret de sa maison, et là, seule devant Dieu, elle répandait son cœur avec beaucoup de larmes. « Mon Dieu! disait-elle, m'abandonnerez-vous dans cette extrémité? Refuserez-vous ce don que je voulais vous faire de tout moi-même? » Comme elle suppliait ainsi, un ange parut devant elle. « Cécile, dit-il, Dieu tient à ta promesse et à ton don. — Hélas! fit la jeune fille, comment voulez-vous que je me défende contre cet homme qui m'aime et à qui la loi me remet? — Les forces ne manquent pas à la foi, reprit l'ange. Dieu m'a dépêché à toi pour t'en avertir. » Et ayant dit, il disparut.

Ils étaient assis sous l'olivier, dans l'indécise clarté du crépuscule. Et c'était autour de leur recueillement ce léger frisson des vies végétales qui palpitent une seconde avant de se fixer dans la nuit.

La voix du missionnaire était calme et pleine.

Il continua :

— Presque au même moment Cécile entendit que l'on frappait à la porte de ses appartements. Avec un cœur qui tremblait encore, elle alla ouvrir à son mari. C'était un jeune homme à l'âme noble. Mais, à cette heure, il n'était qu'ardent et désireux d'obtenir de Cécile les promesses du mariage. Il la pressait, elle tomba à ses genoux. « Vous êtes, dit-elle, le maître, de par la nature, de par la loi et de par ma tendresse pour vous. Cependant je vous préfère le Dieu des chrétiens, auquel, avant de vous connaître, je me suis consacrée » Le mari sourit et répondit, sans s'arrêter au sens profond de ces paroles : « Le Dieu que tu sers, Cécile, n'a que faire de ce don par où tu me rendras son égal... » Mais elle le repoussait. « Vous vous trompez! Il a exigé de moi l'observation de ma promesse. — Tu as entendu sa voix? — Il m'a envoyé un des anges de son Paradis pour me rappeler mes engagements. » Le jeune homme devint pensif et murmura : « Je voudrais bien voir l'ange... »

Le missionnaire s'arrêta une seconde et il

sourit. Sa foi sans inquiétude s'égayait à la naïveté d'une telle question. Mais Christine, elle, ne sourit point. Elle avait les angoisses de Cécile. Elle cherchait à percer quel enseignement se cachait pour elle-même derrière la parabole. Et sans doute celui qui contait sentit cette impatience car il ne s'arrêta pas plus longtemps et reprit :

— Cécile sentit que Dieu venait à son secours. « Vous ne pouvez, dit-elle, apercevoir cet ange, parce que vous êtes dans l'obscurité du péché; mais allez trouver, à la porte de la ville, le vieillard qui m'a initiée. Suppliez-le qu'il vous ouvre les yeux, qu'il vous purifie dans l'eau sacrée du baptême. Alors vous reviendrez me voir et vous jugerez si ma bouche vous a menti. » Le jeune homme obéit à la prière de celle qu'il aimait. Il alla trouver le saint ermite. Il écouta ses enseignements avec docilité. Il dépouilla son erreur pour naître à la vérité. Et quand les eaux du baptême lui eurent rendu sa pureté originelle, il jugea qu'il pouvait retourner à Cécile sans offenser Dieu. Il avait couru tout le long du chemin, tant il avait hâte de la revoir. Mais, au moment de

joindre la maison où il avait conduit la jeune fille, le cœur lui trembla. Il se domina pourtant et, sans se faire annoncer, franchit la porte de la demeure. Il entendait la voix de Cécile qui était venue prendre le frais dans la cour intérieure, à l'abri de la colonnade. Il se jeta en avant, les bras tendus pour la saisir. Mais soudain il s'arrêta, étonné d'apercevoir celle qu'il aimait assise dans une pose de grâce recueillie. Et l'Ange était debout derrière Cécile. Et, sur sa tête, il portait deux couronnes de lumière : une pour la vierge, l'autre pour son jeune époux.

Une seconde, le Père Blanc suspendit sa voix, comme s'il voulait laisser le frémissement de la pure histoire se prolonger dans l'âme de la jeune fille. Puis il conclut :

— Christine, mettez comme la vierge sainte vos vœux sous la garde de Dieu. A vous aussi, s'il vous réclame, il vous enverra un ange du ciel pour vous défendre.

VIII

Chaque jour davantage Marie-Christine s'attachait aux humbles soins que lui imposait la solitude. Elle commençait à s'apercevoir qu'aux minutes de tourment, le travail des mains est un secours peut-être plus immédiatement efficace que la prière. La nécessité de renouveler la provision d'eau l'obligeait à descendre chaque matin au puits. Elle se réjouissait de cet effort et de sa fatigue.

Sur ces dix heures du matin, les vallées de l'Atalayon commençaient d'exhaler des fumées d'or. Elles s'élevaient des profondeurs bleues où la fraîcheur de l'eau se devine. Les places

de « tabias », où jadis des maisons se dressèrent, encadraient de figuiers de Barbarie des carrés d'herbe symétriques. La jeune fille en longeait plusieurs dans sa descente du sentier. Il en sortait des parfums printaniers que la brûlure de l'air faisait enivrants.

Le puits d'où Marie-Christine tirait l'eau était caché à mi-côte du ravin, dans un fouillis de myrtes et de genévriers. L'antique poulie était pourvue d'un sac de cuir et d'une corde usée. Il fallait descendre très bas pour atteindre la nappe.

La jeune fille se disposait à remonter son fardeau. Elle s'efforçait de placer la cruche sur son épaule, quand une parole rauque la fit se retourner avec inquiétude.

— Ohé! la belle! Veux-tu qu'on te donne un coup de main?

Elle reconnut le renégat Diégo, et le dégoût dominant la crainte, elle eut, en arrière, le mouvement d'une femme qui voit la vipère à cornes.

Pourtant, elle répondit :

— Passe ton chemin... Entre toi et moi il n'y a rien de commun.

Le renégat rit grossièrement.

— Quelle fierté! Parbleu, ma fille, tu n'es guère reconnaissante. Je m'attendais à un meilleur accueil.

Elle s'éloignait. Il continua :

— N'est-ce pas à moi, au renégat Diégo, que tu dois à cette heure de posséder un mari? — Un mari qui te plaît, à ce qu'on dit dans Mazuza?... Car vous êtes toujours en tête à tête et vous avez oublié le chemin du village.

Marie-Christine avait autant de pureté que d'orgueil. L'un et l'autre s'unissaient pour empêcher qu'elle évitât le piège. Elle s'y jeta dans l'aveuglement de la colère :

— Renégat abominable! dit-elle, tes paroles glissent sur celle qui t'écoute. Tu connais aussi bien que moi les secours qu'offrent contre tous les vertiges la Loi que tu as trahie. Va donc dire à ceux qui t'envoient qu'elle triomphe malgré tout! Leur malice se heurte au vœu d'un prêtre et d'une jeune fille. Ils ont eu le pouvoir de les isoler en face l'un de l'autre, non pas celui de troubler leurs âmes. Sous ce déguisement, Marie-Christine demeure l'épouse du Christ!

La jeune fille remonta jusqu'à la masure, haletante sous sa charge, mais encore plus oppressée par l'inquiétude. Le rire par où Diégo avait accueilli son imprécation l'effrayait, plus peut-être qu'une audace grossière ou l'angoisse d'une poursuite. Elle percevait maintenant que le renégat avait voulu lui arracher son secret. Elle se désolait d'avoir si facilement découvert ce que ses ennemis voulaient connaître. Elle discernait le sentiment qui l'avait obligée à se livrer. Elle en concevait une espèce de honte qui l'arrêtait de tout dire à son compagnon.

Le Père Blanc avait pris le parti de ne jamais interroger la jeune fille sur les nuances de son humeur. Pourtant cette fois il s'arrêta à l'inquiétude qui était en elle. La main de Christine tremblait tandis qu'elle tendait au Père l'écuelle de couscous; le haïk léger emprisonnait mal le tumulte de son cœur.

— Ma sœur, dit le missionnaire, il s'est passé, tandis que vous étiez seule, quelque chose que vous ne me dites pas. L'apaisement qui suit la prière n'est plus sur votre visage : un souvenir ou une crainte nouvelle vous ont troublée en mon absence?

Elle baissa la tête, car cette bienveillance inaccoutumée augmentait sa confusion.

— Mon Père, fit-elle, je me suis laissée surprendre par notre ennemi...

Elle dit son effroi, quand elle avait entendu cette voix auprès du puits, derrière elle; lorsque, en se retournant, elle avait reconnu le renégat. Elle rougissait de répéter les paroles de Diégo, mais plus encore de confesser qu'après cette surprise, la révolte avait chez elle dominé la peur.

— Je vous dois, mon Père, toute la vérité. Pas une minute je n'ai craint que la présence de cet homme mît mon honneur en péril. C'était sa raillerie que je ne pouvais supporter. Elle excitait en moi une colère très vive. Je n'ai pas aperçu le piège qu'il me tendait. Je l'aurais vu que, je le crains bien, dans mon irritation, j'aurais prononcé les mêmes paroles.

Au silence par où le Père accueillit son aveu, elle comprit qu'il la désapprouvait. Elle en ressentit une douleur sincère; les larmes lui montèrent aux yeux. En même temps ses mains se joignaient.

— Pardon, dit-elle avec une ardeur où il y avait une grâce enfantine, je sens bien que j'ai mal fait, et vous me condamnez. Mais que fallait-il donc répondre? Devais-je accepter que l'outrage de cet homme indigne tombât sur vous et sur moi? Ma fierté chrétienne se soulevait contre ses insinuations. Je sens l'erreur que j'ai commise.... hélas! je sens aussi qu'en pareille occasion, malgré moi, j'y retomberais.

Le Père soupira :

— Ma sœur, fit-il, vous venez de vous condamner vous-même. Il n'est pas besoin que j'appuie sur votre regret. Les paroles de ce malheureux ont, dites-vous, exaspéré votre « fierté chrétienne »! Voilà deux mots qui jurent de se rencontrer; car c'est bien au contraire « l'humilité chrétienne », que, chaque jour, nous vous recommandons. Ce n'est pas votre pudeur, Marie-Christine, qui s'est sentie menacée, c'est votre orgueil qui a bondi. Vous avez oublié les soufflets de la Passion, les insultes, pires que les déchirures d'épines et pourtant supportées avec la même patience.

Le feu du regret était maintenant sur les

joues de la jeune fille. Elle tourmenta ses mains délicates et elle répéta à deux reprises :

— Que faire?... Que faire?

Une seconde, le Père la considéra avec une expression énigmatique.

— D'abord, dit-il, n'enchaînez pas, à une faute que vous déplorez, une faute nouvelle. Vous avez obéi à la vanité, ne cédez pas au découragement. Les suites de votre péché seront seulement celles que Dieu permettra.

Elle ne l'écoutait plus, un murmure encore lointain montait du chemin de ronde. Les sens de la jeune fille, plus aigus que ceux du missionnaire, perçurent ce bruit les premiers. Christine se pencha par-dessus le mur de pierres sèches, et, ayant vu, elle poussa un cri :

— Mon Dieu! fit-elle.

Le Père regarda du côté du ravin. Il hocha la tête. Il avait reconnu Mahimon lui-même qui s'avançait, suivi de cette foule bigarrée que la dévotion de clientèle met, en pays indigène, sur les pas de tout personnage de marque.

— Il vient à nous! s'écria Marie-Christine. Le rénégat l'a averti! Mon Père! Mon Père!

Pardonnez-moi ! Mon orgueil aura rendu votre sacrifice inutile !

Elle s'était jetée à genoux. Elle joignait les mains. Le Père l'obligea à se relever :

— Que votre obéissance, dit-il avec fermeté, soit la première marque de votre contrition. Évidemment Mahimon vient à moi. Il se peut que cet entretien ait des conséquences suprêmes. Vous allez vous retirer au fond de la maison, et vous y mettre en prières. Quoi qu'il arrive, vous n'en sortirez que sur mon ordre.

Elle tordit ses mains :

— Mais, mon Père, ils vont vous emmener... Ils vont...

Cette fois, le missionnaire fronça le sourcil et sa voix prit la sévérité du commandement :

— Est-ce Dieu ou vous qui avez la garde de mon salut ?

Marie-Christine eut la sensation que depuis des jours elle montait vers la lumière du fond d'un abîme, et que, d'une seule secousse, elle venait d'y retomber. Pourtant elle ne répliqua point. Elle ne sanglota pas. Elle porta les mains à ses tempes ; puis elle inclina la tête, rentra

dans la cour de la maison, disparut dans l'ombre de la masure.

Le missionnaire jugea qu'il lui fallait attendre le marabout au seuil de la cour. Il s'assit sous l'olivier, et jusqu'à ce que son adversaire parût au tournant du chemin, il pria.

IX

D'un geste, Mahimon avait arrêté la foule qui le suivait. Il s'approchait maintenant, accompagné d'un seul enfant qui portait à la main un petit sac en peau de chèvre. Le Père Blanc attendit qu'il fût à quelques pas de lui pour se lever et pour le saluer, d'une légère inclinaison de tête :

Le marabout répondit à cette nuance de déférence par un sourire ironique :

— Je te croyais, dit-il, si absorbé par les voluptés, que j'avais défendu que l'on te tînt au courant des nouvelles de la guerre. Mais j'apprends qu'au lieu de jouir du bonheur qui

est à ta portée, tu demeures tourné vers des espérances interdites? Sans doute, tu as mis ta confiance dans une intervention du général Margallo? Tu te dis que, un jour ou l'autre, quelque ambassadeur viendra nous proposer de sa part un échange de prisonniers? Tu n'attends que d'avoir franchi le Rio-Ouro pour rejeter ces vêtements rituels? Il faut faire ton deuil de tous ces espoirs! Dieu se range du côté des croyants contre les infidèles. Hier Margallo est sorti de Melilla avec deux mille Espagnols. Il venait soutenir les profanateurs qui empêchent nos morts de dormir dans la paix de Dieu. Tous les gens d'Atalayon étaient là pour le recevoir, tous ceux de Mazuza, tous ceux de Fréjana. La plaine était blanche de leurs burnous. Nous avons fondu sur lui des hauteurs de Gurubu et de Sidi-Guarrich. Nous l'avons rejeté au delà des forts de San Lorenzo et de Camellos. Nous l'avons enfermé dans sa citadelle de Cabrerizas. Sans doute, il avait peur d'être enlevé, car, avant la chute du jour, il a tenté une sortie. L'insensé! Avec deux mille nazaréens, il croyait mettre en fuite dix mille Croyants! Trois balles l'ont

arrêté sur le seuil même de son fort... une est entrée dans sa tête... deux dans son cou... Veux-tu voir?

Avant que le Père eût fait un geste, Mahimon ouvrit le petit sac en peau de chèvre que l'enfant, avant de s'éloigner, avait déposé à ses pieds. Il y plongea la main, et, par l'oreille rigide, il tira la tête exsangue de Margallo. Les yeux étaient à demi ouverts, les coins de la bouche tombaient.

Le Père Blanc regarda cette face douloureuse.

— Margallo, dit-il, n'est pas à plaindre. Il est mort en soldat, pour une cause qu'il aimait.

Les narines de Mahimon frémirent.

Sans prendre la peine de replonger dans le sac la tête décapitée, il la laissa tomber de ses mains et rouler sur le sol.

— Voilà, dit-il, ce que Dieu fait des ennemis de son Prophète. Et tu aurais tort d'espérer que Marcias réparera la défaite de Margallo... L'Espagne peut bien nous envoyer tous ses généraux. Ce ne sont pas eux qui te délivreront, toi et tes compagnons de chaîne. Dieu vous a mis dans la main de Mahimon : quand

une fois cette main s'est fermée, elle ne se rouvre plus.

Il s'arrêta une seconde, peut-être pour chercher à distinguer si ces nouvelles avaient entamé la résistance de son prisonnier. L'attitude du Père ne laissait rien deviner de son état d'âme.

— Dépouille donc, fit durement le marabout, cet orgueil qui ne convient pas à un esclave et ne cherche pas plus longtemps à abuser ton maître. Je t'avais donné une femme. Qu'en as-tu fait?

— J'ai respecté sa virginité.

— Sais-tu que tu violes avec audace la loi de Mahomet?

— J'obéis à celle du Christ.

— Tu l'as reniée!

— Par la contrainte. Ma soumission a été un acte de résignation extérieure à la volonté de Dieu, un sacrifice de pitié pour mes compagnons. Je leur ai immolé les chances du martyre. — Pour mon vœu de chasteté, seul Dieu pourrait m'en relever.

Le ton du marabout se fit moins farouche.

— Tu prétends, dit-il, que Dieu nous aurait

ordonné, à nous autres musulmans, d'épouser des femmes jusqu'à quatre, de posséder des esclaves autant que notre fortune nous le permet, et qu'à vous autres, nazaréens, il vous aurait ordonné de vous abstenir des joies de l'amour? A quels désordres voulait-il donc nous condamner? Nous savons, aussi bien que vous, comment vivent les célibataires! L'adultère est leur pain. Ils en usent comme les chiens errants. Ils rôdent la nuit d'un douar à l'autre, à la recherche d'une proie, et le maître des tentes les reçoit selon leurs mérites.

Le missionnaire répondit avec ardeur :

— Tu ne te trompes pas, Mahimon. Le désir fait de l'homme une bête vagabonde et avide. Tous les rapts, toutes les violences, il les rêve du matin au soir. Sans la grâce de Dieu, la grâce du Dieu des chrétiens, l'homme ne peut pas se soustraire à cet esclavage. Soutenu par cette indulgence, j'ai pu vivre dans la solitude, en tête à tête, jour et nuit, avec cette jeune fille, belle comme les anges, sans craindre que le désir qui te ronge me fît trahir mes vœux.

Il s'exaltait dans la fierté de la chasteté sacerdotale où il voyait le triomphe de sa foi.

Mahimon le rappela au fait :

— Oui ou non, es-tu musulman et soumis à la règle du Prophète ?

Ils étaient deux prêtres l'un en face de l'autre, également attachés à leur loi, également habiles.

— J'ai déjà, dit le missionnaire, répondu à la question que tu me poses... Ne la renouvelle point, car, sur ce sujet, mes résolutions n'ont pas varié.

— Ni ma volonté, dit Mahimon. Je ne permettrai pas que cette fille et toi vous éludiez plus longtemps mes ordres. Je ne tolérerai pas que vous persévériez dans les magies qui vous protègent contre les forces de la nature. J'ordonne que ce mariage musulman soit consommé selon la loi. Demain, à l'aurore, nos matrones visiteront ta maison. Malheur à toi si j'apprends par elles que tu t'es obstiné dans ta désobéissance !

X

Un cri qui partait du seuil de la masure leur fit tourner la tête. Marie-Christine avait désobéi. Elle était aux écoutes. Avant que le missionnaire pût l'arrêter par la foudre de son regard, elle vint tomber aux pieds du marabout. Elle touchait son haïk d'une main suppliante. Elle attachait sur ce visage cruel ses yeux admirables.

— Arrête ! fit-elle, arrête ! N'abuse pas de ta puissance contre la faiblesse d'une jeune fille !

Elle avait peine à ressaisir son souffle. Le missionnaire la considérait avec stupeur ; Mahimon affectait de détourner la tête.

— Qu'est-ce que tout cela? demanda-t-il au Père Blanc. Sans doute cette comédie était préparée entre vous deux? Tu t'imagines que tu vas changer la volonté de Mahimon en faisant couler des pleurs de femme?

Il eut le geste de repousser la jeune fille; mais elle prit son bras:

— Écoute-moi, reprit-elle. Il m'avait défendu de quitter notre maison et d'apporter ma plainte à tes genoux. Je lui ai désobéi parce qu'il faut que toi, tu m'entendes, et que tu me fasses justice. Ton droit est supérieur à son droit. Il n'y a plus de loi quand tu parles.

Son accent était celui d'une espérance sincère. Mahimon cessa de lui opposer la force, et, pour la première fois, depuis qu'elle était à ses genoux, il la considéra.

— Parle librement, dit-il. De quoi as-tu à te plaindre?

Elle cacha son visage dans le haïk comme si l'aveu qu'il lui fallait faire la suffoquait de honte.

— Maître, je t'en supplie, délivre-moi de cet homme!

De nouveau les sourcils de Mahimon se contractèrent.

— Tu prétends, s'écria-t-il, échapper à la loi de la femme ?...

Elle secoua la tête :

— A la sienne, Maître ! A la loi d'un époux que l'on m'a imposé malgré moi !

Mahimon flairait un piège. Ses lèvres pâles étaient frémissantes, il dit avec une moue terrible de dédain :

— On entre dans le cœur des femmes par la force !

Elle haletait :

— Un autre avait gagné le mien par la tendresse.

Elle tordait ses mains comme une amante aux abois.

Le marabout la perça de son regard clair.

— Alors tu aimes un autre homme ?

Elle répondit sans faiblir ;

— Cet officier qui habite dans la maison de mon père.

— Pourquoi ton père ne te l'a-t-il pas donné pour époux ?

Sans lever les yeux, elle murmura :

— On n'a pas consulté mon cœur.

C'était là le destin de toutes les femmes

riffaines. Mahimon ne songeait pas à s'étonner d'un tel oubli, mais il fut soulevé d'une joie pernicieuse à la pensée que ce nazaréen avait désiré l'amour de cette jeune fille et qu'il n'avait pas su l'obtenir.

— Par Sidi-Guarrich ! s'écria-t-il, avec une ironie insultante, voilà donc ce que cachaient toutes les hypocrites paroles par où, il y a un instant, cet homme tentait de m'abuser ! Il voulait couvrir d'une obéissance imaginaire à on ne sait quels vœux sa défaite ridicule. Non, certes, ma fille, Mahimon ne te laissera pas plus longtemps aux mains d'un tel mari. Nous unirons celui-ci à la veuve Enriquez, quand elle aura fini de pleurer un époux défunt. Ta jeunesse et ta beauté méritent un traitement plus doux. Dès cette minute, cet homme n'est plus rien pour toi. Le cadi vous avait mariés, ma volonté vous divorce. Elle t'affranchit de toute tutelle. Tu es libre d'épouser qui te plaît.

Mahimon étendit le bras sur Christine pour indiquer qu'il la couvrait de sa protection, puis sans jeter un regard au missionnaire, il se détourna, s'éloigna lentement.

Le Père Blanc eut un mouvement rapide

comme pour lui couper la route. Il s'arrêta devant la supplication à mains jointes que Marie-Christine, toujours à genoux, élevait maintenant vers lui :

— Je vous en supplie! dit-elle en français. Ne rendez pas mon sacrifice inutile...

Ils restaient seuls en face l'un de l'autre. Leurs regards se croisaient avec une espèce d'égarement. Enfin, il fit à voix basse :

— Il fallait me laisser mourir!

Elle sentit qu'un sanglot soulevait sa poitrine et un instant elle appuya la main sur ses yeux :

— Je ne pouvais pas...

— Mais vos vœux, Christine?...

— J'ai songé aux vôtres.

— Et vous allez devenir la femme du lieutenant Renaud?

Elle répondit, baissant la tête :

— Oui... Son épouse chrétienne.

Puis, après une pause:

— Vous êtes là, pour bénir notre union.

CINQUIÈME PARTIE

I

Les nouvelles dont le marabout de Mazuza avait voulu accabler son prisonnier ne reflétaient plus exactement les opérations de la guerre.

A cette date du 22 novembre 1893, le général Marcias avait réparé l'échec de Margallo. Certain que la flotte espagnole ne laisserait plus passer de contrebande de guerre, il épuisait par des alertes perpétuelles les munitions de ses adversaires.

Il y avait autour de Melilla trente mille Riffains en armes. On savait qu'en dehors des fameux fusils à « seize coups » dont la répu-

tation est établie dans la montagne beaucoup plus sûrement que le respect pour le Sultan, les insurgés disposaient de huit à neuf cent mille cartouches métalliques et de dix mille Remington. Ils se servaient si habilement de ces armes de précision que le général Marcias avait dû autoriser ses officiers à porter une vareuse sans ornements. Les broderies d'uniforme servaient de cible aux tireurs.

L'acharnement des Riffains contre le préside et les forts croissait d'heure en heure. Ils approchaient maintenant si près de Melilla que, chaque nuit, leurs balles venaient tomber dans le faubourg du Polygone. Ils avaient profité des jets de lumière électrique, qui éclairaient un débarquement nocturne, pour fusiller à deux cents mètres les dragons de Santiago. Ils poussaient leurs tranchées jusqu'en territoire espagnol. Ils se ruaient sur les convois qui, toutes les quarante-huit heures, venaient renouveler la provision d'eau des cinq forts.

Dans les engagements sérieux, ils avaient adopté la tactique européenne. Ils pratiquaient avec habileté le nouveau mode de combat de l'infanterie, c'est-à-dire la chaîne, le soutien

et la réserve. Ils mettaient à profit avec une habileté surprenante les ondulations du terrain. Ils avaient protégé les approches de leurs villages par des édifications de petites murailles en pierres sèches. Ils creusaient en arrière des fossés peu profonds. En avant ils rejetaient la terre sur le mur pour renforcer l'obstacle et le couvert. Avares de leurs feux, ils laissaient maintenant les Espagnols approcher à trois ou quatre cents mètres de leurs tranchées. Ils leur infligeaient des pertes d'autant plus sérieuses que l'œil de l'assaillant distinguait difficilement ces ouvrages militaires des accidents naturels du sol.

Ce sursaut d'activité belliqueuse avait sa source dans l'inquiétude.

Au commencement de novembre, le bruit avait commencé à se répandre dans le Riff que le Sultan Mouley Hassan abandonnait son expédition du Taffilet et qu'il remontait dans le nord pour surveiller les événements, peut-être pour négocier avec l'Espagne. Le 11 du même mois, un prisonnier, envoyé en parlementaire par le général Marcias aux gens de Fréjana, les avertit que le Sultan, de retour

dans sa capitale, venait de se mettre en communication avec le ministre d'Espagne. Il promettait à ce diplomate toutes les satisfactions de droit. Même, dans sa volonté de faire acte de suzeraineté, il parlait de venir en personne réduire l'insurrection du Riff.

Le marabout de Mazuza feignait de dédaigner toutes ces nouvelles. Secrètement, il en était affecté. Il décida d'envoyer aux renseignements son espion Diégo.

M. Achard, le lieutenant Renaud et le Frère Marius en reçurent la confidence du renégat lui-même.

— Je joue avec vous, dit-il, cartes sur table : mes affaires ne sont pas meilleures à Melilla que les vôtres ici. J'apprends que le général Marcias vient de fusiller au pied de la tour de San-Iago mon associé Isaac-ben-Amou. Donnez-moi pour le maréchal Martinez Campos, que l'on attend à Melilla d'une heure à l'autre, une lettre de recommandation. Expliquez-lui que mes bons offices à votre endroit méritent quelque considération de sa part. Et, du même coup, la question si intéressante de votre libération sera fort avancée.

Le négociant Achard avait ce principe : sur le terrain des affaires, la rancune est un obstacle encombrant. Il était prêt à se servir du renégat. Mais il ne voulait pas être dupé. Il imposa silence aux récriminations du lieutenant et du Frère Marius. Il dit simplement :

— Comment veux-tu que nous ayons confiance en toi ?

Le renégat jeta autour de soi un regard circonspect. Personne n'était aux écoutes. Il tira de sa djébira une feuille de parchemin au bas de laquelle Mahimon avait imprimé son cachet.

— Voici, dit-il, un sauf-conduit. Il me permettra de franchir toutes les lignes des Riffains et d'arriver jusqu'en face de l'isthme qui relie le préside à la terre ferme. Vous le savez comme moi, la protection de Mahimon ne vaut pas au delà. Au contraire, grâce à votre lettre, je pourrai entrer dans le fort de San-Francisco et y demander un guide qui me conduise au maréchal.

Le négociant réfléchit une seconde.

— Ta proposition, dit-il, mérite qu'on l'examine. Si je juge à propos de lui donner suite, comment te le ferai-je savoir ?

— Il ne faut pas, reprit Diégo, que l'on nous voie causer ensemble. Je quitterai Mazuza cette nuit, avant le lever de la lune, c'est-à-dire que, vers onze heures du soir, je passerai à cette place où le Père Blanc a coutume d'aller prier. Si l'un de vous vient m'attendre là, je me chargerai de la lettre. Sinon, que vos destins s'accomplissent d'eux-mêmes!

Diégo venait à peine de s'éloigner, quand le Père Blanc se présenta sur le seuil de la masure que M. Achard habitait avec ses deux compagnons.

Une émotion dont il n'était pas le maître pâlissait légèrement le visage du missionnaire.

— J'apporte, dit-il, une nouvelle dont vos cœurs vont se réjouir.

— Notre libération est proche ? s'écria M. Achard.

Le Père Blanc l'arrêta :

— Non, dit-il, je viens vous faire une demande en mariage.

Marc ne quittait pas le missionnaire des yeux.

— Monsieur Achard, voulez-vous accorder

la main de votre fille Marie-Christine à M. le lieutenant Renaud?

Tous eurent un mouvement de surprise. Et le négociant dit :

— Mais, mon Père... Je croyais que le marabout de Mazuza...

Le missionnaire interrompit :

— C'est Mahimon lui-même, monsieur Achard, qui exige ce mariage. Il a entendu dire que la réunion de Marie-Christine avec un prêtre de Jésus-Christ n'était qu'une apparence. J'ai obtenu de lui qu'il me dégageât par le divorce. Il y a consenti à la condition que cette désunion serait immédiatement suivie par un nouveau mariage.

Le lieutenant Renaud dut s'appuyer au mur. Pourtant il murmura :

— Et Marie-Christine consent?

Le tremblement de sa voix disait son attente passionnée.

Sans tourner les yeux vers le jeune homme, le missionnaire répondit :

— Marie-Christine est une chrétienne. Elle se soumet à la volonté de Dieu.

— Ah! mon enfant!... dit M. Achard.

Il ouvrit les bras; le lieutenant s'y jeta.

La quinzaine qui venait de s'écouler avait vieilli Renaud. Les souffrances de cœur où il avait vécu laissaient sur son visage un léger masque de tourment. Cela donnait une valeur morale à sa naturelle séduction d'énergie. Il prit le Père Blanc à part, et, avec cet élan de sincérité qui avait chez lui tant de charme, il confessa :

— Ma confusion, mon Père, égale ma gratitude... Je vous ai méconnu tout haut, calomnié tout bas...

Le missionnaire répondit avec froideur :

— Vous n'avez pas de remerciements à m'adresser, monsieur; ici je ne suis que le porte-parole de mademoiselle Achard. C'est en son nom que je l'ai demandée à son père pour vous.

Renaud hocha la tête.

— Je vous entends trop, dit-il. Je ne la tiens que de sa soumission !

On décida qu'on ne laisserait pas à Mahimon le temps de changer une fois encore l'orientation de ses caprices. Le soir même le mariage serait célébré dans la cour de cette

masure que le Père Blanc avait habitée avec Christine.

— Ensuite, dit le missionnaire au lieutenant, nous vous laisserons en face de celle qui sera devenue votre femme de par la loi de Dieu et son libre consentement. Je vous demande seulement de vous souvenir à cette minute qu'avant d'être l'abri d'un amour permis, cette maison aura servi d'asile à la Pureté et à la Prière.

II

Sur le seuil de la cour, Marie-Christine s'était séparée du Père Blanc. Et quand il avait disparu à ses yeux au tournant du chemin de ronde, elle était venue s'asseoir sous l'olivier.

L'engourdissement de la sensibilité, de la pensée, du vouloir qui suit toute dépense excessive d'activité physique ou morale, lui faisait circuler dans l'âme un subit apaisement. Elle en était surprise. Elle en savourait la douceur tout en laissant ses regards errer sur les lignes grandioses du paysage. Il lui semblait que ses yeux venaient de se fermer sur ce monde du rêve où s'était complue sa jeunesse cloîtrée et

que les réalités extérieures lui étaient révélées pour la première fois.

Elle avait envie de remercier Dieu parce que la lumière se fait bleue au fond des vallées, parce que de jeunes pousses rafraîchissent au printemps la vieillesse séculaire des oliviers, parce que, de même, la grâce d'en haut touche et épanouit à l'heure propice les cœurs qui lui résistaient.

— Est-ce donc là, pensa-t-elle, cette joie du sacrifice dont m'ont parlé tous ceux qui s'intéressaient à mon salut ?

Elle songea soudain que le Père Blanc arrivait au bout de son chemin. La minute approchait où M. Achard allait apprendre par ce messager la nouvelle qui pouvait le faire le plus heureux. Quel ne serait point son élan de tendresse vers sa fille à ce moment-là ! La pensée de Christine, tout à fait détachée des scrupules du missionnaire et de la félicité de Renaud, contemplait seulement cette satisfaction de son père comme l'unique objet auquel elle voulait relier sa décision.

Dans ces sentiments, l'émotion que M. Achard laissa percer, deux heures plus tard, en abor-

dant cette fille si tendre et si obéissante, apporta à Marie-Christine une douceur qu'elle ne connaissait pas.

Le négociant avait pris les devants. Il se méfiait d'un attendrissement qui, pour la première fois peut-être depuis vingt années, mettait dans ses yeux clairs le brillant d'une larme.

— Ma pauvre enfant ! dit-il en serrant Christine sur sa poitrine. Nous venons de traverser des heures affreuses ! Je ne les regrette pas, puisqu'elles devaient m'apporter cette joie. Sûrement je n'aurais pas indéfiniment opposé ma volonté paternelle à ta vocation. En la suivant, tu aurais brisé ma vie.

Entre cet élan de son père et sa propre tendresse, Marie-Christine ne sentait plus, comme autrefois, une barrière d'inquiétude. Elle s'oublia frémissante dans cette étreinte filiale.

Ce fut M. Achard qui dut parler le premier des nécessités de l'heure :

— Marc, dit-il, arrive sur mes pas avec le Père Blanc... Comment vas-tu le recevoir ?

Elle répondit d'une voix ferme :

— Comme le devoir et l'honneur m'ordon-

nent d'accueillir celui qui sera mon époux de par la volonté de Dieu, de par la vôtre et de par mon libre consentement.

M. Achard regarda la jeune fille avec une tendresse qui descendit dans l'âme de Christine.

— Je t'entends, mon enfant. Ta résignation est sereine. Tâche d'y ajouter un peu de joie... Tu ne feras que devancer l'éclosion d'un sentiment que Dieu ne peut pas te refuser en échange de ta décision si chrétienne et si filiale.

L'émotion soulevait maintenant à grandes ondes la gorge de la jeune fille.

— Mon père, dit-elle, si cette joie vient, elle sera bien accueillie. Je vous le promets, pas une seconde je ne lui résisterai par vanité enfantine, souvenir de mon obstination passée. A cette heure il m'est impossible de la feindre. Je tombe de haut, j'en suis encore froissée. Vous aurez de l'indulgence pour moi...

Elle ajouta plus bas :

— Lui aussi sans doute...

Une seconde fois elle allait appuyer le front sur la poitrine de son père. Un bruit léger,

vers la porte de la cour, lui fit tourner la tête.

— Ce sont eux, dit M. Achard.

Elle songea plus qu'elle ne dit :

— Déjà !

Le missionnaire était resté sous l'olivier pour ne pas apporter une gêne à cette première entrevue.

Marc s'avança vivement. Quand il fut devant Marie-Christine, il s'agenouilla, il prit la main qu'elle ne retirait pas, il la posa sur son front. Son attitude d'humble piété, la muette éloquence de son agenouillement, la timidité qu'il avait à lever les yeux sur celle qu'on lui donnait pour femme, firent de l'impression sur Christine. Elle dit avec une douceur aisée :

— Remettez-vous... Relevez-vous... C'est devant Dieu seul qu'il nous faudra nous agenouiller, tout à l'heure, côte à côte.

Il ne pouvait que répéter le nom qui lui était cher.

— Christine... Christine...

Enfin il dit :

— Ce n'est pas moi qui vous presse ainsi !... J'aurais voulu vous donner le loisir de vous

habituer à cette idée de mariage... Le temps de me supporter...

Elle eut un sourire mélancolique:

— Ne prononcez pas de telles paroles, Marc. C'est moi qui ai désiré que notre mariage fût célébré sur l'heure. Je vous en prie, si le Père Blanc vous a accompagné jusqu'à cette porte, prévenez-le. Je lui serai reconnaissante de procéder sans délai à la cérémonie. Demain il dira une messe à la Maison des Hôtes. Tous nos compagnons de naufrage pourront y assister. Sa bénédiction nous suffira pour aujourd'hui.

Marie-Christine guettait le regard qu'au premier moment le missionnaire arrêterait sur elle. Elle estimait qu'elle-même avait payé le droit de le contempler en face. Une seconde ils se considérèrent.

Si jamais à leur insu leurs âmes s'étaient inclinées l'une vers l'autre, elles surent dès cette minute qu'elles n'avaient pas fléchi. Le Père Blanc était revenu à cette politesse glacée qui fait le fond des sentiments du prêtre pour toute femme, même chrétienne. Marie-Christine ne se sentait plus disposée à s'humilier devant cette indifférence comme au temps où,

dans un éblouissement de respectueuse tendresse, elle confondait le Christ avec son prêtre.

Volontairement elle alla droit à ce qu'il y avait de banal dans leurs rapports immédiats.

— Mon Père, dit-elle, si vous jugez que la présence d'un seul témoin est suffisante, je vous demanderai de procéder à la célébration du mariage sans plus attendre.

S'il sentit ces nuances, il ne laissa point paraître qu'elles le surprenaient. Il répondit d'un ton naturel :

— Le rite n'exige que la présence du prêtre et des époux.

M. Achard ôta de son doigt, pour le donner à Marie-Christine, l'anneau que sa femme avait reçu de lui au jour de leur mariage.

En le bénissant, le Père Blanc dit :

— Ceci est le symbole de l'amour qu'une femme chrétienne doit au mari qu'elle tient de Dieu et de son consentement libre. Qu'il soit impérissable, cet amour, comme le cercle sans fin, fécond comme l'or dont cet anneau est formé.

III

Ce même soir, comme M. Achard et le Père Blanc se disposaient à laisser les jeunes époux en face l'un de l'autre, le lieutenant Renaud retint le missionnaire une seconde, sur le seuil de la masure.

— Mon Père, dit-il, promettez-moi que tout à l'heure vous viendrez nous retrouver ici. J'ai une prière à vous adresser. Pouvons-nous compter sur votre visite ?

Le Père Blanc eut un geste d'acquiescement.

— Vous m'avez appris, dit Marc, que jamais, aux heures d'inquiétude, on ne vous adjure en vain.

Marie-Christine avait fait un pas hors de la maison pour accompagner son père, et maintenant, une main sur ses yeux, elle le regardait s'éloigner en compagnie du missionnaire.

Par discrétion, Marc était resté un peu en arrière. Comme elle se retournait enfin, il vint à elle ; il lui prit la main, il la conduisit sous l'olivier.

— Asseyez-vous là, Christine. Voulez-vous qu'entre le passé et l'avenir, dont ni vous ni moi ne pouvons percer le mystère, nous fassions ici une halte ?

— Je le veux, dit-elle.

Il lui serra la main avec tendresse avant de la laisser retomber.

— Vous rappelez-vous, dit-il, l'entretien que nous avons eu ensemble, le 8 octobre dernier, il y a un mois et demi ? La date en est précise dans ma mémoire. C'était quelques heures avant que la *Reina-Mercedes* vînt se briser sur les récifs de Gurugu.

— Les détails de cette affectueuse causerie, répondit la jeune fille, sont tous présents à ma mémoire.

— Je vous découvrais, Christine, la longue

fidélité de mon cœur, cette attente qui fut la discipline de ma jeunesse, cet espoir de votre amour que j'entrevoyais comme la récompense...

— Et je vous ai répondu, Marc, que moi aussi, dans la paix de mon enfance claustrale, bien souvent j'avais pensé à vous. Ma sollicitude de sœur vous avait suivi dans les périls de votre vie errante; j'aimais à mêler votre nom à mes prières.

Renaud savait peu de chose de la nature de la femme: il n'était que spontanéité et sincérité. Il ne se demanda pas si le rappel de la violence qu'il avait opposée aux projets de Marie-Christine ne serait pas à cette minute précise une suprême maladresse. Il pensa seulement que ce souvenir persistait dans sa mémoire, qu'il flottait sans doute entre Marie-Christine et lui-même, qu'il valait mieux l'aborder que l'éviter.

— Et c'est cet homme-là, s'écria-t-il, qui, le jour où la chance du martyre s'est levée sur votre chemin, a essayé de vous effrayer par l'évocation du supplice, — des périls, — plus affreux encore, — que courait votre honneur!...

La sincérité de ce regret toucha l'âme de la jeune fille. Elle fit avec douceur :

— Je me souviens seulement, Marc, que je vous ai demandé à ce moment-là si vous étiez prêt à me suivre dans la mort. Vous avez répondu : « Même sans la foi. » Je me réjouissais de vous conduire à Dieu par le chemin de votre tendresse. C'est un projet auquel je ne renonce pas. Vous ne doutez point qu'il n'ait sa place dans ma présente décision.

Il se frappa le front comme s'il eût souhaité le fendre et en chasser une pensée obsédante.

— C'est cette décision même, Marie-Christine, cette décision qui devrait faire mon bonheur et qui... pardonnez-moi ! prolonge mon affreuse souffrance. Certes, je la sens libre ! Je le sais, nulle créature humaine n'aurait eu le crédit de vous imposer une action que votre conscience condamnait. Mais, — faites grâce à cet aveu, — il contient toute ma misère ! — si je suis certain que votre résolution a été volontaire, elle me demeure obscure. Je me débats dans les ténèbres avec toutes les angoisses de l'amour.

Il y eut un silence que Renaud trouva mor-

tel. Avant de répondre, Christine réfléchissait profondément. Elle dit enfin :

— Je ne vous apprends pas, Marc, que Dieu a été votre rival dans mon cœur? Je croyais qu'il m'appelait, parce que je désirais passionnément aller à lui. Il a daigné m'éclairer par un impérieux exemple. Il m'a montré un missionnaire sacrifiant à l'amour du prochain les espérances de sa vocation. Comment après cela me serais-je obstinée dans un rêve d'enfance? Je l'ai compris à temps : la volonté qui nous gouverne tous attendait de moi d'autres engagements.

Un cri de douleur l'interrompit :

— Dites un autre sacrifice, Marie-Christine! Les mots ne doivent pas vous faire peur quand nos âmes se révèlent si loyales l'une à l'autre. D'ailleurs, vous ne m'apprenez rien... C'est le devoir, le pur devoir, qui vous a commandé de m'accepter pour époux. Le devoir, mon Dieu!... le devoir!

Il cacha son visage dans ses mains. La vue même de celle qu'il aimait, qui était là pour d'autres raisons que la seule tendresse, lui devenait intolérable.

Marie-Christine le regardait avec surprise.

— Disons le devoir, puisque vous le voulez, Marc. Mais pourquoi ce mot vous désespère-t-il?... Il signifie pour moi Dieu, dont les intentions sur mon âme me sont clairement apparues ; il signifie encore mon père, à qui j'ai la joie d'obéir, enfin mon devoir, c'est vous, Marc. Au lieu de vous affliger, réjouissez-vous de cette certitude que je vous apporte. Vous m'entendez de reste et il n'y a pas là de quoi pleurer.

Il ôta ses mains de son visage, qu'en effet baignaient les larmes.

— Ce n'est pas sur moi que je pleure, dit-il, ô Marie-Christine, mais sur vous, qui, de l'amour de Dieu, tombez à l'amour d'un homme. La chute est trop cruelle pour une âme telle que la vôtre! Je le prévois, toute la vie je vais l'entendre se débattre comme un oiseau qui agonise à terre dans le regret du ciel.

Elle sourit avec mélancolie et dit :

— C'est à mon tour de m'accuser, Marc, car je suis responsable de votre présente douleur. Au cours de ces épreuves, je me suis révélée à vous comme une fille orgueilleuse qui considérait l'isolement de sa prière sous les yeux de

Dieu ainsi qu'un privilège de noblesse. La vie plus vraiment chrétienne que j'ai menée dans cette maison m'a guérie de cette haïssable arrogance. A cette heure, je connais les douceurs de l'humilité, j'ai l'intuition des joies qu'une femme peut découvrir dans le service de ce qu'elle aime.

Marc tressaillit.

— « Ce qu'elle aime? » Écoutez-vous parler, Christine! Ne risquez pas des mots imprudents dont les lendemains seraient trop cruels pour mon cœur. Dites que votre sacrifice est complet, dites que vous voulez y sourire, que vous y prendrez la figure de la Charité, mais ne prononcez pas à la légère ce mot d'amour. Il ne vous appartient pas encore, puisqu'il passe par vos lèvres sans les brûler, — sans seulement que votre sein se soulève!

Elle eut un haut-le-corps, comme s'il l'avait blessée.

— Eh quoi? fit-elle. Prétendez-vous avoir tout seul l'intelligence de l'amour? J'ai renoncé sans reprise à faire l'ascension de cette colline qu'une vierge, donnée à Dieu, gravit, indifférente aux joies et aux souffrances de la terre,

les yeux attachés sur la clarté qui est en haut. Mais je ne serais pas loyale si je ne vous disais pas tout de suite mon espoir. Je rêve de faire à deux, votre main dans ma main, cette Route des Sommets, où mon égoïsme d'hier voulait marcher seul.

Quelle que dût être la conséquence de sa sincérité il sentit que, à cette tendresse mystique, il devait, dès cette minute, répondre dans la langue précise de son amour viril :

— Aveu pour aveu, Christine, dit-il en lui saisissant les mains, mon rêve est d'aller vous chercher au ciel où vous planez pour vous ramener à la terre, — à moi !

Il avait parlé passionnément ; elle ne s'effraya point.

— Vous voyez, dit-il, cette porte qui tant de nuits a protégé votre sommeil virginal ? Votre époux ne la franchira pas tant qu'il ne trouvera sur ce seuil que le Devoir pour l'accueillir. J'attendrai que l'Amour me l'ouvre, l'Amour que Dieu éveillera à la fin dans votre cœur si vous ne vous êtes pas trompé sur sa volonté, s'il a décidé que vous deviez renoncer à lui pour venir à moi.

Il n'y avait pas d'effroi sur le visage de Marie-Christine. Comme elle ne reculait point, il eut l'irrésistible élan qui allait unir leurs lèvres.

Il se ressaisit, et ils demeurèrent ainsi immobiles, si près l'un de l'autre que, de leurs visages devenus vagues, ils n'apercevaient plus que les yeux.

Elle demanda :

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux vous conquérir, Marie-Christine !

— Mais vous me tenez de Dieu !

— Je veux vous tenir de vous-même.

IV

La nuit commençait de tomber quand le Père Blanc reparut dans le chemin du rempart. Marie-Christine l'aperçut la première.

— Marc, dit-elle, je vous en prie, permettez-moi de rentrer dans la maison... Vos paroles, votre résolution, m'ont plongée dans le trouble. J'aurais honte d'en donner le spectacle à tout autre qu'à vous. Dès que le Père vous aura quitté, appelez-moi, je viendrai vous rejoindre sous l'olivier.

De son côté, le missionnaire apportait à ce rendez-vous un esprit inquiet. Il se demandait quelle espèce d'intervention le mari de Chris-

tine allait à cette minute réclamer de lui. Il s'attendait à des plaintes sur la froideur de la jeune épouse. Les premiers mots que prononça le lieutenant Renaud lui donnèrent lieu de croire que ses conjectures étaient véritables.

— Mon Père, dit le jeune homme, j'entends bien qu'après la cérémonie de cet après-midi et votre bénédiction les suites naturelles de la tendresse apparaissent légitimes aux yeux de l'Église et aux vôtres. Sachez-le pourtant : mon amour est plus exigeant que le rite. Le consentement de la volonté — même tout à fait libre — ne lui suffit pas. Il veut celui du cœur.

Le missionnaire répondit sans hésiter :

— C'est un terrain où il m'est malaisé de vous suivre. L'Église a voulu que l'idée du devoir veillât au chevet de l'homme et de la femme. Pour le reste, elle l'ensevelit dans l'ombre. Elle reparaît seulement quand la tendresse des époux a mûri dans une œuvre de fécondité.

Marc répondit :

— J'aime ces scrupules et si je vous fais part des miens, c'est seulement pour les justifier aux yeux d'un ami. Je vais quitter Marie-Christine, ce soir même, sans la revoir.

Un mouvement du Père l'arrêta :

— Le Frère Marius, demanda Renaud, ne vous a donc rien révélé de nos projets ? Lui et moi, cette nuit même, nous méditons de nous emparer d'un sauf-conduit que Mahimon a donné à Diégo pour lui permettre de traverser les lignes des Riffains et d'atteindre Melilla. A la place de ce renégat, nous irons trouver le maréchal Campos. Nous l'avertirons de la présence des naufragés de la *Reina-Mercedes* dans les murailles de Mazuza. Nous espérons rentrer au village avant le lever du jour. Nous le supplierons de ne point pousser ces Riffains à bout, mais de leur proposer en échange de leurs prisonniers des conditions acceptables. A l'heure actuelle Mahimon s'attend à un bombardement. Il ne va conserver à Mazuza qu'un rideau d'hommes. Il veut évacuer les femmes et les enfants sur la montagne. Dieu sait, en ce cas, ce que les nôtres deviendraient.

Le Père Blanc écoutait avec attention la confidence du lieutenant.

— Mon ami, dit-il, en mettant la main sur le bras de Renaud, votre projet est hardi. Il peut réussir. Mais ne vous exposez pas aujour-

d'hui aux périls d'une telle aventure! Votre vie ne vous appartient plus à vous seul. Restez ici. Je vous le demande. C'est moi qui accompagnerai le Frère Marius à Melilla.

Renaud serra affectueusement sous le sien le bras du missionnaire.

— Ah! mon Père, dit-il, ne m'enlevez pas le seul moyen que j'ai de la conquérir!

Malgré lui ses regards se tournaient du côté de cette porte par où Marie-Christine était entrée dans la maison.

Il se ressaisit et dit au Père :

— Voici ce que je vous demande : tout à l'heure, quand je serai trop loin pour qu'on me suive ou qu'on me rappelle, vous entrerez dans cette maison. Vous direz à ma femme la chose comme elle est. Je la prie de ne pas m'en vouloir si je n'ai pu me faire heureux avec son noble sacrifice. Je mourrais avec joie pour la servir. Je ne désire revenir à elle que dans l'espoir de gagner enfin son cœur.

Un quart d'heure plus tard, le lieutenant Renaud et le Frère Marius se rencontraient sur ce terre-plein où tant de fois le missionnaire était venu prier. L'un et l'autre étaient vêtus

des burnous que la règle de l'Islam leur avait imposés comme un signe extérieur de leur conversion à la loi du Prophète.

Assis dans l'ombre du bois de cactus, ils causaient à voix basse.

— Je n'ai pu, dit le Frère du Sahara en montrant un couteau à manche de bois qu'une petite gaine de cuir rouge accrochait à sa ceinture, me procurer que cette arme-là. Encore l'ai-je volée à notre cuisinier nègre qui ronflait en travers de la porte. Telle qu'elle est, la lame est bien emmanchée, et si cette canaille de Diégo ne veut pas se contenter d'un bâillon, s'il m'oblige à lui enfoncer ce couteau dans l'estomac, il aura de la chance s'il le digère.

— Réservons Diégo, dit le lieutenant, pour la justice du maréchal Campos. Elle ne saurait manquer de l'expédier où il mérite.

Ils attendirent sous le couvert encore une heure. La lune se levait et le renégat, ne se montrait pas.

— Que ferons-nous, demanda le lieutenant, si ce traître nous a joués?

— Nous rentrerons chacun chez nous, répondit Marius.

Marc secoua la tête.

— Vous en userez, dit-il, comme il vous plaira; pour moi, je descendrai tout de même dans la plaine. J'essayerai de traverser les lignes des Riffains et d'atteindre le fort de San Lorenzo. C'est demain que l'escorte apporte le convoi d'eau aux dragons bloqués? Elle me ramènera à Melilla avec elle.

Le Frère du Sahara n'eut pas le temps de dire que ce projet lui paraissait chimérique. Un bruit discret dans le sentier obligea les deux compagnons à prêter l'oreille. Cette fois, c'était bien celui qu'ils attendaient.

Il s'excusa de son retard sur les recommandations que Mahimon avait multipliées avant de le laisser partir.

— Mais, dit-il, je ne vois pas M. Achard?

Et son œil soupçonneux fouillait le bois de cactus.

— Nous t'apportons, dit le lieutenant, la lettre que tu dois remettre de sa part au maréchal Campos.

— Elle est fermée?... Je veux la lire.

Marc consulta son compagnon d'un coup d'œil.

— Soit, dit-il. La lune nous éclaire assez pour que tu puisses prendre connaissance de ce billet. Viens-t'en là, nous serons juste sous sa clarté. Où est ton sauf-conduit?

— Dans ma djebirah.

Ils s'avancèrent sur cette aire battue, où le missionnaire aimait à venir prier. Diego suivait chacun des mouvements du lieutenant. Et comme il le regardait tirer de sa poitrine la lettre de M. Achard, il ne s'aperçut pas que le Frère se glissait derrière lui.

Un regard du lieutenant Renaud gâta toute l'affaire. En même temps que lui, Diégo releva les paupières. Sur la blancheur de l'aire, où la lune projetait leurs trois ombres en plein, il vit le nœud coulant que Marius élevait au-dessus de sa tête.

Ce n'était pas la première fois que le renégat se trouvait dans un semblable péril. Il ne perdit pas sa présence d'esprit. Il bondit devant soi avec tant de force, que Renaud, heurté par le choc, rompit d'un pas; en même temps les bras de Marius s'abattaient dans le vide.

Avant que le lieutenant, revenu de l'attaque,

eût réussit à s'emparer de son adversaire, Diégo avait tourné le pied gauche, sauté à bas du terre-plein, et, sans un cri, plongé dans la brousse.

V

Marie-Christine comprenait mal dans quel but Marc avait prié le Père Blanc de venir une fois encore se placer entre eux. Elle savait du moins qu'elle ne désirait pas se retrouver en face du missionnaire.

Assise dans l'ombre au fond de la cour, elle réfléchissait sur les événements qui, en si peu d'heures, avaient changé le cours de ses décisions et de sa vie. Cette méditation aboutissait à une curiosité toute féminine. Marie-Christine ne doutait pas qu'elle ne fût l'unique objet de l'entretien que Marc avait avec le Père Blanc. Elle brûlait de deviner quel jugement on portait sur elle.

Cette inquiétude se fit si vive qu'elle ne résista pas au désir de revenir vers la porte de la cour pour écouter si la conversation n'approchait pas de sa fin.

Les ténèbres étaient maintenant profondes, pourtant, du seuil de la masure, elle sut que l'entretien était terminé. Un seul des deux hommes demeurait là, assis dans l'ombre de l'arbre. Elle distinguait au pied de l'olivier la blancheur imprécise d'un burnous, et ne doutant pas que ce fût son mari, elle s'avança vers lui, avec une douceur mystérieuse.

— Marc, dit-elle d'une voix pénétrante, ne persistez pas dans une résistance qui m'afflige. Vous savez que cette maison est la vôtre. Entrez-y...

Le tressaillement de l'homme qui était sous l'arbre la fit frissonner. Elle crut qu'elle allait défaillir de honte en reconnaissant le Père Blanc.

Il prononça :

— Ce n'est pas à votre mari que vous parlez, Marie-Christine, mais à votre confesseur.

Elle en voulait au Père d'avoir rendu cette erreur possible.

Elle riposta :

— Je n'ai rien à dire à mon confesseur... C'est mon mari que je cherche.

Le Père Blanc restait dans l'ombre.

— Votre mari, madame, m'a chargé de vous expliquer son départ.

Cette réponse atteignit Christine au cœur. Elle voulait douter encore, elle demanda :

— Pourquoi Marc n'est-il pas ici ? La parole que vous avez surprise est un gage qu'on serait heureux de l'y voir...

Le missionnaire fit avec sévérité :

— C'est pourtant votre faute, Marie-Christine, si votre mari s'est éloigné de ce toit.

— Ma faute ?... Il y était le maître...

— Il aurait voulu obtenir de vous un nom moins sévère. Sa loyauté ne vous accuse pas. Elle reconnaît que vous étiez prête à l'accueillir comme une épouse chrétienne. Il souhaitait vous voir ajouter au devoir le sourire.

Elle se sentit froissée que le Père se fit si froidement près d'elle l'avocat d'un autre.

— On n'est, dit-elle, tenue qu'à la loi et à ses engagements.

— Croyez-vous ? demanda le missionnaire,

Dieu lui-même réclame la joie de ceux qui s'immolent en son honneur. Il exige que l'amour s'ajoute au sacrifice. Un effort qui n'est pas heureux ne lui plaît qu'à demi.

Elle sentit que la solidité de la vocation avait constamment mis celui qui, la veille encore, était son compagnon de vie, au-dessus de toute atteinte. Et, profitant de ce que les ténèbres la baignaient, elle dit sans plus se défendre dans la simplicité de sa naissante tendresse :

— Mon Père, puisque vous savez où est mon mari, je vous en prie, allez de ma part lui demander qu'il revienne, car son absence me fait souffrir.

— Hélas! reprit le missionnaire, ni vous ni moi nous ne pouvons plus le rejoindre!

Elle devina :

— Vous ne dites pas qu'il a forcé les lignes, qu'il essaie de gagner Melilla?...

— Pour y chercher votre délivrance, Christine!... Mieux que cela, une occasion de toucher votre cœur!

Elle frappa sa poitrine comme une pécheresse qui s'accuse. La surprise de la douleur ne lui permettait plus d'enfermer en soi le senti-

ment qui venait de lui être révélé dans un éclair.

— Ah! dit-elle, mon Père! Comment l'avez-vous laissé partir?

Marie-Christine n'entendit pas la réponse du missionnaire. Une détonation formidable roula sur leurs têtes. La vallée en fut emplie. Dans la gorge où ce trait venait sans doute de s'abattre, les échos n'en finissaient pas de se renvoyer de lugubres crépitements.

— La foudre? demanda Christine en découvrant ses yeux qu'instinctivement elle avait abrités pour éviter la lueur.

— Non, dit le Père Blanc... Le bombardement! Tenez!... Tenez!... On répond du côté du préside... dans la zone que les Espagnols occupent. Ils prennent Mazuza entre deux feux.

VI

Au premier obus en avaient succédé deux autres. L'escadre entière se mettait au jeu. On tirait du *Venadito*, du *Luçon*, du *Cuba*, du *Gérone* et du *Téméraire*. Les obus montaient de la mer en gémissant. Ils se croisaient dans l'air, comme s'ils eussent cherché à s'atteindre. Puis, brusquement, parvenus au bout de leur courbe, ils plongeaient sur le village riffain, ainsi que des êtres conscients qui se seraient arrêtés en plein vol pour fondre sur une proie.

Après les premiers tâtonnements du tir, les canonniers espagnols avaient réglé leur pointage. Pas un projectile n'était perdu. Ils entraient

dans ces remparts de terre comme dans de la chair vivante. Ils pleuvaient sur les places de Mazuza, sur les petites masures, serrées autour de la mosquée. Les éclats des fusées avaient mis le feu aux tas d'alfa, aux toitures en diss. Vingt incendies commençaient de prendre. Chaque obus qui éclatait en allumait un nouveau. La pourpre des flammes couronnait dans les ténèbres la crête des murs. Sur les surfaces plates du rempart, son reflet faisait alterner les grisailles de fumée avec les blancheurs du clair de lune.

Une immense clameur s'élevait maintenant de Mazuza ; lamentation de femmes, d'enfants, de vieux, d'éclopés, d'aveugles, beuglements de bêtes, tous surpris en plein sommeil par l'attaque imprévue de l'escadre. Les hurlements de détresse dominaient encore l'éclat du bombardement. Le cœur de Marie-Christine en fut serré. Elle oublia que depuis des semaines ces Riffains sans pitié avaient rêvé son propre supplice.

— Les pauvres gens !... murmura-t-elle. Regardez-les ! Ils fuient, ils se sauvent dans la montagne... Quelle déroute, grand Dieu ! Et

mon père qui est dans Mazuza avec la pauvre Enriquez et ses enfants! Qui sait si on ne les a pas enfermés dans leurs maisons pour les faire périr par les flammes? Courons à leur secours!

Elle allait s'élancer dans le sentier de ronde, le missionnaire la retint par le bras.

— Les voici! Marie-Christine. Ils viennent à nous... Votre père les conduit...

— Dieu soit béni! murmura la jeune fille.

Et comme le prêtre lui avait rendu la liberté, elle courut à la rencontre.

Longtemps M. Achard garda sa fille entre ses bras :

— Nous sommes tous là, dit-il enfin! Quand le premier obus a passé par-dessus le village, je me suis levé à la hâte. Déjà mes gardes avaient quitté leur poste. J'ai couru chez madame Enriquez. Je l'ai trouvée également abandonnée par ses surveillants. On ne s'occupait plus de nous. J'ai pu traverser la place de la Djemmâa et aller ouvrir à nos matelots la porte de la Maison des Hôtes. C'est un sauve-qui-peut! A cette heure, je crois bien que le village est vide.

Il jeta les yeux autour de soi, et n'apercevant pas Renaud, il demanda avec inquiétude :

— Mais je ne vois ni Marc ni le Frère Marius ?... J'espère qu'ils ne sont pas allés dans le village à notre recherche ?

— Marc, dit Marie-Christine, est descendu dans la plaine avant le bombardement. Il espère rejoindre le maréchal Campos, l'avertir de notre présence dans les murs de Mazuza.

Il passa dans les yeux de M. Achard un reproche si douloureux que Christine en fut glacée.

— Ne me dites pas, fit-elle, que vous avez des inquiétudes sur sa vie ? Il est parti sans me prévenir, sans me dire adieu.

Le négociant ne répondit point. Les nouvelles qu'il avait entendu crier dans les rues de Mazuza par une populace affolée lui donnaient à craindre que Marc n'eût fait un sacrifice inutile.

Il savait que Mahimon était absent du village au moment où l'escadre avait ouvert le feu. Sans doute le marabout avait jugé superflu de rallier ce tas de maisons incendiées. Il était

demeuré en plaine avec ses Riffains. Mais où les tenait-il? Si le bombardement l'avait surpris sur cette plage de Gurubu où il aimait à descendre aux heures de complètes ténèbres pour épier les mouvements de l'escadre, on ne pouvait conjecturer qu'il eût fait traverser à ses soldats les gués du Rio-Ouro, afin de venir livrer une bataille suprême sous le feu des forts. Au contraire, si les premiers obus l'avaient trouvé sur la route de Fréjana, il était fatal que Marc fût tombé entre ses mains. Dès lors, on pouvait être assuré qu'à une telle minute le marabout n'aurait pas accordé à son prisonnier une seconde de sursis.

Le contremaître de la *Reina-Mercedes* fit remarquer qu'il était périlleux de s'enfermer dans la maison. Elle pouvait attirer les regards des canonniers marins et servir de cible à leurs obus.

— Le plus sage, dit le Père Blanc, est évidemment de nous éloigner de cette masure. Je propose que nous descendions jusqu'à ce bois de cactus où j'avais mon oratoire. On se dissimule aisément dans l'épaisseur de cette brousse. Dans quelques heures, à l'aurore, nous juge-

rons mieux notre position et nous prendrons la résolution la plus sage.

Le lever du jour éclaira pour les prisonniers un spectacle fort émouvant. Toutes les troupes de Mahimon étaient appuyées à la colline de Sidi-Guarrich. Les fondations du blockhaus dominaient de leurs pâleurs crayeuses la blancheur mouvante et chaude des burnous. Abrité des feux des croiseurs par la position des lieux, Mahimon s'efforçait de fusiller les Espagnols qui se montraient sur les remparts du fort San Lorenzo. Un drapeau aux couleurs d'Espagne flottait sur les ruines fumantes de Fréjana. Lorsque la lumière oblique vint à percer les épaisseurs de verdure, qui, de ce côté, meublaient les contreforts de la montagne, on distingua clairement les dragons de Santiago. Le général qui les commandait observait la plaine.

— Je crois bien, dit M. Achard, que, d'ici à quelques heures nous allons assister à la fuite ou au massacre des gens de Mahimon. Évidemment, ces forces de cavalerie attendent qu'ils descendent en plaine pour les charger et les rejeter dans le Rio-Ouro. Il me semble que

nous pourrions, dès maintenant, hisser un drapeau parlementaire. On nous apercevra de Fréjana et des forts. Le maréchal Campos enverra une poignée d'hommes pour s'informer de nos intentions.

L'avis était bon. Les matelots se disposaient à hisser, en guise de drapeau, un burnous fixé à une perche, et livré à la brise matinale. Des cris, dans la direction de la masure qu'on venait de quitter, suspendirent ce travail.

— Marius!... dit le Père Blanc, qui, pour mieux observer les mouvements des troupes, était sorti du bois d'aloès...

Le Frère du Sahara avait rejeté le haïk, la corde de chameau, les draperies rituelles. Il apparaissait nu-tête, vêtu de sa cucule, avec son crucifix sur la poitrine. Il levait les bras au ciel. Tous eurent vers lui un élan de curiosité et d'inquiétude. On devinait qu'il apportait les paroles de la délivrance ou d'une suprême déception.

Le Frère était tout couvert de terre et de sang.

— Laissez-moi reprendre haleine! dit-il. Vous ne pourriez pas me donner un coup à

boire?... Oui, mon père, un peu d'eau... une gorgée, pour faire descendre la poussière... Ce qu'elle est salée dans ce chien de pays!

On l'entourait, on le regardait boire.

— Sufficit! dit-il, en rendant à un matelot l'écuelle qu'on lui avait tendue. Eh bien, mes amis, vous pouvez boucler vos valises, et descendre en plaine. Mahimon est en déroute dans la montagne avec ses femmes et son coffre-fort. Les gens de Mazuza — j'entends ce qu'il en reste — viennent d'envoyer leur soumission au général Marcias... Et si les Espagnols tirent encore quelques petits coups de fusil dans la zone militaire, c'est en amateurs de chasse, pour le plaisir de tuer du lapin.

Ces nouvelles apportaient aux prisonniers de Mahimon une joie qui éclatait trop vive pour rester silencieuse.

Un hourrah jaillit de la poitrine des matelots. Et tandis que le Père Blanc se signait, madame Enriquez serrait avec un sanglot ses trois enfants sur son cœur.

Seuls, M. Achard et Marie-Christine restaient muets. Dès l'apparition du Frère du Sahara ils avaient commencé de trembler.

Pourquoi Marc n'accompagnait-il pas son compagnon? Il n'était point naturel que le jeune homme eût renoncé à la joie d'apporter l'heureuse nouvelle. Pourtant, ni le père ni la fille n'osaient prononcer le nom du lieutenant. Instinctivement, ils s'étaient rapprochés l'un de l'autre comme on unit ses forces pour supporter un choc.

Ce fut le missionnaire qui demanda :

— Et le lieutenant Renaud?

Marius eut une grimace de mécontentement.

— Ah! le pauvre garçon...

— Il est mort?...

Marie-Christine s'était détachée de son père. Elle était là, devant le Frère, les pupilles dilatées, les narines battantes, pâle, comme si le coup qui avait frappé son mari venait de la toucher elle-même.

M. Achard s'avança pour la soutenir.

— Eh non, madame, pas mort... mais blessé!... Mal arrangé... Et j'ajoute que c'est bien sa faute.

Christine n'entendit pas la fin de la phrase. Elle venait de s'évanouir entre les bras de son père.

Tandis que madame Enriquez et M. Achard lui donnaient des soins, le Frère Marius conta l'aventure.

— Voilà, dit-il, nous venions de rater le renégat, quand le premier obus a passé par-dessus nos têtes. J'étais d'avis qu'il fallait rentrer à Mazuza pour jouir du feu d'artifice. Le lieutenant m'a répondu : « Retournez si vous voulez, moi, je descends en plaine. — Sans sauf-conduit? — Je me suis juré de joindre le maréchal Campos ou de mourir. » Il était décidé. Je lui ai représenté que sa tentative n'avait aucune chance de succès et que nous risquions de nous faire tuer bien inutilement. Il n'a rien voulu entendre. Une heure après nous avions franchi le Rio-Ouro. Au moment où l'on remontait sur l'autre berge, un coup de feu est parti derrière nous de la brousse, Renaud a roulé à terre, et comme je me retournais instinctivement, pour voir qui avait tiré, j'ai aperçu notre ami Diégo, debout en avant d'une bande. Son fusil fumait encore.

Avec un rapide coup d'œil du côté de Marie-Christine encore évanouie, le Père Blanc demanda à demi-voix :

— Croyez-vous que le lieutenant se tire de sa blessure?

— Si je ne l'avais pas espéré, répondit le Frère, je ne l'aurais pas chargé sur mon dos, sanglant et inanimé comme il était, pour le porter jusqu'aux lignes de Marcias, sous le feu croisé de Diégo et de ces gueux d'Espagnols qui me tiraient dans les grègues à cause de mon burnous.

Le Frère dit encore qu'il avait vu le blessé couché sur un lit d'ambulance. Il avait obtenu des Espagnols un sauf-conduit en règle. Ce passeport mettait la descente des captifs de Mahimon à l'abri de méprises nouvelles si fâcheuses.

Dès que Marie-Christine eut retrouvé ses sens, les prisonniers, que personne n'inquiétait plus, formèrent une colonne. Le Frère du Sahara en prit la direction. Ils évitèrent les ruines fumantes de Mazuza, les écroulements de poutres qui faisaient jaillir des étincelles en gerbes. Ils se retrouvèrent dans ce sentier que, deux mois auparavant, ils avaient gravi avec des entraves aux pieds, le désespoir dans leurs cœurs.

A la hauteur du cimetière ils traversèrent le

Rio-Ouro à gué. Les troupes espagnoles formaient les faisceaux sur l'autre rive. Elles reçurent avec des acclamations les matelots de la *Reina-Mercedès*. Le Frère Marius remit au commandant du poste l'ordre dont il était porteur. On fournit une escorte aux prisonniers pour les conduire au fort de Camellos.

— C'est là, dit l'officier, que nos blessés ont été évacués. Vous trouverez probablement parmi eux celui que vous cherchez.

Maintenant, Marie-Christine n'avait plus besoin d'être soutenue. Pâle et muette, elle marchait à côté de son père, si tendue dans sa volonté d'atteindre le fort et de revoir Marc, qu'elle ne sentait ni les pierres du chemin, ni la chaleur montante du jour.

Comme on s'engageait sous la voûte du fort de Camellos, un sergent barra la route, enjoignit à la petite troupe de suspendre un instant sa marche.

— C'est, dit-il, un prisonnier que le conseil de guerre vient de condamner. Il va être fusillé dans le fossé du fort.

Presque au même moment, un homme, tête nue, les mains liées derrière le dos, sortit de

la poterne. Le peloton d'exécution l'encadrait.

Un nom jaillit à la fois de toutes les poitrines, cri de pitié chez quelques-uns, d'exécration chez les autres, de surprise chez tous.

— Diégo !...

— Vous connaissez ce coquin ? demanda le sergent au Frère. C'était lui qui vendait des armes à Mahimon et approvisionnait de cartouches l'insurrection du Riff. Le général Marcias avait mis sa tête à prix. Un transfuge nous l'a livré.

— Je regrette bien, dit Marius, d'avoir manqué la prime ! Mais cet homme-là glisse entre les mains comme une anguille. On fera sagement de le fusiller tout garrotté si l'on ne veut pas qu'il reprenne la clef des montagnes.

Les blessés avaient été installés au rez-de-chaussée dans les casemates du blockhaus. Ils gisaient là une cinquantaine d'hommes, étendus sur des matelas et couverts de draps ensanglantés.

Le Père Blanc entra le premier dans l'ambulance afin de demander des nouvelles au médecin.

Le major espagnol répondit en se touchant le front :

— Un officier français?... Que l'on nous aurait amené, hier au soir?... En effet!... Je l'ai installé à part, dans la logette du portier-consigne.

M. Achard s'était rapproché. Il faisait sur soi-même un grand effort pour paraître calme.

Il demanda :

— Que pensez-vous de son état?

Le médecin eut un geste où l'optimisme sincère et l'indifférence professionnelle avaient également leur part :

— Ce blessé, dit-il, va aussi bien que possible. La balle lui a traversé le poumon et elle est sortie d'elle-même. Il a peu de fièvre. Il s'en tirera... Sauf, bien entendu, des complications imprévues.

M. Achard revint vers sa fille, que madame Enriquez tenait par la main :

— Mon enfant, dit-il, je t'apporte de bonnes nouvelles. Notre cher Renaud n'est pas dans un danger grave. Il a été soigné à temps. On peut te conduire auprès de lui... Te sens-tu la force de le voir tout de suite.

Christine regarda son père comme si lui-même il eut tenu dans sa main la vie du blessé et comme s'il venait de lui faire grâce.

— Permettez-moi, dit-elle, d'aller seule auprès de Marc.

M. Achard répondit avec un élan de joie :

— Mon enfant, c'est ton droit.

Du seuil de la casemate Marie-Christine aperçut Renaud, et son cœur s'arrêta. Mais ce n'était pas la minute de défaillir. Elle passa devant le prêtre, devant son père, et laissa retomber derrière elle la lourde porte. Marc lui appartenait maintenant. Il devait l'apercevoir seule, à son chevet, quand il rouvrirait ses yeux enveloppés d'ombre. Elle s'avança jusqu'au pied du lit, et elle le regarda :

Renaud dormait toujours, il sembla à Marie-Christine qu'un poids infini pesait sur ce sommeil. Il n'était pas seulement formé de la présente souffrance de Marc, mais des longues angoisses de son amour. Avant que cette balle l'atteignît aux sources de la vie, elle-même, la première, elle l'avait blessé. Et de songer qu'elle était cause de cette action désespérée, du goût que Marc avait eu de se jeter dans la

mort, parce que les bras de sa femme ne s'ouvraient point pour l'accueillir, elle souffrait comme dans une passion, où son cœur s'enflait, se rafraîchissait de la rosée des larmes que ne versaient pas ses yeux.

L'angoisse de Christine devint trop forte : elle alla au chevet, elle s'agenouilla près de la couchette, elle cacha son visage en pleurs dans le drap de Renaud.

Du fond de la torpeur où il était plongé il sentit cette approche. La brûlure qui le tourmentait se réveilla avec la conscience. Il désira le contact de cette eau aromatisée dont, plusieurs fois déjà, un infirmier avait étanché sa soif.

Sans soulever ses paupières trop lourdes, il demanda :

— A boire...

Avec le bord du verre, Christine écarta ces lèvres brûlantes, puis, de son bras, elle enveloppa l'oreiller du blessé, et, se penchant irrésistiblement :

— Marc, dit-elle.

Il eut le saisissement d'une fraîcheur divine, plus miraculeuse que l'eau, qui se posait sur

sa bouche, qui s'arrêtait, qui se répandait par tout son être, qui venait emplir son cœur.

Il s'éveilla. Il comprenait. Il pouvait revivre :

— Christine... murmura-t-il, avec une faiblesse radieuse.

Et ses yeux s'ouvrirent.

FIN

IMPRIMERIE CHAIX

RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 23172-12-03. — (Encre Lorilleux).



